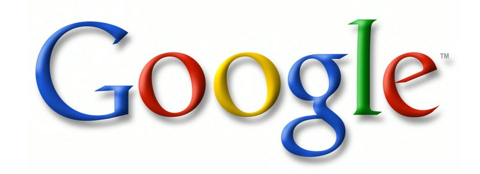
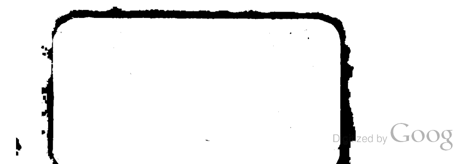



NEDL TRANSFER
HN 6NGX W


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY



L'ORGANISATION

DU TRAVAIL

ET

L'ASSOCIATION

PAR MATH. BRIANCOURT

Car nous attendons, selon la promesse du Seigneur, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera.

II[e] Épître de S. PIERRE.

PARIS

A LA LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE

RUE DE SEINE, N° 10

DANS LES DÉPARTEMENTS

Chez les dépositaires du Comptoir central de la Librairie

1846

IMPRIMERIE D'E. DUVERGER
RUE DE VERNEUIL, 4.

AVANT-PROPOS.

Beaucoup de bons esprits sont persuadés depuis longtemps que la génération actuelle a pour tâche de résoudre le formidable problème de l'*organisation du travail*, sous peine d'être visitée par une révolution sociale dont les terribles conséquences sont incalculables. Cette croyance gagne du terrain à chaque instant, et déjà cette question de vie ou de mort pour la civilisation est mise à l'ordre du jour par les organes de la publicité les plus recommandables.

En face d'un problème d'une telle importance, c'est un devoir pour tous les hommes de cœur de venir en aide, autant qu'ils le peuvent, aux généreux travailleurs occupés sur tous les points du globe à jeter les fondements de l'édifice qui doit abriter le genre humain.

Désireux de prendre part à cette œuvre immense, j'avais, ouvrier inconnu, fait un exposé rapide de l'organisation du travail. Il ne devait être lu que d'un petit nombre d'amis ; mais cet exposé pourra, m'assure-t-on, contribuer à détruire certaines préventions et à ranimer l'espérance des hommes de bons désirs, en leur prouvant la possibilité du bonheur pour tous ; et je me hasarde à livrer au public un travail qui n'était pas fait pour lui.

Dans la première partie de ce volume, je passe rapidement en revue nos misères, laissant à chacun de mes lecteurs le soin de grossir cette liste, fort incomplète, en y ajoutant les souffrances et les déceptions qui lui sont particulières.

Dans la deuxième partie, j'expose, en quelques pages, le mécanisme fort simple de l'organisation du travail; il sera facilement saisi, j'aime à l'espérer, par les personnes les moins exercées aux questions de cette nature.

Dans la troisième partie, je démontre que cette organisation est conforme aux vues du Créateur.

Le lecteur attentif reconnaîtra sans peine comment, si le travail était organisé dans une commune selon le mode décrit dans la deuxième partie, tous les nobles instincts de l'homme, la piété, l'amour du prochain, le dévouement, se développeraient nécessairement et remplaceraient l'incrédulité et l'égoïsme; il reconnaîtra aussi que les besoins physiques de chacun seraient amplement satisfaits, en même temps que les jouissances de l'âme, du cœur et de l'esprit deviendraient accessibles à tout le monde.

Comme bien des enfants de ce siècle, j'ai, durant de longues années, cherché consciencieusement la vérité sans la découvrir. Ne pouvant m'habituer à vivre dans l'indifférence sur les grands et importants problèmes dont se sont préoccupés les hommes de toutes les époques, et, d'un autre côté, ne trouvant pas suffisantes

les solutions qui en ont été données jusqu'à nos jours, je doutais... Les personnes qui se trouvent dans une situation d'esprit semblable comprendront seules combien ce doute me faisait souffrir.

Je m'adresse à ces personnes; je les prie de lire attentivement la troisième partie; elles y rencontreront peut-être un terme à leurs doutes, car, si je ne m'abuse, elles seront forcées de reconnaître que la loi sur laquelle est fondée l'organisation proposée porte le cachet d'une bonté et d'une justice sans bornes, et révèle l'existence d'une puissance créatrice infiniment parfaite. Puis, en y réfléchissant quelque peu, le lecteur restera convaincu que cette même loi renferme en puissance la solution du problème si controversé de l'immortalité de l'âme.

D'un autre côté, la loi qui règle la marche progressive de l'humanité, loi indiquée dans la troisième partie, m'a fait comprendre et aimer le christianisme, contre lequel je partageais les préventions d'un grand nombre de mes contemporains.

C'est donc encore aux chrétiens instruits et d'un esprit élevé que j'adresse cet écrit; ils y puiseront, j'en ai la confiance, des lumières nouvelles propres à fortifier leurs croyances en les élargissant; ils y verront, avec bonheur, que l'organisation dont je fais l'exposé n'est que l'application aux faits sociaux de l'esprit de l'Évangile.

Enfin, et surtout, je m'adresse aux cœurs honnêtes et sympathiques qui souffrent des douleurs de tous, qui gémissent sur les vices et les désordres de la société, qui se demandent où nous allons, et qui aperçoivent un abîme béant au bout de la route fatale dans laquelle l'Europe marche à pas précipités.

Je supplie tous les hommes de bonne volonté, quelle que soit leur foi religieuse, à quelque parti politique qu'ils appartiennent, de lire sans préoccupation ce peu de pages; ils y puiseront, je l'espère, cette conviction qui est la mienne, à savoir : que l'organisation du travail est le remède à *tous* les maux de l'humanité.

Puissent les lecteurs qui ne trouveront *aucune objection sérieuse* à faire à la théorie et qui reconnaîtront combien un essai serait facile et concluant, pousser, de toutes leurs forces, l'opinion publique à le demander soit aux Chambres législatives, soit au dévouement des citoyens.

L'ORGANISATION
DU TRAVAIL
ET L'ASSOCIATION

PREMIÈRE PARTIE.

LE TRAVAIL ANARCHIQUE.

Et voyant tous ces peuples, Jésus en eut compassion, parce qu'ils étaient accablés de maux, et couchés çà et là comme des brebis qui n'ont pas de pasteur.

S. Matth., chap. IX.

Un jour, c'était dans le mois d'octobre, je me trouvais dans une ville peu éloignée d'un gros bourg, qu'un affreux incendie venait de dévorer tout entier. Le lendemain, il devait y avoir une réunion des habitants de ce malheureux bourg, que le maire avait convoqués à l'effet de distribuer des secours aux plus nécessiteux, et de faire connaître le résultat des souscriptions ouvertes en faveur des victimes du désastre.

Un marchand de mes amis, chez lequel j'étais descendu et qui devait se trouver à cette assemblée, m'offrit dans sa calèche une place que j'acceptai avec plaisir, et le jour suivant nous nous mîmes en route de grand matin.

Nous eûmes pour compagnons de voyage un magistrat, un employé des domaines et un fabricant de soieries.

Durant la route, la conversation roula tout naturellement sur les incendies, très nombreux cette année, qui avaient jeté l'épouvante en Allemagne, en Angleterre, en Amérique et dans bien des départements de la France.

Puis le fabricant, qui avait vu les débordements de nos rivières, conta les malheurs immenses qu'ils avaient occasionnés, et prétendit que les inondations présentaient un spectacle plus désolé et plus effrayant encore que les incendies.

—Ces spectacles sont affreux, dis-je à mon tour; cependant les guerres civiles et les émeutes dont j'ai été témoin à Lyon, il y a quelques années, laissaient l'âme plus profondément affligée qu'elle ne l'est à la vue des désordres causés par les éléments. Ces collisions entre concitoyens sont d'autant plus déplorables qu'il serait possible, semble-t-il, que tout le monde vécût en paix et à peu près heureux, si chacun de nous consentait à mettre moins d'égoïsme dans ses relations avec les autres hommes.

— Eh! comment voulez-vous donc faire régner l'accord parmi les hommes, me répondit le marchand, lorsque chaque classe, chaque individu a des intérêts contraires aux intérêts des autres classes, des autres individus?

Voyez plutôt : le fabricant a intérêt à faire travailler beaucoup ses ouvriers et à leur donner un faible salaire, tandis que l'ouvrier a intérêt à travailler peu et à faire surpayer et son temps et sa peine. Le producteur a des intérêts opposés à ceux du consommateur, et réciproquement; et le marchand a des intérêts opposés à ceux du producteur, auquel il achète le moins cher possible, et à ceux du consommateur qu'il rançonne le plus qu'il peut.

Chaque fabricant, chaque commerçant, voit, et il en a bien le droit, dans tous ses confrères des concurrents dangereux dont les intérêts sont incompatibles avec les siens.

Le médecin souhaite qu'il y ait beaucoup de maladies, l'avocat qu'il y ait beaucoup de procès; le militaire désire la guerre, et bien des gens ne sont pas fâchés qu'il y ait des incendies, etc.

Or, vous comprenez que cette opposition générale des intérêts doit inévitablement donner naissance à des luttes incessantes et de toute nature; car, il faut bien le reconnaître, messieurs, l'intérêt personnel est le mobile des actions de l'immense majorité des hommes; ainsi, tant que les intérêts seront opposés, il ne faut pas espérer détruire les froissements et les haines; aussi longtemps que chacun sera libre, que la carrière sera ouverte à tous, on ne doit pas s'étonner que chacun tire à soi de toutes ses forces, et qu'une concurrence effrénée envahisse toutes les industries.

Ne croyez pas, toutefois, que je sois ennemi de la liberté; loin de là, j'en suis un chaud partisan; mais je voudrais qu'il fût possible de l'allier avec l'ordre, car je hais l'anarchie plus encore que je n'aime la liberté. J'ai en horreur la tyrannie, de quelque part qu'elle vienne, sous quelque forme qu'elle se montre. Je trouve bien déplorable, par exemple, que le riche puisse écraser impitoyablement le pauvre; que le producteur, assez opulent pour faire des sacrifices momentanés, puisse renverser tous ses rivaux et rançonner à merci les consommateurs, dès qu'il est resté maître du champ de bataille. Eh! bon Dieu! n'y a-t-il donc pas de place au soleil pour tout le monde, et le Créateur a-t-il fait la terre trop petite pour l'humanité?

— Les négociants, dit l'employé, se plaignent sans cesse que la concurrence les ruine. Croyez-vous donc, monsieur, que les employés n'éprouvent pas tout autant de contrariétés que les industriels? Croyez-vous qu'ils n'essuient pas mille déboires, mille passe-droits? qu'ils ne souffrent pas lorsqu'ils se voient préférer des hommes moins capables qu'eux, des concurrents qui ont plus de protection que de mérite? Croyez-vous que le cultivateur ne soit pas accablé aussi de soucis et d'inquiétudes de toute espèce?

Si la concurrence est fâcheuse, elle a néanmoins son beau côté : elle fait baisser le prix des produits et les rend accessibles à un plus grand nombre de bourses. C'est à elle que nous devons de voyager de temps en temps à fort bon marché. J'ai même ouï dire que sur certaine route, non-seulement on transporte les voyageurs gratuitement, mais qu'on donne un excellent dîner, à titre de remercîment, à ceux qui consentent à se laisser voiturer dans de fort bonnes diligences. Voilà, sans doute, un des beaux effets de la concurrence que vous dénigrez sans pitié, monsieur le marchand.

— Certes, reprit celui-ci, l'effet n'est pas trop désagréable pour celui qui dîne et voyage sans bourse délier ; mais pour les entrepreneurs rivaux qui ne sont pas assez riches pour soutenir la gageure et qui abandonnent la partie plus d'à moitié ruinés, l'effet n'est pas des plus satisfaisants ; il ne l'est pas beaucoup non plus pour les voyageurs qui surviennent lorsque le vainqueur, maître de la grande route, fait payer avec usure les dîners dont il a régalé les précédents voyageurs.

— Que voulez-vous! ajouta le fabricant, les funestes résultats de la concurrence se rencontrent à

chaque pas : pour ma part, j'ai connu vingt maisons respectables qui ont été ruinées pour n'avoir pas voulu falsifier leurs produits, tandis que leurs confrères, moins scrupuleux, offraient à des prix inférieurs leurs denrées frelatées. Moi-même, qui ne puis me décider à vendre du coton pour de la soie, je m'aperçois que ma clientèle m'échappe chaque jour. En vérité, messieurs, au train dont vont les choses, on sera bientôt forcé de devenir fripon pour ne pas mourir de faim !

Je l'ai dit cent fois : cette concurrence, qu'on nous a tant vantée, produit plus de maux que la guerre et la peste réunies. En réduisant indéfiniment les bénéfices du fabricant, elle l'oblige à diminuer le salaire de l'ouvrier, en même temps qu'elle le contraint à confectionner plus qu'il ne faudrait ; et il arrive de là des engorgements qui amènent inévitablement des stagnations dans les affaires ; et le fabricant, accablé sous ses produits qu'il lui est impossible d'écouler, ne peut faire face à ses engagements et se voit dans l'affreuse nécessité de déposer son bilan.

Et à propos de faillites, que la concurrence enfante par milliers, qui saurait nombrer les honnêtes gens et les petits rentiers qui, chaque jour, sont atteints par des banqueroutes plus ou moins frauduleuses, et se voient réduits à végéter, dans une misère profonde, jusqu'à leur mort que le chagrin bien souvent ne tarde pas à amener ?

— Mon Dieu ! monsieur, dit à son tour le marchand, vous avez parfaitement raison : les affaires vont de mal en pis, et si ce qu'on nomme progrès grandit encore pendant vingt ans, je ne sais où nous arriverons. Le mal est déjà si grand que, si chacun de nous voulait conter les désastres com-

merciaux dont il a été témoin ou victime, nous en aurions pour huit jours, et nous n'aurions pas tout dit.

Qui de nous, par exemple, ne connaît plusieurs de ces familles jadis opulentes, tombées aujourd'hui dans une pauvreté d'autant plus poignante que leur passé s'est écoulé au sein du luxe et de toutes les jouissances que procure la richesse ; et qui oserait dire que ces femmes et ces enfants sont tombés par leur faute ? Presque toujours la cause de leur chute fatale était hors d'eux ; leur ruine provient généralement de la maladie ou de la mort du chef de la famille, de son inconduite, de son incapacité, de quelque entreprise mal conçue ou mal dirigée, de quelque accident imprévu, comme faillite, révolution, incendie, naufrage, etc., toutes choses que la mère et ses enfants n'étaient pas maîtres d'éviter ou d'empêcher.

Qui de nous, messieurs, ne connaît de ces petits industriels, sobres et laborieux ; de ces marchands aisés, remplis d'ordre et d'économie, qui, débordés par des rivaux moins délicats ou plus riches qu'eux, voient leur ruine avancer d'un pas chaque jour? Agonie atroce! qui enfante le désespoir et le suicide, et ces terribles maladies du foie et de l'estomac, et ces anévrismes et ces cancers si fréquents de nos jours, mais qui étaient à peu près inconnus de nos pères.

Qui de nous n'a pas vu des ouvriers, par centaines, dans l'impossibilité de nourrir leurs familles et réduits à l'humiliante aumône, par suite de l'invention d'une machine nouvelle ou d'un simple perfectionnement à la machine dont ils étaient en quelque sorte un accessoire ?

Puis, que de secousses dans les transactions

commerciales, que de variations dans les besoins et dans les modes capricieuses, ébranlent les fortunes les plus solides! Une mauvaise récolte, une émeute, un simple changement de ministère, remettent tout en question, ébranlent le crédit et occasionnent des stagnations périodiques fatales au millionnaire, et mortelles à l'ouvrier qui vit au jour la journée.

— Certainement, ajouta le fabricant, bien aveugle serait celui qui prétendrait que le commerce et l'industrie, abandonnés comme ils le sont, sans guide, sans boussole, aux caprices de chacun, ne sont pas des sources intarissables, d'où s'échappent, à flots pressés, des maux sans fin et sans nom. Toutes les existences, toutes les positions sont incessamment menacées; personne n'est sûr du lendemain; on ne trouve nulle part de stabilité, et chacun tremble pour son avenir ou celui de ses enfants.

Pourquoi donc n'y a-t-il pas un fonctionnaire chargé de nous faire connaître les besoins de la consommation, afin que nous réglions en conséquence la production? Mais non: chacun marche au hasard, en aveugle; le succès est au plus audacieux, au plus fripon, au plus heureux. Il serait bien temps qu'on découvrît un procédé pour organiser tout ce qui a rapport à la production, puisque les peuples sont devenus producteurs; on avait bien su organiser les éléments de la guerre, quand les peuples étaient batailleurs.

— On voit bien, messieurs, que vous êtes négociants, dit à son tour le magistrat; les maux qui résultent du mode de produire, d'échanger et de répartir les produits, vous ont frappés plus que tous les autres.

La concurrence, je le sais, torture le fabricant et le marchand ; elle les corrompt, les rend fraudeurs, falsificateurs, banqueroutiers. Les travaux de l'atelier n'assurent pas à l'ouvrier son pain quotidien ; ils détruisent sa santé, déforment son corps, dépravent ses mœurs, laissent son esprit sans culture et l'envoient mourir à l'hôpital, dégradé au moral et au physique.

Tous ces résultats délétères de l'industrie, toutes ces mille plaies, dont le commerce accable le genre humain, vous frappent plus que nos autres souffrances, industriels que vous êtes ; cependant ces maux ne sont pas nos seuls maux ; peut-être ne sont-ils pas les plus cuisants.

Pensez-vous, messieurs, que les négociants seuls aient des sujets de chagrin ? Non probablement, car vous souffrez encore à d'autres titres. Quant à moi, je soutiens qu'il n'est personne qui soit exempt de soucis, qui ne soit froissé dans quelques-unes de ses affections. Permettez que je jette un coup d'œil sur les relations de famille seulement, et vous verrez que ces liens si doux de père, de fils, d'époux, de frère, qui devraient faire notre bonheur, nous causent des peines de mille sortes.

Les pères, n'est-il pas vrai, souffrent de l'inconduite de leurs enfants ; ils souffrent de leurs douleurs et de leurs chagrins ; ils éprouvent une infinité de soucis et d'ennuis pour les élever et leur procurer des états, et souvent ils ne recueillent qu'ingratitude pour prix de leurs soins et de leurs sacrifices ! J'ai connu, par exemple, un pauvre père qui avait délabré sa fortune, et s'était imposé une foule de privations pour faire donner à son fils une *brillante éducation*, c'est-à-dire pour l'envoyer pendant huit ou dix ans sur les bancs d'un collége ;

et ce malheureux père eut la douleur de voir son fils rougir de sa naissance et de l'état de ses parents, lui qui n'était propre à aucun état; de le voir mépriser sa famille qui ne possédait pas l'inappréciable avantage d'avoir la tête farcie de latin et de grec.

J'ai connu une pauvre mère qui est morte de douleur d'avoir vu sa fille séduite et déshonorée par un ami de la maison.

A chaque pas on rencontre des vieillards qui ont le chagrin de reconnaître que leur mort ne fera verser aucune larme, si même elle n'est désirée par d'avides héritiers.

Tous nos villages renferment de braves et vieilles gens qui, après avoir abandonné à leurs enfants leur petite fortune, à la condition d'être nourris par eux, s'aperçoivent, mais trop tard, au barbare empressement que chacun de leurs fils met à se débarrasser d'eux au profit de ses frères, qu'ils ne sont plus qu'un lourd fardeau dont il leur tarde d'être délivrés. J'ai vu plusieurs fois au Palais, on a peine à croire à tant d'ingratitude, des mères, en proie au besoin, obligées d'avoir recours aux tribunaux pour obtenir de leurs enfants aisés une chétive pension alimentaire!

Oui, messieurs, les tendres affections de famille ne seront bientôt plus qu'une fiction. Déjà nous voyons chaque jour des frères plaider contre leurs frères et se brouiller pour la vie, à l'occasion des plus minimes intérêts; nous les voyons se disputer le plus faible héritage, avant que le corps de leur père soit refroidi.

Mais si nous pénétrions plus avant dans l'intérieur des ménages, que de souffrances cachées, que de chagrins dévorés en secret n'apercevrions-

nous pas? Ici ce sont des époux qui ne se comprennent pas et pour lesquels tout devient un sujet de bouderies, ou qui ne s'aiment pas et pour qui tout devient une occasion de disputes, ou qui sont livrés aux tortures de la jalousie et ont sans cesse le reproche à la bouche. Là ce sont des époux en désaccord sur les questions d'intérêt, de dépenses, de toilette, de tenue de maison, d'éducation et d'état à donner aux enfants: que sais-je, moi? Chaque intérieur a ses tribulations, et peut-être n'est-il pas deux couples sur cent qui soient réellement et constamment satisfaits de leur union.

Au reste, est-il possible qu'il en soit autrement, lorsque, dans les familles riches ou aisées, les jeunes gens se marient sans se connaître? Et comment d'ailleurs pourraient-ils parvenir à se connaître, lors même qu'il leur serait loisible de se voir fréquemment, quand tous deux ont intérêt à dissimuler leurs défauts et à feindre des qualités qu'ils ne possèdent pas?

Cette dissimulation inévitable, disons-le en passant, est cause en partie que les mariages d'inclination, bien rares toutefois dans les classes riches, ne sont pas moins malheureux que les autres, attendu que peu de temps après leur union les époux cessent de se voir avec des yeux d'amants, et la déception est d'autant plus grande que l'amour avait été plus vif et plus aveugle.

Mais, comme je viens de le dire, les mariages d'inclination sont rares. Le mariage aujourd'hui est une espèce de transaction commerciale, dans laquelle chaque partie cherche à obtenir les meilleures conditions pécuniaires; c'est un marché scandaleux et fort étrange, où la mère peu fortunée jette dans les bras d'un riche et vieux libertin, qui

n'a jamais cru à l'amour, la belle et pure jeune fille au cœur rempli des illusions les plus douces; où les pères doivent augmenter la dot à proportion que la future est plus laide, plus vieille ou plus méchante! Et on appelle cela une compensation que certains trouvent toute naturelle! Où donc sommes-nous arrivés, bon Dieu!

Chez le pauvre, l'amour fait plus de mariages que chez le riche, mais les mariages n'en sont pas plus heureux, car la grossièreté et l'inconduite sont trop souvent, hélas! la dot des époux; et la misère seule d'ailleurs suffit pour introduire la discorde dans le ménage le mieux assorti.

Mais, messieurs, je ne finirais jamais si je voulais rechercher toutes les douleurs des familles; si, après avoir dépeint la vie presque toujours insipide et souvent opprimée de la femme, je vous disais celle de l'enfance et de l'adolescence, ces âges de gaieté, d'innocence et d'illusions, qui sont encore les moins malheureux de notre vie, mais qui devraient être si heureux! Si je vous montrais l'enfant du riche arraché à ses frères, pour aller dans un collége apprendre des mots dont il se soucie fort peu et dont il n'aura jamais besoin, et recevoir, en échange des caresses maternelles, les férules, les pensums et les arrêts; puis, entré dans le monde, éprouvant, pour se créer une position, une peine infinie, attendu que toutes les administrations publiques sont encombrées, et que le commerce et l'industrie présentent bien peu de chances de réussite; si je vous faisais voir l'enfant du pauvre, accablé de privations, en butte aux mauvais traitements d'un père ivrogne et brutal ou d'une mère libertine, ayant incessamment sous les yeux l'exemple de la dépravation et des vices

les plus honteux ; puis jeté, tout jeune encore, dans un atelier où il achève de se dépraver au physique et au moral.

— Tout cela et pis encore se voit à chaque pas, reprit le fabricant ; je sais toutefois qu'il se trouve ici, comme partout, des exceptions ; que tout le monde ne souffre pas au même degré ; cependant je tiens pour vraie la proposition que vous avanciez tout à l'heure, monsieur, à savoir, que les soucis et les chagrins nous atteignent, quelque place que nous occupions sur l'échelle sociale. Oui, chacun a ses douleurs ici-bas, depuis la famille royale en butte à l'assassinat, abreuvée de calomnies et tremblant pour ses fils toujours éloignés d'elle et exposés aux dangers des combats et des tempêtes, jusqu'au prolétaire qui ne sait où il trouvera demain l'ouvrage qui peut seul lui procurer les choses nécessaires à la vie de ses enfants.

Et, en effet, si on voulait grouper toutes les misères humaines, énumérer les maladies qui, sous des formes aussi horribles que nombreuses, torturent et déciment les familles ; celles qui, devenues héréditaires, moissonnent la jeunesse dans sa fleur ; celles qui, sous les noms d'épidémies, de peste, de choléra, sévissent sur les villes et les nations entières ; si on comptait tous les accidents et les crimes que les journaux enregistrent chaque jour, les vols, les faux de toute nature, les suicides, les assassinats, les infanticides, etc. ; si on rappelait tous les vices qui s'étalent avec insolence ou se cachent dans les bouges de nos grandes villes : l'ivrognerie, le libertinage, l'adultère, la prostitution, etc., certes jamais on n'en finirait, et on serait forcé de convenir que chacun a sa part de douleurs, et que la vie est, de nos jours, fort peu séduisante,

Si chacun de nous récapitulait encore ce qu'il a souffert dans ses amitiés, s'il est permis, sans prostituer ce saint nom, de le donner à des camaraderies d'enfance dont on se rit dès qu'on a secoué la poussière de l'école; si chacun rappelait les mécomptes éprouvés dans ses amours, dans son ambition; les entraves apportées à son avancement; si chacun de nous songeait à la monotonie du présent, à l'incertitude de l'avenir; s'il comptait ses illusions détruites, ses affections froissées, ses croyances ébranlées ou évanouies, oh! sans doute, la vie ne nous semblerait pas un présent digne de la bonté du Créateur, et nous reconnaîtrions que dans notre siècle sceptique et égoïste, où l'on ne croit à rien si ce n'est à la puissance de l'or, on souffre d'autant plus qu'on a le cœur mieux placé et plus aimant, l'âme plus élevée et plus généreuse.

— Holà! messieurs les Héraclites, s'écria l'employé, les choses de ce bas-monde ne sont pas toutes couleur de rose, sans doute; mais, pour Dieu! n'exagérons pas outre mesure le nombre et l'intensité des misères humaines. Quoi qu'on en dise, tous les hommes ne sont pas pervers et corrompus; il est encore des honnêtes gens, et on voit même par ci par là des personnes heureuses ou au moins qui affirment qu'elles le sont. Toutes les petites contrariétés de ménage, toutes les brouilleries entre amis, ne sont pas des malheurs bien poignants, quelquefois même elles ne sont pas sans charme : après la brouillerie vient la réconciliation. D'ailleurs un bonheur sans mélange serait pour moi bien fade : vive la diversité et les contrastes! Voilà ma devise.

Puis on est si bien habitué à considérer le malêtre comme une condition inévitable de la grande

majorité des existences, que la plupart des hommes n'ont conscience de leurs souffrances que lorsqu'elles deviennent intolérables.

Au surplus, que voulez-vous? Il faut bien en prendre son parti : la douleur a été le lot de nos pères, et vraisemblablement elle sera le lot de nos enfants, à moins qu'on ne parvienne à découvrir un remède à tant de maux; ce qui pourra bien arriver un jour, me disait dernièrement un profond politique; car tout va se perfectionnant, et nos législateurs, à force de fabriquer des lois, en rencontreront peut-être une qui nous rendra tous heureux.

— Voilà justement ce qui m'afflige, repartit le magistrat; on nie le mal ou on se résigne et on dit comme le Turc : cela est écrit; ou bien on plaisante au lieu de chercher des remèdes qu'il doit être au pouvoir de l'homme de trouver, car si le mal c'est l'ignorance, comme dit le sage, la science peut vaincre et détruire le mal.

Tenez, messieurs, quand je regarde autour de moi et n'aperçois partout que maladies, misères, fraudes, vices et crimes de toute nature, il m'arrive de me demander quels palliatifs à tant de maux proposent les hommes placés à la tête de la société et chargés de la conduire. Je passe alors en revue les travaux des chambres, les professions de foi des candidats à la députation et la polémique des journaux de toutes les couleurs, et reconnais, avec stupéfaction, que les opinions soi-disant les plus avancées, les plus populaires, les plus radicales se bornent à réclamer des changements de ministres, des modifications dans la forme du gouvernement, des lois sur les incompatibilités parlementaires ou la réforme électorale, comme si toutes ces muta-

tions aux rouages politiques avaient quelque rapport avec les douleurs qui accablent les hommes; comme si elles n'avaient pas été vingt fois essayées sans succès depuis cinquante ans; comme si les mêmes souffrances n'existaient pas, un peu plus, un peu moins, sous tous les ministères du gouvernement actuel, sous la restauration, sous l'empire, sous la république, sous l'ancien régime; comme si la Russie absolue, la France représentative, l'Amérique républicaine, n'étaient pas atteintes des mêmes plaies; et, chose désespérante à penser! comme si ces plaies n'étaient pas d'autant plus nombreuses et plus profondes *que l'industrie est plus perfectionnée et la richesse des nations plus considérable!* Témoin la puissante, l'industrieuse, l'opulente Angleterre, qui s'épuise en vains efforts pour guérir la misère affreuse de ses populations affamées, et y apporte à peine un soulagement par ses aumônes, aussi ingénieuses qu'innombrables, par la taxe écrasante établie en faveur des pauvres, par ses nombreuses maisons de travail, par ses hospices et par des émigrations incessantes!

Cette effrayante situation de nos voisins, nos aînés en industrie, menacés d'une révolution sociale imminente, me fait entrevoir les souffrances et les commotions terribles réservées à notre chère patrie et à l'Europe entière, atteinte chaque jour davantage de la plaie du paupérisme; et je me prends à désespérer de l'avenir et à penser que Dieu a abandonné l'humanité et livré le monde au hasard.

Nous partagions tous la douloureuse émotion que faisait éprouver au magistrat la sombre perspective qu'il venait de nous révéler; nous gardions



un morne silence, quand notre voiture s'arrêta. Nous étions arrivés à notre bourg, dont il ne restait debout que l'église et la maison de ville : tout le reste n'était plus qu'un monceau de cendres et de débris.

DEUXIÈME PARTIE.

LE TRAVAIL ORGANISÉ.

Cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira.

S. MATTH., chap. VII

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses (nourriture et vêtement) vous seront données par surcroît.

S. MATTH., chap. VI.

Nous mîmes pied à terre, et nous aperçûmes çà et là quelques longs pans de mur noircis par le feu et des machines à demi consumées, qui nous rappelèrent seuls que de belles fabriques de draps florissaient naguère dans ce lieu de désolation.

Nous nous dirigeâmes vers l'église dans laquelle nous vîmes entrer quelques personnes, et nous y pénétrâmes au moment même où le curé montait en chaire.

Le vénérable pasteur fit à ses paroissiens une touchante allocution sur l'amour du prochain ; il leur rappela les nombreux traits de courage et de dévouement qui s'étaient produits à l'occasion de leur catastrophe ; il raconta comment plusieurs citoyens avaient abandonné aux flammes leurs bâtiments et leurs meubles, afin de porter secours, au péril de

leur vie, à un vieillard retenu au lit par la maladie et dont la maison était embrasée.

Il fit ensuite l'éloge des villages voisins dont les pompiers avaient rivalisé d'ardeur et d'intrépidité, et dont tous les habitants avaient à l'envi recueilli les victimes du désastre, et partagé avec elles leur table et leur lit.

Il fit surtout admirer la bonté de la Providence qui a mis au cœur de l'homme un si grand amour du prochain, une sympathie si ardente pour les douleurs d'autrui, que des souscriptions en faveur de leur village s'ouvraient chaque jour hors de France, bien qu'à travers les préjugés dont les peuples sont encore imbus, chacun d'eux regarde les autres comme des ennemis.

Il termina son discours en rendant des actions de grâces au Tout-Puissant, qui avait permis que tant de motifs de consolation vinssent adoucir les maux par lesquels il lui avait plu de visiter la paroisse.

Au sortir de l'église, nous entrâmes avec tout le monde à l'hôtel-de-ville. Le maire fit connaître les sommes produites par les souscriptions et celles qu'on pouvait raisonnablement espérer; il engagea les habitants à s'entendre pour utiliser le mieux possible ces précieuses ressources; il invita chacun à dire franchement quel parti il croyait le plus avantageux de prendre dans les circonstances désastreuses où se trouvait la commune. « Pour moi, ajouta-t-il, en écoutant tout à l'heure notre vénérable pasteur, qui nous a si bien fait voir que tous les hommes sont naturellement portés à s'aimer et à s'entr'aider, je me suis demandé comment il se faisait que nous tous, qui sommes voisins, parents ou alliés, loin de nous aimer et secourir en toute occa-

sion, nous sommes au contraire jaloux et envieux les uns des autres. Je me suis demandé pourquoi nous cherchons à écraser nos concurrents, souvent même par la fraude ou la mauvaise foi; et, je l'avoue, je n'ai pas reconnu d'autre cause à cette guerre incessante que l'opposition de nos intérêts. En effet, n'est-il pas vrai, messieurs, un négociant ne voit pas avec chagrin la réussite de ses co-associés, en tant qu'associés, bien entendu, et cela pour cette seule raison que ceux-ci ne peuvent s'enrichir sans qu'il s'enrichisse lui-même? Or, s'il en est nécessairement ainsi, serait-il impossible d'associer nos intérêts à tous, de telle sorte que chacun trouvât son avantage à la prospérité de tous les autres? Pensons-y sérieusement; cette question en vaut assurément la peine. »

Après quelques moments de silence, un fabricant de draps prit la parole :— Il me semble, dit-il, que le problème posé par M. le maire n'est pas insoluble; je vais essayer de le résoudre :

Voyons d'abord ce qui se passe lorsque plusieurs personnes s'associent pour une entreprise quelconque; nous examinerons ensuite si le même procédé ne serait pas applicable à une association ayant pour but la production et la confection de toutes les choses nécessaires aux habitants d'une commune comme la nôtre.

Lorsque je me suis associé avec messieurs A. et B. pour faire du drap, je fabriquais déjà, comme vous le savez; j'apportai au fonds social mes bâtiments, machines et métiers, évalués 400,000 francs. M. A., qui faisait le commerce des laines, remit celles qu'il possédait pour une valeur de 100,000 francs, et M. B. versa 200,000 francs en espèces.

Puis M. A. se chargea des achats de laines,

d'huiles, de savon, etc.; il se chargea aussi de la vente de nos produits, et voyagea pour en opérer le placement. Il s'entend fort bien à vendre et à acheter, et se plaît à ces opérations, car vous savez qu'on fait généralement avec plaisir les choses dans lesquelles on est habile.

M. B. tint les écritures et la correspondance, et moi je m'occupai de la confection de nos tissus.

Au moyen de ces arrangements, nous employons tous les trois utilement notre temps; et comme nous ne manquons pas d'activité et de connaissances dans nos spécialités, que d'ailleurs nos capitaux réunis sont assez considérables, nos inventaires présentent de beaux bénéfices que nous partageons proportionnellement aux valeurs fournies, et aussi proportionnellement au travail fait par chacun de nous pendant l'année.

Je vous le demande, messieurs, serait-il bien difficile de faire des arrangements analogues entre nous tous, pour créer les grains, les légumes, les fourrages, les bestiaux, les vêtements, les meubles, en un mot, les objets dont nous avons besoin, et ceux que nous vendrons pour nous procurer en échange ce que nous ne fabriquerons pas nous-mêmes?

Tous les auditeurs, riches et pauvres, déclarèrent qu'une pareille association leur paraissait très réalisable, et que chacun devant y trouver un placement avantageux pour ses capitaux et un travail assuré, il fallait étudier ce projet. En conséquence, le fabricant fut prié de donner plus de développement à sa pensée. Il continua donc en ces termes :

— Pour créer le fonds social, faisons comme dans l'exemple que je viens de vous citer : que le propriétaire apporte à la masse ses terres, ses prai-

ries, ses bestiaux; que le manufacturier donne les tissus, les laines et les machines sauvés des flammes; que chacun abandonne son jardin, son argent et sa part des secours à distribuer. Nous estimerons à l'amiable l'apport de chacun, et nous remettrons, en échange, autant d'actions, *hypothéquées sur la totalité de nos biens*, que cet apport vaudra de fois mille francs. Ces actions de mille francs se subdiviseront en coupons de cent et même de dix francs, afin que nous soyons *tous* propriétaires ou puissions le devenir bientôt.

Le fonds social étant ainsi formé, et il sera très considérable, n'est-il pas vrai? nous nous occuperons de monter une fabrique unique et de distribuer les cultures de notre territoire. Bien entendu que fabrique et terrain, tout devra être considéré comme propriété d'un seul homme, ainsi que cela a lieu dans toute association.

Nous commencerons donc par abattre nos murs de clôture et nos haies, par enlever les bornes de nos champs; nous comblerons nos fossés.

Cela fait, nos agronomes décideront quelle culture il convient de donner à chaque terrain, puis ils nous planteront un vaste verger, un potager considérable, un superbe et spacieux parterre, qui remplaceront tous les petits vergers et jardins actuels. Notre domaine sera magnifique comme celui d'un roi, et mille fois mieux cultivé que ces potagers, plus ou moins mal tenus, qui entourent aujourd'hui nos maisons.

Je dis que notre domaine sera parfaitement cultivé. En effet, ceux d'entre nous qui excellent dans les soins à donner aux prairies ou aux prés artificiels se chargeront de ces cultures; ceux qui préfèrent soigner les arbres ou les fleurs s'occupe-

ront dans notre verger, notre jardin ou notre parterre; ceux qui se plaisent autour des animaux trouveront de l'occupation dans nos étables et nos écuries; en un mot, chaque habitant se livrera aux travaux qu'il connaît, et par conséquent tout se fera le mieux possible.

— Messieurs, dit un cultivateur, les idées qu'on vient de nous exposer sont d'une simplicité et d'une fécondité admirables. Je ne sais, en vérité, comment elles ne viennent pas à tout le monde. Leur application produira une abondance considérable; car l'association des parcelles de terrains de la commune réunira évidemment les avantages inhérents à la grande et à la petite propriété, sans en avoir les inconvénients, qui sont nombreux, on doit l'avouer.

Ainsi la grande propriété ne peut être cultivée qu'à l'aide de mercenaires n'ayant aucun intérêt à bien employer leur temps et à créer des produits abondants et de qualité supérieure.

La petite propriété, de son côté, présente des inconvénients de plus d'une espèce, nous le reconnaissons chaque jour: nos terres sont trop peu considérables pour que nous puissions alterner convenablement nos cultures, et élever assez de bestiaux pour les fumer suffisamment. Nous sommes bien souvent forcés de semer du froment, dont nous avons besoin pour nourrir notre famille et payer notre fermage, dans des terres qui seraient d'un plus grand rapport cultivées en herbages ou plantées d'arbres. Puis nos propriétés, découpées en petites parcelles disséminées çà et là, se refusent à une culture bien entendue; et celle que nous leur donnons, tout imparfaite qu'elle est, exige des déplacements et une perte de temps relativement

considérable. Enfin, l'exiguïté de nos terres, de nos capitaux, de nos fumiers et de nos récoltes fait que souvent le sol se détériore faute d'engrais; elle nous met aussi dans l'impossibilité de profiter des découvertes de la science, de tenter des essais et des perfectionnements, et de faire usage des instruments et des machines qui procurent de grandes économies de temps et de fatigue.

Mais livrez-nous tout le territoire de la commune débarrassé des haies, fossés et clôtures qui l'enlaidissent et frappent de stérilité une portion notable de terre qui sera rendue à la culture; donnez-nous de bons chevaux, des charrues et autres instruments perfectionnés; procurez-nous les bras nécessaires et dont nous manquons quelquefois; abandonnez-nous la fontaine qui a causé tant de querelles et de procès, et assurez-nous les moyens d'arroser à propos nos terres, nos prés et nos jardins, et nous vous garantissons une récolte double ou triple de celle que nous faisons chaque année.

— Eh bien! reprit le fabricant, vous aurez tout cela, et, de plus, de bons conseils, s'ils vous sont nécessaires; car nous prendrons les avis des hommes de France et de l'étranger les plus versés dans la pratique et la théorie de l'agriculture, de même que nous saurons nous procurer les plants et les semis de première qualité; nous serons riches, et nous ferons pour notre établissement des sacrifices momentanés que la terre, cette bonne mère nourricière, nous remboursera bientôt avec usure.

Je dis que nous serons riches : j'entends par là que nous aurons des capitaux suffisants pour ne négliger aucune amélioration; car si nous n'avons pas assez de nos capitaux réunis, nous trouverons

facilement à emprunter sur nos terres, et nous n'aurons pas grand'peine à rembourser dans quelques années, si nous le jugeons utile, puisque vous nous promettez double et même triple récolte.

Les bras ne nous feront pas faute, et de bons bras, je vous jure, puisque nos travailleurs seront des associés, des propriétaires et non des domestiques; et, au besoin, vous pouvez être assurés que nos foins seront fauchés, fanés et enlevés en un ou deux jours; car ces foins appartenant à tous, tous nous aurons intérêt à ce qu'ils soient remis sans pluie; et nous nous empresserons à donner un coup de main, lorsque le temps ne sera pas parfaitement sûr.

Il en sera de même pour les moissons, les cueillettes et récoltes de toute nature.

Vous aurez de bons chevaux, parfaitement soignés, comme je vous l'ai dit, par ceux d'entre nous qui se plaisent autour de ces animaux; nous ferons en sorte de n'en conserver que le nombre nécessaire à nos besoins, et de distribuer nos travaux de manière à ne plus laisser, comme aujourd'hui, une foule de chevaux oisifs une partie de l'année.

Vous aurez toutes les machines qui facilitent et abrégent le travail; en un mot, nous saurons, comme les grands et riches propriétaires, nous procurer tout ce qui pourra améliorer nos terres, augmenter nos produits et diminuer nos fatigues.

— Je vois fort bien, repartit l'agriculteur, que nos ouvriers, intéressés à la bonne et prompte exécution de nos travaux et se livrant à ceux qu'ils aiment et qu'ils connaissent, travailleront avec ardeur et deviendront fort habiles; je prévois que nos récoltes seront encore plus abondantes que je ne le disais tout à l'heure; mais si tous les habi-

tants mettent la main à l'œuvre dans les moments pressés, et si les cultivateurs font beaucoup de besogne, comme tous les ouvriers qui travaillent à leurs pièces, les travaux des champs seront promptement expédiés : resterons-nous donc les bras croisés lorsque nous n'aurons plus rien à faire à la campagne, et ne sera-t-il pas possible d'accroître encore nos revenus, en nous occupant utilement à la maison durant nos moments de loisir ou pendant les mauvais temps ?

— Lorsque vous ne pourrez travailler dans les champs ou que rien ne vous y appellera, reprit le fabricant, chacun de vous s'occupera selon ses goûts : les uns entreront dans les ateliers de serrurerie, de charronnage, de menuiserie, etc. ; les autres dans notre fabrique de draps ; ceux-ci tiendront les écritures, ceux-là les écoles, etc. De cette manière, chacun de nous, pouvant s'occuper dans la maison et dans la campagne, fera bien plus d'ouvrage qu'il n'en fait actuellement, puisqu'il lui sera possible de ne perdre aucun instant, et les bénéfices réalisés par la généralité des habitants seront par conséquent bien plus considérables qu'ils ne le sont aujourd'hui.

A la fin de l'année, nous prendrons sur la totalité de nos bénéfices les sommes nécessaires pour payer nos contributions et les dépenses communes à tous les habitants, pour payer aussi les rentes aux actionnaires et aux prêteurs étrangers, s'il y a lieu ; puis le surplus sera partagé entre les travailleurs, à proportion de la besogne que chacun aura faite, absolument comme dans l'association que je vous ai donnée pour exemple.

Notre association aura toutefois cet immense avantage sur l'autre, que personne ne pourra

craindre que sa part de bénéfices éprouve une grande diminution d'une année à l'autre, attendu que nos industries étant nombreuses et fort diverses, lors même qu'une ou deux branches seraient en perte, notre revenu général s'en ressentirait à peine. Il en est tout autrement quand l'association porte sur une seule industrie ; car celle-ci, venant à éprouver de la stagnation ou des pertes, entraîne trop souvent la ruine des actionnaires.

Tous les auditeurs ayant approuvé ce projet d'association, on pria l'architecte de donner son avis sur la reconstruction du bourg ; on lui recommanda particulièrement la plus grande économie.

L'architecte s'exprima ainsi : — Tout le territoire de la commune devant être cultivé comme s'il appartenait à une seule personne, je pense que nous n'aurons besoin que d'une écurie pour nos chevaux, d'une étable pour nos vaches, une pour nos moutons, etc. ; de cette manière il faudra moins de monde pour soigner et surveiller nos bestiaux. Nous ne bâtirons qu'une grange pour nos fourrages, un grenier pour nos blés : il sera bien plus facile de prendre les précautions nécessaires à la conservation de ces récoltes.

Nous construirons un seul atelier de menuiserie, un de cordonnerie, etc. ; nos ouvriers ainsi réunis trouveront le travail moins ennuyeux ; d'ailleurs ces ateliers, ces magasins, ces étables, ces écuries seront vastes, commodes, bien aérés, bien éclairés, chauffés convenablement, et néanmoins ils nous coûteront beaucoup moins à élever et à entretenir que ceux qui ont été dévorés par le feu et qui étaient si incommodes, si obscurs, si malpropres et si malsains.



Les habitations particulières resteront seules à construire. Chaque famille pourra faire bâtir la sienne à sa guise. Remarquez toutefois que ces constructions seront peu considérables, puisqu'il ne faudra plus y accoler écuries, granges ou ateliers.

— Mais, fit observer un ancien militaire, lorsqu'on veut loger un régiment, on ne bâtit pas une baraque pour chaque soldat ; lorsqu'on monte un pensionnat, on se garde bien de construire une maison pour chaque élève : cela serait trop coûteux et trop incommode. Il me semble que, dans notre commune, les familles devant à l'avenir avoir entre elles de fréquents rapports, et chacune d'elles n'ayant besoin que de quelques pièces, il sera plus raisonnable et beaucoup plus économique de ne faire qu'un très grand bâtiment où seront placés les ateliers, et où chacun pourra louer un logement aussi modeste, aussi somptueux qu'il le désirera.

— Et pourquoi, ajouta un commis voyageur, ne pas établir une cuisine unique dans laquelle on préparera le manger sur une vaste échelle, de manière que nous puissions tous nous faire servir selon notre goût et selon notre bourse, ainsi que cela a lieu dans les grands restaurants de Paris? Pourquoi ne pas construire aussi une seule buanderie, comme on en voit dans certains établissements publics, où des chimistes habiles blanchissent le linge si parfaitement et à si peu de frais?

— Excellente idée! reprit une femme de ménage; celles d'entre nous qui s'entendent aux préparations culinaires feront la cuisine pour tout le monde : l'économie sera énorme et le manger sera bien mieux préparé et plus varié qu'il ne l'est aujourd'hui sur les meilleures tables du bourg. Com-



bien de batteries de cuisine de moins à acheter !

— Ajoutez, dit une mère de famille, que les femmes, débarrassées des détails de leur ménage, prendront part aux travaux du jardin, du parterre, de la couture, de la fabrique, etc. ; elles soigneront les enfants, tiendront propres les ateliers et les appartements, et dès lors elles auront droit dans le partage des bénéfices de la société.

— Toutes ces observations sont parfaitement justes, repartit l'architecte, et je trouve fort raisonnable que nous n'établissions qu'une seule cuisine, mais abondamment pourvue de fours, de chaudières, de pompes, etc. ; une seule buanderie, une brasserie, une boulangerie munies de tous les instruments et machines nécessaires pour économiser le temps et les bras.

Quant aux appartements, nous les réunirons dans une aile du bâtiment ; nous en ménagerons de grands et de petits, de somptueux et de modestes, afin qu'il y en ait pour tous les goûts et toutes les fortunes ; mais tous seront commodes, bien pourvus des choses qui rendent les habitations confortables, comme salle de bains, eau froide, eau chaude en abondance. Tous seront bien chauffés, durant l'hiver, au moyen de la vapeur : ce qui se fera sans grande dépense, en utilisant le calorique perdu de la cuisine, de la machine à vapeur, etc.

Toute la maison sera parfaitement éclairée le jour par de nombreuses et hautes fenêtres, qui laisseront pénétrer l'air et le soleil pour la santé de la population ; et la nuit un appareil à gaz suffira pour illuminer nos cours, nos salles de réunion, nos ateliers et nos appartements.

Nous établirons un beau corridor qui fera le tour des bâtiments, afin qu'il nous soit facile de

nous rendre à nos travaux, à nos plaisirs, de visiter nos amis sans craindre le vent, la pluie, la neige ou le soleil.

Cette architecture économisera les toitures, les charpentes, les escaliers, les portes d'entrée, les portes cochères, les murs mitoyens, etc.; elle économisera encore les manteaux, les parapluies, les socques et les autres appareils de même nature; elle nous fera éviter bien des refroidissements et bien des rhumes.

— N'oubliez pas une belle salle de bal, dirent les jeunes filles; elle coûtera bien moins à chauffer et à éclairer que les trois ou quatre cents chambres où nous passons aujourd'hui les soirées dans l'isolement.

— N'oubliez pas non plus des salles à manger où nous puissions dîner fréquemment en réunion d'amis, ajoutèrent les vieillards : morceaux caquetés sont à moitié digérés, selon le proverbe; et d'ailleurs il n'en coûtera pas davantage de se joindre aux personnes qu'on aime pour prendre ses repas, que de se faire servir dans sa chambre.

— Messieurs, reprit un mécanicien, permettez que je vous fasse remarquer les économies importantes de peines et de temps qui vont nécessairement résulter de l'exécution, sur une grande échelle, de tous nos travaux des champs et de l'intérieur. Nous ferons faire les plus rudes par des machines, ainsi que cela a lieu dans nos grandes fabriques de tissus et même dans un grand nombre d'ateliers où l'on prépare des objets destinés à nos tables, tels que brasseries anglaises, boulangeries à pétrins mécaniques, etc.

Il ne sera ni difficile ni très coûteux, par exemple, de faire élever et transporter par nos ma-

chines à vapeur l'eau nécessaire dans les ateliers et les appartements ; celle qui servira à l'irrigation de nos cultures ; celle enfin mise en réserve pour combattre les incendies, qui, soit dit en passant, deviendront à peu près impossibles.

Des machines seront bientôt trouvées, je vous assure, pour aider nos batteurs en grange, pour charger et décharger nos foins et nos fumiers, pour balayer nos routes et nos cours ; en un mot, pour remplacer les bras de l'homme dans les travaux malpropres ou fatigants.

Et puisque nous devons opérer en grand sur toutes choses, il faut, messieurs, que je vous indique quelques-uns des précieux avantages de ce mode de production.

La fabrication sur une grande échelle permet, en premier lieu, de produire beaucoup avec peu de bras. L'Angleterre est une preuve bien évidente de cette vérité, et je lisais dernièrement qu'une quinzaine de fabriques de la province du Lancashire confectionnaient assez de calicot pour fournir trois chemises par an à tous les habitants de la France. Ces résultats prodigieux sont dus évidemment à l'emploi des machines ; or, cet emploi ne devient possible que dans la fabrication sur une grande échelle : il est clair, en effet, qu'une mère de famille ne peut faire emplète d'un métier à faire les bas pour chausser ses enfants, et qu'un homme qui fabriquerait du drap sans être aidé de personne ne pourrait acheter les moteurs et les machines employés par les grands manufacturiers à la confection de ce tissu. S'il se les procurait, ces machines ne tarderaient pas à se détériorer et à absorber, et bien au delà, les bénéfices qu'il ferait sur ses produits.

En second lieu, la fabrication sur une grande échelle donne des produits de qualités supérieures et à bas prix. Ces résultats sont dus à deux causes : à l'emploi des machines et à la division du travail. Un exemple me fera facilement comprendre.

Si un homme, comme je le supposais il y a un moment, devait *seul* confectionner une pièce de drap, c'est-à-dire trier, nettoyer et dégraisser la laine ; la laver, la teindre, la carder et la filer ; monter sa pièce et la tisser ; puis la fouler, la noper, la lainer, la tondre, la presser, en un mot lui donner tous les apprêts, certes, eût-il les plus grandes connaissances en fabrication, il ferait néanmoins de la triste besogne et en bien petite quantité, et pour trouver du bénéfice à son travail, notre homme devrait vendre son mauvais drap peut-être plus de cent francs le mètre. Et remarquez qu'il aurait déjà fait usage de machines dans toutes ses opérations, car s'il ne s'était servi que de ses doigts, sa vie entière n'eût pas suffi à faire un mètre de l'étoffe la plus commune.

Mais qu'un homme riche établisse une fabrique de draperie : il se fait seconder par cinq ou six bons contre-maîtres chargés de diriger et surveiller exclusivement, l'un le foulage, l'autre la teinture, celui-ci la filature, celui-là le tissage ou les apprêts ; et toutes ces opérations diverses sont exécutées par des ouvriers spéciaux armés des machines les plus perfectionnées, qui filent, lainent, tondent avec le secours de bien peu de bras et font chacune plus d'ouvrage, et d'ouvrage supérieur en qualité, que ne pouvaient en faire vingt travailleurs avec les machines employées il y a cinquante ans. Aussi notre fabricant fait, avec peu de monde,

un grand nombre de pièces, et il peut vendre son beau drap vingt francs le mètre.

Enfin, la fabrication en grand, trouvant sa supériorité et ses bénéfices dans l'emploi des machines, pousse sans cesse à leur perfectionnement ; en d'autres termes, elle pousse à rendre le travail moins fatigant pour l'ouvrier, à subdiviser toutes les opérations et par conséquent à les rendre plus faciles à apprendre. C'est ainsi qu'aujourd'hui un enfant se met en quelques jours au courant d'un métier, la tonte du drap, par exemple, qui exigeait jadis plusieurs mois d'apprentissage d'un adulte, et que la plupart des opérations nécessaires à la confection de nos tissus sont d'une exécution si facile qu'un apprenti reçoit un salaire dès son début.

Vous le voyez, messieurs, la grande fabrication doit sa supériorité à l'emploi des machines et à la division du travail. Si donc nous voulons produire beaucoup et bien, nous qui exécuterons aussi sur une large échelle les travaux que nous entreprendrons, faisons comme toutes les fabriques considérables : employons des machines autant que nous le pourrons, et subdivisons les opérations de manière que chaque travailleur *fasse un simple détail*, le moindre possible : il apprendra facilement à l'exécuter, et bientôt il le fera proprement et promptement.

Mais comme un simple détail, toujours le même, est une occupation souverainement fastidieuse, chacun de nous s'attachera, suivant son activité, ses goûts et ses aptitudes, à dix, à vingt ou à trente détails différents ; tantôt aux champs, au jardin, au verger, au parterre ; tantôt dans les ateliers, les bureaux, la fabrique, etc. Cette variété d'occupations convertira le travail en plaisir,

puisqu'on abandonnera une besogne pour passer à une autre toute différente avant que la fatigue ou l'ennui survienne; elle augmentera aussi nos bénéfices, car nous ne perdrons aucun instant.

— Cette manière de vivre, reprit le médecin, ces occupations alternées à la campagne et à la maison; ces travaux du corps et de l'esprit joints à une nourriture abondante et saine, à la propreté, à l'absence de grands chagrins et surtout d'inquiétude pour l'avenir de soi et des siens, tout contribuera à faire naître la gaieté et la santé : on verra disparaître peu à peu la plupart des maladies; les générations deviendront de plus en plus saines, belles et fortes : les médecins de l'avenir n'auront à s'occuper que d'hygiène publique.

— On nous a fait voir, dit le juge de paix, que nos récoltes seront au moins doublées; nous pouvons compter que notre draperie, à laquelle tant d'ouvriers travailleront en qualité d'associés, donnera des produits nombreux et bien confectionnés dont nous tirerons de beaux bénéfices; car nous attendrons, pour vendre, le moment favorable : nous serons assez riches pour ne pas nous presser de les écouler; il est donc évident que les revenus de la commune se trouveront au moins quadruplés.

D'un autre côté, nous avons vu que notre table, quoique mieux et plus abondamment servie qu'elle ne l'est actuellement, nous coûtera cependant beaucoup moins, de même que la cuisine d'un soldat qui mange à l'ordinaire de la chambrée est préférable à celle d'un homme vivant seul et dépensant deux fois davantage. Nous serons aussi logés, blanchis et vêtus à meilleur marché.

Nous pouvons donc hardiment conclure qu'en moyenne, nous vivrons associés six ou huit fois

mieux, physiquement parlant, que nous ne le faisons aujourd'hui. Quant aux jouissances morales, elles seront nécessairement telles qu'il serait impossible d'établir un terme de comparaison entre celles du passé et celles de l'avenir.

Croyez, messieurs, que ce calcul est loin d'être exagéré; l'association est la source de toutes économies; seule elle possède la propriété de rendre accessibles aux personnes peu fortunées des jouissances qui, sans elle, seraient hors de la portée des rois eux-mêmes.

N'est-ce pas, en effet, à une espèce d'association entre les pères de famille que nous devons les écoles primaires et les colléges fréquentés par nos enfants, moyennant une légère rétribution? N'est-ce pas grâce à une association entre les propriétaires de bestiaux de notre village que nous pouvons, pour une faible cotisation chacun, payer un pâtre chargé de soigner et de paître tous nos moutons? N'est-ce pas à l'association des amateurs de lecture d'une grande ville que sont dus ces cabinets qui mettent à notre disposition la plupart des journaux et des ouvrages nouveaux, pour un abonnement de quelques francs chaque année?

C'est encore l'association qui nous permet de voyager à peu de frais, plus rapidement et plus commodément que ne le faisaient jadis les plus puissants monarques; c'est elle qui réduit à quelques décimes le port des lettres venues des pays les plus éloignés; c'est parce qu'un grand nombre de personnes sont associées pour leurs plaisirs, que, pour deux ou trois francs, nous assistons au meilleur spectacle, où nous achetons le droit d'entendre une réunion de musiciens qu'un souverain ne serait pas assez riche pour avoir à sa solde.

C'est enfin à l'association de tous les habitants d'une même patrie que sont dus les musées, les bibliothèques, les flottes, les armées, les routes, les canaux, en un mot toutes les entreprises gigantesques des gouvernements.

J'étais donc bien en droit de vous dire : l'association est la source de toutes économies.

Ainsi rien n'est plus certain : nous économiserons, comme on nous l'a dit, sur toutes choses; sur les achats d'ustensiles de ménage, sur le chauffage et l'éclairage, sur la construction et l'entretien des bâtiments que nous saurons construire avec solidité, sans avoir recours aux adjudications au rabais.

Je veux vous signaler une économie d'une autre espèce et qui ne sera pas à dédaigner : nous n'aurons plus de procès.

En effet, il n'y aura plus moyen de plaider pour une servitude, un empiétement de terrain, un sentier, une fontaine, un mur mitoyen et mille autres choses qui aujourd'hui engendrent bien des haines, et font perdre beaucoup de temps et d'argent.

Je dois l'avouer néanmoins, je crains qu'on ne puisse s'entendre et sur la distribution des travaux, dans lesquels chacun voudra commander, et sur le partage des bénéfices.

— Il me semble, dit un général en retraite, qu'il n'est pas impossible de rassurer notre honorable juge de paix. Il suffit, selon moi, pour éviter les débats qu'il craint, *d'organiser nos travailleurs.* Je fus autrefois chargé, par l'empereur, de l'organisation de régiments composés d'étrangers qui servaient la France malgré eux; et pourtant j'en suis venu à bout. Je ne pense pas qu'il soit plus

difficile d'enrégimenter des travailleurs qui s'engagent avec plaisir. Si donc vous le trouvez bon, je me fais fort d'organiser nos travaux, et voici comment je m'y prendrai :

Supposons qu'il s'agisse de notre fabrique de tissus de laine. Je ferai un appel aux personnes de bonne volonté, hommes, femmes et enfants, dont je formerai un beau régiment, que je diviserai en autant de bataillons que nous confectionnerons d'espèces de tissus. Le premier bataillon fabriquera, je suppose, des draps, le deuxième des casimirs, le troisième des nouveautés.

Chaque bataillon sera composé de compagnies : il y aura compagnie de fileurs, de tisseurs, de tondeurs, etc.; plusieurs compagnies seront hors rangs, c'est-à-dire appartiendront à deux bataillons, ou même au régiment entier, comme les dégraisseurs, les teinturiers, etc. C'est ainsi que nous voyons les batteries d'artillerie et les compagnies du génie et du train ne point faire partie des régiments avec lesquels *elles travaillent* en un jour de bataille, mais cependant appartenir à la même division ou au même corps d'armée.

Chaque compagnie à son tour se subdivisera en escouades, faisant un même travail, mais par des procédés différents. Ainsi, dans la compagnie des dégraisseurs, par exemple, quelques escouades opéreront au moyen du carbonate de soude, d'autres avec du savon, du suint, etc. Chaque escouade de la compagnie des teinturiers s'appliquera exclusivement à une couleur ; dans la compagnie des tondeurs, une escouade emploiera des transversales, une autre des longitudinales ou des tondeuses de divers systèmes, et ainsi dans toutes les compagnies.

Cette organisation excitera la rivalité entre les escouades, et poussera au perfectionnement de toutes les opérations ; chaque escouade, chaque compagnie se passionnera pour son travail et ses procédés, et l'esprit de corps ne tardera pas à naître, et il enfantera des prodiges.

Chaque ouvrier sera chargé *d'un détail* du travail exécuté par son escouade. Dans une escouade de laineurs, je suppose, les uns monteront les chardons sans s'occuper des autres détails ; les autres fixeront les cadres sur les machines ; ceux-ci prendront soin des draps durant l'opération du lainage ; ceux-là démonteront les cadres ou nettoieront les chardons, et ainsi dans tous les travaux. Plus la parcelle à faire par chaque personne sera minime, mieux et plus lestement la besogne marchera, comme nous l'a fort bien dit notre mécanicien ; d'ailleurs cela est d'une évidence telle qu'il suffit de jeter les yeux sur ce qui ce passe dans presque toutes les fabriques pour le reconnaître.

Bien entendu que chaque escouade aura son caporal, chaque compagnie son capitaine, tout bataillon son commandant, et tout régiment son colonel, pour diriger les travaux et commander les manœuvres. Tous ces chefs seront nommés pour un temps déterminé, par les travailleurs intéressés : le caporal par son escouade, le capitaine par les caporaux de sa compagnie, et ainsi des autres.

Je vous promets que les chefs seront bien choisis, car tous les travailleurs auront leur intérêt et leur honneur engagés dans les luttes, et par conséquent tous voudront pour commandants les plus habiles à conduire les travaux, à exciter l'ardeur des ouvriers, à soutenir, en un mot, la gloire du drapeau.

Et non-seulement tous voudront faire de bons choix, mais tous pourront élire les plus capables, car chaque jour on verra tout son monde à l'ouvrage, et on connaîtra exactement la valeur des hommes de son escouade, et celle des chefs qui vous seront immédiatement supérieurs.

— Cette organisation, remarqua un cultivateur, paraît facile à établir dans une fabrique de tissus aussi considérable que sera la nôtre ; mais comment l'appliquer aux travaux des champs?

— Je m'y prendrai absolument de la même manière pour organiser le régiment d'agriculteurs, répondit le général ; je le composerai de plusieurs bataillons, dont l'un cultivera les grains ou céréales, l'autre les prairies, un troisième les vergers, un quatrième les jardins, etc.

Le bataillon des céréalistes sera formé de compagnies livrées aux soins, qui du froment, qui du seigle, qui de l'orge, etc.

La compagnie occupée du froment se subdivisera en escouades cultivant chacune une espèce particulière, ou faisant usage de procédés de culture différents.

Les autres bataillons et compagnies d'agriculture se décomposeront de même ; et comme nous l'avons vu dans le régiment des tissus, il y aura des compagnies hors rangs : telle sera celle des laboureurs dont le travail sera réclamé par tous les bataillons qui auront besoin de labourage.

J'organiserai de même en bataillons ou seulement en compagnies, selon l'importance du travail, ou, pour parler plus exactement, selon le nombre des travailleurs nécessaires pour l'exécuter, les personnes qui s'occuperont du ménage, de menuiserie, etc.; et dans toutes les escouades, je le ré-

pète, j'aurai soin de diviser le travail à exécuter en autant de parcelles qu'il me sera possible.

Les femmes et les enfants s'enrôleront dans toutes les compagnies ou à peu près; ils y formeront des escouades *distinctes* qui s'appliqueront aux détails qui conviennent à leurs goûts et à leurs forces.

— Cette organisation, reprit un ancien chef d'escadron, sera une source intarissable de gaieté, d'émulation, d'enthousiasme et d'entraînement au travail; le bataillon qui confectionnera les draps sera en concurrence continuelle avec celui qui fera des casimirs; ils s'efforceront de se surpasser, et, pour y parvenir, ils n'épargneront ni peines ni sacrifices; et leurs efforts seront en définitive au profit de nos revenus généraux et à la gloire de la commune.

Une rivalité semblable s'établira entre les compagnies du même bataillon, entre les escouades de la même compagnie; les escouades d'hommes rivaliseront avec celles de femmes et celles d'enfants, et réciproquement, et tous s'entraîneront à faire bien et beaucoup. C'est ainsi qu'un jour de bataille et pendant le siége ou la défense d'une place, nous avons vu les divers corps de l'armée faire, à l'envi les uns des autres, des efforts fabuleux. L'entraînement sera permanent dans nos bataillons pacifiques, car les luttes seront de chaque jour, et les combattants auront pour juges ou témoins de leurs exploits leurs amis, leurs amants, leurs mères, leurs sœurs, et devant eux de l'avancement en grade et des bénéfices croissant comme leurs efforts. En vérité, il serait difficile de prévoir où s'arrêtera l'élan de nos soldats.

Cependant, comme il ne faut rien négliger

pour stimuler cette ardeur, puisque la prospérité commune grandira avec elle, il sera bon, je pense, de récompenser les personnes qui se distingueront par des primes, des honneurs et des décorations. Vous savez, général, que de prodiges de valeur l'espoir d'une croix a fait faire à nos braves.

Il faudra aussi, lorsque la chose sera praticable, exécuter les travaux au milieu des chants et des instruments. N'avons-nous pas vu nos troupes surmonter d'incroyables fatigues grâce aux tambours et aux clairons? Ce sera plaisir en vérité de voir les revues et les parades où nos colonnes, revêtues de brillants uniformes, défileront, précédées d'une belle et bonne musique. Et si nos robustes laboureurs, montés sur leurs chevaux vigoureux, exécutent, au son des fanfares, leurs rudes labeurs; les chants joyeux de nos jeunes filles, mariés aux accords du piano, donneront un charme infini à nos salles de couturières et de modistes.

Les musiciens et autres artistes ne manqueront certes pas. M. l'instituteur vous dira combien, parmi nos enfants, ont de l'aptitude naturelle pour les beaux-arts et particulièrement pour la musique. Avant dix ans tous nos jeunes gens seront musiciens, de force inégale, bien entendu. Nous aurons aussi, dans quelques années, des peintres habiles pour orner notre église et nos salons, et des poëtes pour chanter notre bonheur.

Mais veuillez nous dire, général, qui prendra soin des usines et des bâtiments, qui tiendra la comptabilité?

— Ces travaux, répondit le général, seront exécutés par un bataillon que je nommerai, si vous voulez, *l'état-major*. Ce bataillon sera composé de

compagnies dont une achètera *en gros et à la source* les objets dont nous aurons besoin et que nous n'aurons pas chez nous ; une autre vendra aux bataillons, aux compagnies, aux escouades ou aux individus, les choses demandées par eux, et cela *au prix coûtant*, c'est-à-dire à un prix bien inférieur à celui que nous payons aujourd'hui aux détaillants, qui eux-mêmes achètent de deuxième ou de troisième main, et ne nous vendent trop souvent que des marchandises avariées ou falsifiées.

Diverses compagnies d'état-major seront chargées de vendre au dehors les produits de notre industrie que nous ne consommerons pas, de prendre soin des enfants, d'élever et instruire notre jeunesse, de veiller à l'entretien des bâtiments, etc. Une d'elles tiendra la comptabilité, la correspondance et le grand-livre, sur lequel chaque personne, homme, femme ou enfant, chaque escouade, chaque compagnie, chaque bataillon aura un compte ouvert où figureront ses gains et ses dépenses. En un mot, le bataillon d'état-major sera le père de famille de notre commune.

Les personnes attachées aux compagnies comprises sous le nom générique d'état-major feront aussi partie des compagnies industrielles et agricoles ; et telle femme, par exemple, qui, en société de plusieurs autres, aura été de garde une heure ou deux dans notre crèche pendant la matinée, ira peut-être, en quittant nos nourrissons, tenir les écritures ou donner des ordres en qualité de cuisinière en chef ; puis, dans l'après-midi, elle se rendra dans le jardin avec une escouade de fleuristes pour cultiver ses roses ou ses œillets, et, dans la soirée, sera apprentie couturière ou modiste.

Il me reste à vous faire voir, ajouta le géné-

ral, que la répartition de la part afférente au travail dans les bénéfices, répartition qui paraît à M. le juge de paix devoir être une pierre d'achoppement, devient la chose du monde la plus facile avec l'organisation que je vous propose.

En effet, vous concevez qu'en bonne justice nous devrons ne pas rétribuer également une heure passée à la culture d'une fleur et une heure employée à monder notre toit à porcs. Nous commencerons par classer nos travaux selon leur degré d'utilité et de difficulté; et si nous accordons une part dans les bénéfices, représentée par le chiffre 20, je suppose, au travail le plus pénible et le plus nécessaire, nous n'affecterons que le chiffre 10 à une occupation utile, mais non répugnante, et le chiffre 1 à un travail de pur agrément.

Pour fixer le chiffre afférent à chaque bataillon, et par conséquent sa part de bénéfices dans le partage annuel, tous les habitants de la commune se réuniront chaque année à une époque convenue.

Le chiffre d'un bataillon étant déterminé, tous les travailleurs de ce bataillon fixeront le chiffre de chacune de leurs compagnies, et les soldats de chaque compagnie arrêteront le chiffre de chaque escouade. Après quelques tâtonnements, on arrivera à des chiffres parfaitement équitables.

Il sera facile à chaque escouade de partager le dividende qui lui reviendra d'une manière *exactement proportionnelle au travail et au talent* de chacun de ses membres; car les chefs tiendront note du travail fait ou des heures employées par chaque personne; et, d'un autre côté, le talent sera toujours représenté par le grade qui en sera l'exacte expression.

Vous comprenez, messieurs, que le chiffre de chaque bataillon sera tous les ans fixé pour l'année suivante, afin que chacun sache s'il doit ou ne doit pas continuer à en faire partie, attendu aussi que la société diminuera ou augmentera ce chiffre suivant que le travail à exécuter deviendra plus ou moins facile, plus ou moins utile, suivant enfin qu'il se présentera plus ou moins de bras pour l'entreprendre. Ainsi, lorsque trop peu de monde demandera à s'enrôler pour faire un ouvrage désagréable, mais nécessaire, on attirera les travailleurs en augmentant le dividende de la compagnie ou des escouades chargées de ce travail.

Au reste, la gloire sera tout naturellement le partage des compagnies généreuses qui, dans l'intérêt de tous, se livreront aux travaux répugnants. Les honneurs seront, dans une société qui ne connaîtra pas la misère, un mobile bien plus puissant que l'intérêt pour les cœurs nobles et dévoués qui, grâce à Dieu, ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le penser; notre désastreux incendie nous l'a bien fait voir.

— Mon général, répondit le juge de paix, ce mode de répartition de la part afférente au travail est simple et équitable sans doute; mais je crains qu'il ne suffise pas pour faire disparaître toute discussion. Les hommes, chacun le sait, se font illusion sur la valeur de leurs propres travaux, qu'ils regardent comme plus importants que ceux de leurs voisins. Ainsi le bataillon qui cultivera les fleurs, par exemple, exposera, à la réunion générale, que ses produits embellissent nos serres, notre jardin et nos campagnes, qu'ils font l'ornement de notre église, de nos ateliers, de nos festins; qu'ils parent nos jeunes filles et font le charme de notre

habitation à laquelle ils donnent toute l'année un air de fête. Ce bataillon réclamera, en conséquence, une part considérable dans les bénéfices. Pour mon compte, je serais assez disposé à admettre ses prétentions ; mais tout le monde ne serait pas de mon avis, et de là des disputes, ou au moins des débats très animés.

— Votre observation est fort juste, répondit le général, et les choses se passeraient probablement comme vous le dites, si chaque associé ne faisait qu'un seul métier ; mais rappelez-vous qu'il n'en est pas ainsi. Tous, au contraire, feront partie de plusieurs bataillons ; par conséquent, les fleuristes seront encore occupés à la fabrique, au ménage, à la couture, à la comptabilité, etc. Si donc ils cabalaient pour que leur bataillon fût rétribué outre mesure, ils travailleraient contre leurs propres intérêts engagés dans tous les autres bataillons, ce qui serait absurde.

D'un autre côté, il n'y aura pas une compagnie, pas une escouade peut-être, dans laquelle nos fleuristes ne compteront un ami, un fils, un parent ; leur intérêt personnel et celui des leurs les forceront donc à être toujours équitables.

— Tout ce que vous venez de nous dire, général, reprit le chef d'escadron, est d'une vérité frappante et d'un mécanisme aussi simple que l'organisation d'une armée ou d'une administration quelconque. Une difficulté cependant me préoccupe encore ; permettez que je vous la soumette : je ne vois pas clairement où vous trouverez le monde nécessaire pour remplir les cadres de tant de bataillons ; il vous faudrait vingt ou vingt-cinq mille travailleurs, tandis que nous ne sommes pas deux mille habi-

tants, dont probablement la moitié ne s'occupe pas aux travaux que feront vos soldats.

— D'abord, répondit le général, les travailleurs seront en bien plus grand nombre qu'ils ne sont aujourd'hui, et cela pour plusieurs raisons faciles à comprendre.

1° Personne ne voudra rester oisif lorsque chacun pourra choisir les occupations qui lui plaisent, lorsque d'ailleurs il y aura des détails pour toutes les forces, pour tous les âges, pour tous les goûts.

2° Les marchands augmenteront le nombre de nos ouvriers, attendu qu'ils cesseront d'être occupés dans leurs comptoirs, puisque deux compagnies d'état-major seront seules chargées des achats et des ventes, ce qui exigera fort peu de monde, car les achats se feront en gros et par correspondance; et dix ou douze personnes pourront facilement vendre à chacun ce dont il aura besoin, en laissant notre bazar ouvert seulement deux heures par jour.

3° Les femmes prendront part à tous les travaux, débarrassées qu'elles seront des soins du ménage et du tracas de leurs enfants, puisque des compagnies spéciales seront chargées des travaux de cuisine et autres qui remplissent la vie de nos ménagères, et que les enfants seront soignés, élevés et instruits, comme je vous l'ai dit, par les compagnies auxquelles sera confiée l'éducation de notre jeunesse.

4° Les enfants eux-mêmes, au lieu de détruire comme ils font actuellement, poussés par leur indomptable besoin de mouvement, entreront avec bonheur dans les escouades de travailleurs enfantins qui leur seront ouvertes dès leurs plus jeunes ans, afin de les initier à l'industrie, et dans les-

quelles ils rendront des services proportionnés à leurs forces.

Vous le voyez donc, commandant, dix-huit cents au moins de nos deux mille habitants s'enrôleront sous nos drapeaux. Les malades, les personnes absolument caduques et les enfants en très bas âge seront seuls en dehors de nos cadres d'activité.

Mais supposons seulement un effectif de seize cents ouvriers, et mettons que chacun d'eux s'inscrive, en moyenne, dans vingt escouades, cela donnera trente-deux mille soldats. Avouez, cher commandant, qu'avec un personnel comme celui-là on peut créer de beaux bataillons et faire de la besogne.

Ensuite, il est bien entendu que nous ne formerons de régiments qu'en proportion de notre personnel, de même que nous n'entreprendrons que les cultures et les industries parfaitement appropriées à notre sol et à notre localité. Nous saurons bien nous procurer ce dont nous aurons besoin et que nous ne produirons pas.

Nous nous souviendrons, en formant nos bataillons, que nous avons reconnu qu'il est indispensable d'opérer en toutes choses sur une large échelle, et que par conséquent il nous serait impossible d'entreprendre un grand nombre d'industries différentes.

Nous nous rappellerons encore que, pour exciter et entretenir l'émulation parmi nos travailleurs, les escouades d'une même compagnie devront être nombreuses, de sorte que chacune d'elles fasse un travail à peu près semblable à celui des escouades voisines.

Vous me dites, ajouta le général, répondant à

un de ses voisins, vous me dites, monsieur, que vous ne comprenez pas bien comment chaque personne pourra savoir vingt ou trente métiers dans la perfection, tandis qu'aujourd'hui on parvient si rarement à bien connaître le métier unique qu'on exerce continuellement.

Vous avez donc oublié, mon cher, qu'il n'est pas question ici de métiers tels que nous les voyons pratiquer, mais simplement de détails, quelquefois très minimes, d'un métier. Or, évidemment un ouvrier, n'exécutant qu'une faible parcelle d'un travail quelconque, ne tardera pas à s'y rendre habile ; évidemment aussi l'apprentissage d'un détail exigeant peu de temps, chaque ouvrier pourra en apprendre un grand nombre.

Voyez, au reste, ce qui se passe actuellement, et vous reconnaîtrez qu'il n'est pas un cultivateur, pas un artisan qui ne fasse une foule de ces détails dont nous parlons. Un jardinier, par exemple, bêche, sarcle, ensemence, arrose, récolte ; il plante les arbres, les taille, les greffe, les cultive ; il soigne les espaliers, les quenouilles et les arbres au vent, ceux qui portent les fruits à noyaux comme ceux qui donnent des fruits à pepins, la vigne et le pêcher, les pommiers et les poiriers de toutes espèces ; il cultive les légumes de toutes sortes ; il prend soin des serres et des couches, des fleurs et des arbustes ; en un mot, il fait plusieurs centaines de métiers qui deviendront dans notre société l'occupation de plus de cinquante escouades.

Ainsi, en supposant qu'en moyenne chaque personne exerce vingt parcelles de métiers, je suis resté bien en deçà de la réalité.

Peu d'hommes, vous l'avez dit, connaissent parfaitement leur état aujourd'hui, et cela cessera de

vous étonner si vous remarquez que le hasard presque toujours, et non la vocation, décide du choix du métier que chacun de nous embrasse; si vous faites surtout attention que les métiers actuels sont composés d'une foule de détails qui, pour la plupart, ne sont nullement en rapport avec les goûts et les aptitudes des personnes forcées de les exécuter.

Voilà pourquoi aussi, disons-le en passant, on rencontre si peu de femmes complétement bonnes ménagères; les soins d'un ménage et d'une famille, la tenue d'une maison exigent des aptitudes très multipliées et très diverses, que Dieu accorde rarement à une même personne, mais qui, dans notre grand ménage sociétaire, se rencontreront toutes, à des degrés éminents, réparties sur toutes nos femmes.

Vous me demandez encore comment il sera possible de se livrer chaque jour à vingt travaux différents. Jamais, monsieur, je n'ai dit que chacun dût être occupé tous les jours à tous les travaux qu'il connaît; cela serait impossible, car la journée n'y suffirait pas; impossible, parce que bien des escouades, bien des compagnies et même des bataillons entiers, comme ceux des cultivateurs, ne travailleront qu'une partie de l'année, et quelques compagnies de ces bataillons, comme celles qui bêcheront, laboureront, planteront les arbres ou les grefferont, ne pourront exercer leurs talents que pendant peu de jours chaque année.

Néanmoins il sera facile de se livrer à sept ou huit et même dix travaux différents dans une seule journée. En effet, tout le monde a pu faire la remarque que les hommes font plus d'ouvrage durant les deux premières heures d'une occupation quelconque que durant les trois heures suivantes.

Il sera donc de notre intérêt de procéder par courtes séances d'une demi-heure à deux heures, selon le genre de travail et selon les circonstances. Il va sans dire, néanmoins, que si l'ouvrage l'exige, les travailleurs ne le déserteront pas s'ils ne sont remplacés par d'autres. En rompant les rangs, chaque soldat ira recommencer un travail différent avec l'une des nombreuses escouades dont il est membre, et souvent tel qui sera chef dans l'une deviendra soldat dans l'autre.

Tous les soirs, à l'ordre, on fixera l'emploi du temps pour le lendemain : ainsi, chacun pourra s'arranger de manière à occuper ses journées aux travaux qui lui plaisent davantage, et à ne perdre aucun instant.

Tous les auditeurs applaudirent, et le curé prit la parole à peu près en ces termes : — Mes chers enfants, ce que nous avons entendu est admirable de simplicité; l'organisation qu'on nous propose est facile à expérimenter. Un essai ne peut compromettre en aucune façon l'ordre public; car cette organisation, se bornant *à former les travailleurs en régiments et à les associer pour la production et la consommation*, n'exige aucun changement aux lois civiles, politiques, morales et religieuses qui nous régissent. Les procédés d'organisation du travail qu'on nous a exposés sont en rapport parfait avec le caractère que Dieu nous a donné, car l'homme aime avec passion la société de l'homme : il meurt ou devient fou dans l'isolement. Il aime aussi avec passion la variété dans ses travaux et dans ses plaisirs; sa santé se perd, ses organes se dégradent, son intelligence s'abrutit dans une occupation toujours la même.

Le travail choisi par chacun de nous, je dis *nous*, parce que je compte bien, malgré mon grand âge, m'enrôler dans plus d'une escouade de jardinage, d'instruction, de comptabilité; le travail, dis-je, toujours de notre choix, toujours varié et fait en compagnie des personnes que nous aimons, deviendra un plaisir continuel, une cause incessante de gaieté et de santé parfaite.

L'association, comme on nous l'a démontré, est, de son côté, la source de toute abondance dans la production, de toute économie dans la consommation, et de toute justice dans la répartition des produits.

Ainsi, mes bons amis, si nous formons une association intégrale, évidemment la misère fera place à l'abondance; si nous organisons nos travaux, la paresse fera place à l'activité, et tous les vices disparaîtront avec leurs mères, la misère et l'oisiveté.

Les jalousies et les haines n'ayant plus occasion de se produire, nous nous abandonnerons avec bonheur aux sentiments affectueux que Dieu a mis abondamment dans nos cœurs. Notre paroisse sera le modèle des paroisses voisines qui, jalouses de son bonheur, ne tarderont pas à l'imiter, car quoi de plus contagieux que le bonheur? et notre chère patrie deviendra le séjour de la richesse, de l'ordre, de la liberté vraie, de tous les talents, de toutes les vertus.

Vous me comprendrez alors que je vous parlerai de la providence de Dieu et de sa bonté; car nous serons inondés de ses bienfaits à chaque instant de notre vie.

Et élevant la voix :—Nous vous remercions, dit-il, ô Tout-Puissant, qui avez permis aux hommes de

découvrir les moyens de rendre praticable et facile la loi de votre Fils qui nous ordonne *de nous aimer les uns les autres comme des frères;* nous vous remercions de ce qu'il nous a été donné d'entrevoir l'aurore du jour mille fois heureux où *votre volonté sera faite sur la terre comme elle est faite dans les cieux;* où *arrivera votre règne*, ce règne *de vérité et de justice* dont chaque jour, dans nos prières, nous vous demandons l'avénement; ce règne que Jésus recommandait à ses disciples de chercher avant tout, leur assurant que *le reste* (nourriture et vêtement) *leur serait donné par* surcroît.

Et tous les habitants de notre malheureux bourg, pleins d'espérance, se félicitèrent en s'embrassant et se serrant la main les uns aux autres.

Tout le monde sortit bientôt de l'hôtel-de-ville, et des groupes plus ou moins nombreux se formèrent çà et là, pour s'entretenir des avantages que promettait l'association proposée et des mesures à prendre pour l'organiser dans la commune.

TROISIÈME PARTIE.

L'HOMME EST CRÉÉ POUR L'ASSOCIATION.

> Celui-là entrera dans le royaume de Dieu qui fait la volonté de mon père qui est dans les cieux.
>
> S. Matth., chap. VII.

Nous nous approchâmes, mes compagnons de voyage et moi, du groupe le plus animé. Le docteur, qui en faisait partie, interpellait vivement un

homme grave qu'on nous dit être professeur de physique et de mathématiques au collége royal du chef-lieu.

« C'est impossible, disait le docteur; vous ne pensez pas, monsieur, qu'on doive prendre à la lettre cette exclamation arrachée, par la prévision d'un grand bien, au cœur excellent de notre vénérable pasteur : « Alors la volonté de Dieu sera faite sur la terre. » C'est ici une de ces phrases hyperboliques qui ne peuvent être acceptées comme l'expression d'une vérité scientifique.

Le Professeur : « Pardon, docteur; c'est bien positivement que je dis : *La forme sociale voulue par Dieu, celle en vue de laquelle le Créateur a donné à l'homme tous ses besoins et ses penchants natifs, est et ne peut être autre que celle résultant de l'association intégrale des habitants de la commune, organisés en régiments de travailleurs de la manière que nous l'avons entendu exposer.*

« Cette proposition vous paraît hardie, outrecuidante. Eh bien! je vais essayer de vous la démontrer péremptoirement.

« Si je suis forcé d'entrer dans des détails un peu longs, vous m'excuserez, messieurs, en faveur de l'importance de la question, à la démonstration de laquelle j'attache un bien grand intérêt, attendu que les personnes véritablement religieuses que j'aurai le bonheur de convaincre devront nécessairement, si elles sont conséquentes, pousser de toutes leurs forces à l'avénement du règne de Dieu et à l'accomplissement de sa volonté ici-bas.

« Afin de mettre plus de méthode dans ma démonstration, je vous lirai, si vous le permettez, quelques pages dans lesquelles je recherche la destinée terrestre de l'humanité et la manière dont

le Créateur entend que l'homme procède à l'accomplissement de cette destinée. Je compléterai ensuite mes preuves, si vous le trouvez bon. »

Tout le groupe ayant témoigné le désir d'entendre cette lecture, nous allâmes nous asseoir sur les bancs placés à l'ombre d'un vieux tilleul planté près de là, et le professeur lut le manuscrit dont voici le contenu.

MANUSCRIT DU PROFESSEUR.

LES ATTRACTIONS

SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES.

> Dieu, le créateur de toutes choses, est infiniment bon et infiniment juste.
>
> *Le Catéchisme.*

« Pour découvrir quelle est la destinée terrestre de l'humanité, je vais établir préalablement deux propositions qui, devant servir de base à ma proposition principale, ont besoin d'être démontrées d'une manière irrécusable. Je vous engage donc, messieurs, ajouta le professeur en nous adressant la parole, à ne laisser passer rien de louche dans mes raisonnements : ils doivent être inattaquables comme des démonstrations mathématiques.

« Ces deux propositions, les voici :

« 1° Dieu donne à toutes ses créatures les forces et les instruments, matériels et immatériels, les

mieux appropriés à l'accomplissement de leurs destinées.

« 2° Dieu est toujours économe de ressorts : je veux dire que le Créateur fait les choses et les fait exécuter avec les moindres dépenses possibles d'instruments et de forces.

« Ces propositions, qui sont des axiomes pour quiconque admet un Créateur bon, juste et puissant, sont faciles à démontrer, en examinant avec un peu d'attention les êtres animés ou inanimés. Nous allons le faire succinctement.

« Les êtres dont la terre est couverte peuvent se classer en quatre grandes catégories, à savoir : les minéraux, comprenant tous les corps bruts, inanimés; les végétaux; les animaux; le genre humain.

» Tous les corps connus sont formés d'éléments peu nombreux : la chimie en compte aujourd'hui onze seulement, les métaux non compris. Nous sommes, quant à nous, persuadé que ces éléments sont eux-mêmes formés d'*un seul*, dont la lumière est vraisemblablement une des plus simples manifestations. Les découvertes faites dans ces derniers temps, en astronomie, en chimie et en physique, nous autorisent à croire que l'unité de substance ne tardera pas à être proclamée. Cette opinion, au reste, est d'accord avec la Genèse, qui nous apprend que la première créature sortie des mains de Dieu fut la lumière.

« Quoi qu'il en soit, les corps nommés élémentaires par les chimistes paraissent obéir à une seule force, l'*attraction;* mais chacun de ces éléments est doué d'une dose d'attraction, si nous pouvons nous exprimer ainsi, si admirablement proportionnelle à ses nombreuses destinées, que

ces onze éléments suffisent, avec quelques métaux, comme nous venons de le dire pour donner naissance à tout ce qui est dans le sein et à la surface de la terre.

« L'oxygène, par exemple, l'un des onze corps élémentaires, a reçu une attraotion qui l'entraîne, le contraint à se combiner avec les métaux, pour former des oxydes; avec huit des dix autres éléments, pour former des acides; et avec un neuvième d'hydrogène, pour composer l'*eau*. Ce liquide, à son tour, est animé d'une attraction si merveilleusement appropriée aux besions des plantes et des animaux, qu'il se dissout dans l'air avec la plus grande facilité et l'abandonne de même; en sorte qu'un léger refroidissement de l'atmosphère suffit pour que l'eau qui s'y trouve contenue se résolve en rosée, en pluie, etc., et aille porter de tous côtés la vie et la fraîcheur.

« Et comme un raisonnement semblable peut être fait à l'égard de tous les autres corps bruts, simples ou composés, solides, liquides ou gazeux, nous sommes en droit de conclure :

« 1° Que Dieu a donné aux corps inanimés des attractions proportionnelles à leurs destinées.

« 2° Que le Créateur a été économe de ressorts à l'endroit des corps bruts, car il les a formés d'un fort petit nombre d'éléments, probablement d'un seul, et il leur fait accomplir leurs destinées au moyen d'une seule force : l'*attraction*.

« Si nous étudions le règne végétal, nous reconnaîtrons, avec M. Dumas, que la tâche principale des plantes est de former les matières organiques dont les animaux se nourrissent.

« Or voici, selon ce savant professeur, comment les végétaux accomplissent cette mission :

« L'air contient ou engendre des produits oxy-
« dés, principalement de l'*eau*, oxyde d'hydrogène,
« de l'*acide carbonique* et de l'*acide azotique*. Les
« plantes décomposent ces oxydes et s'emparent de
« leurs radicaux, c'est-à-dire de l'*hydrogène*, du
« *carbone* et de l'*azote*, et avec ces trois éléments
« elles façonnent *toutes* les matières organiques et
« organisables qu'elles cèdent aux animaux. Elles
« rejettent l'oxygène dans l'atmosphère.

« Les animaux, à leur tour, à l'aide de l'oxygène
« qu'ils empruntent à l'air par la respiration, brû-
« lent les matières végétales dont ils se nourrissent
« et reproduisent de l'*eau*, de l'*acide carbonique* et
« de l'*acide azotique*, qui retournent à l'atmosphè-
« re, pour reproduire de nouveau, dans l'immen-
« sité des siècles, les mêmes phénomènes.

« Ajoutons, dit le savant que je cite, ajoutons à
« ce tableau si frappant par sa simplicité et sa gran-
« deur le rôle incontesté de la lumière solaire, qui
« seule a le pouvoir de mettre en mouvement cet
« immense appareil, de développer le règne végé-
« tal qui absorbe, par sa partie verte, la *force chi-*
« *mique* des rayons lumineux, pour former les pro-
« duits organiques qui, mangés, puis brûlés par
« les animaux, reproduisent les diverses forces
« que leurs mouvements mettent à profit, et cette
« chaleur, cette électricité qui font notre force et
« en mesurent le pouvoir.

« Ainsi se forme ce cercle mystérieux de la vie
« organique à la surface du globe, ainsi l'atmo-
« sphère constitue le chaînon qui lie le règne ani-
« mal au règne végétal. »

« Les végétaux chargés d'accumuler la *force* au profit des animaux, comme l'enseigne M. Dumas, sont organisés de manière à avoir rarement be-

soin d'user cette force pour accomplir leurs fonctions : ainsi le Créateur, économe en toutes choses, n'a pas donné aux plantes d'organes puissants comme le cœur aux animaux. Pour faire circuler la séve, ce sang des végétaux, chargée de parcourir la plante entière, depuis les racines jusqu'aux extrémités les plus élevées, afin de faire croître et de renouveler les organes, la nature emploie un moyen particulier, *l'endosmose,* qui n'est pas la capillarité, car il permet à la séve de de sortir des tubes où elle est renfermée, et se répandre dans l'intérieur et même au dehors de la plante.

« Néanmoins dans les actes importants de leur vie, dans ceux, entre autres, ayant pour objet la reproduction de l'espèce, les plantes brûlent le sucre qu'elles ont accumulé et reproduisent chaleur et force : elles vivent alors d'une vie quasi-animale; on les voit accomplir des mouvements qui semblent dépendre d'une volonté : elles ferment leurs calices à l'approche de la nuit ou de l'orage, afin de mettre à l'abri les organes de la génération ; elles tournent leurs corolles vers le soleil, afin d'échauffer ces mêmes organes.

« Le Créateur a réparti entre les diverses espèces de végétaux la grande tâche qu'il leur a confiée : les unes produisent des fleurs, des fruits variés à l'infini, destinés à faire les délices de l'homme et des animaux; les autres façonnent la gomme, la résine, l'amidon; celles-ci font le miel, le sucre; celles-là les huiles, les colorants et mille autres produits qui *tous* cependant, malgré leurs propriétés si dissemblables, sont composés des mêmes éléments : carbone, hydrogène, oxygène et, pour quelques-uns, azote en petite quantité,

« Les appareils chargés d'organiser les divers produits des plantes sont si délicats, si merveilleusement construits, que l'amidon, la gomme, la dextrine, le sucre, le ligneux, etc., sont composés *absolument des mêmes éléments* : douze molécules de carbone et onze molécules d'eau. La différence seule de la position respective de ces éléments, dit M. Dumas, donne naissance à des substances qui ont entre elles fort peu de ressemblance.

« Nous pouvons donc conclure encore à l'égard des végétaux :

« 1° Que le Créateur a donné aux plantes en général, et à chaque espèce en particulier, les organes et la force nécessaires à l'accomplissement de leurs destinées, puisque ces destinées s'accomplissent sans interruption.

2° Que le Créateur a été économe de ressorts, puisqu'il n'a employé, pour former les végétaux et leurs innombrables produits, que trois ou quatre éléments et une seule force, *la force chimique.*

« Passons maintenant au règne animal.

« Les fonctions communes à tous les animaux sont comme nous venons de le dire, de brûler les produits végétaux dont ils se nourrissent pour s'approprier la *force* accumulée en eux, et de recomposer l'eau et les acides carbonique et azotique qu'ils rejettent dans l'atmosphère où les plantes les reprennent pour les utiliser de nouveau.

« Les animaux, pour remplir ces tâches importantes, sont pourvus de bouches, de trompes, de suçoirs propres à absorber leur nourriture; de dents, de becs, de mandibules destinés à la broyer; d'estomacs et d'intestins capables de la décomposer; d'artères et autres organes analogues qui

transportent par tout le corps, avec le sang, les produits de la digestion, afin d'accroître et de renouveler les organes; de veines qui ramènent aux poumons le sang chargé d'acide carbonique; de poumons enfin qui absorbent l'oxygène de l'air et expulsent l'acide carbonique contenu dans le sang veineux.

« Obligé de se déplacer pour satisfaire ses besoins, l'animal en général a reçu les organes nécessaires à la locomotion, et il trouve dans la nourriture, comme nous l'avons dit, la force indispensable pour mettre ces organes en mouvement.

« Mais ces deux présents du Créateur, la force et l'organe, ne suffisent pas à l'animal; car, pour se déplacer, il faut encore qu'il ait la *volonté* de le faire, et cette volonté est nécessairement le résultat d'un besoin, d'un attrait que je nommerai un *stimulant*.

« Ainsi, tandis que l'*attraction* suffit à la matière brute pour remplir ses destinées, les végétaux ont besoin d'*attraction* et de *force*, et les animaux d'*attraction*, de *force* et de *stimulants*. Nous entendons ici par *force*, une force libre, indépendante de la force d'attraction universelle, une force dont l'individu peut disposer.

« Nous allons jeter un coup d'œil, le plus rapide possible, sur quelques-uns des stimulants chargés de pousser les animaux vers l'accomplissement des deux tâches principales de leur vie, à savoir, la conservation de l'individu et la perpétuité de l'espèce. Nous découvrirons ici, comme toujours, l'économie de ressorts du Créateur.

« Pour croître et se conserver, l'animal a deux stimulants, *la faim* et le désir de vivre, ou mieux, *la crainte de la mort*.

« Pour fuir la douleur et éviter la mort, les diverses espèces animales ont reçu des instruments matériels et immatériels différents : les unes, fortes et douées de courage, opposent la résistance à leurs ennemis, et elles sont pourvues d'armes puissantes, défenses, dents, cornes, griffes, piles galvaniques, dards empoisonnés, etc. ; d'autres, faibles et timides, mais fines et rusées, échappent à leurs ennemis par la fuite, et sont en conséquence munies d'ailes rapides, de pieds agiles, de fils pour se suspendre dans l'air ; quelques-unes sont teintes de la couleur de la plante dont elles se nourrissent ou des troncs d'arbre contre lesquels elles se tapissent ; et, grâce à la nuance de leur robe et à leur immobilité absolue durant le danger, elles échappent à la recherche de l'animal qui les poursuit pour les dévorer. Plusieurs espèces sont abritées par des carapaces, des coquilles, des écailles, des plumes, des poils, des piquants ; d'autres sont munies de poches renfermant des odeurs méphytiques, des liqueurs corrosives, des teintures noires. Ces dernières répandent leur colorant dans l'eau où elles vivent, la rendent opaque et échappent par ce stratagème à la poursuite de l'ennemi.

« Remarquons ici une circonstance bien digne de toute notre admiration : tous les animaux connaissent leurs ennemis, *sans les avoir jamais vus*, et ils font usage des instruments que Dieu a mis au service de leurs stimulants, sans étude, *sans exercice préalable*, et cependant avec une habileté parfaite. Cela a lieu surtout pour les insectes dont la vie, d'une brièveté extrême, est incompatible avec l'expérience.

« Pour satisfaire le deuxième stimulant conservateur de l'individu, *la faim*, les animaux ont reçu

des organes et des instruments dont ils se servent aussi dans la perfection, et des instincts qui ne les trompent pas.

« Ceux d'entre eux qui se nourrissent de proie vivante ont la vue perçante pour la découvrir et des organes puissants pour l'atteindre, la saisir, la mettre en pièces et la dévorer. Ils savent chasser de compagnie, et ont l'odorat exquis, comme le chien; ou ils guettent patiemment leur proie, comme le chat; savent tendre des filets, comme l'araignée; ou des pièges, comme le fourmi-lion.

« Les animaux qui vivent de végétaux ou de leurs produits sont munis de suçoirs, de trompes, de dents d'une forme particulière, et quelques-uns, comme le bœuf, de quatre estomacs et de volumineux intestins pour les digérer.

« Mais les carnassiers n'étaient pas destinés à dévorer indifféremment tous les animaux; les herbivores ne devaient pas se nourrir tous des mêmes plantes. Voilà pourquoi la nature a donné à chaque espèce un goût, un instinct, à l'aide duquel tout animal connaît sûrement le mets qui lui est destiné; et cet instinct est tellement impérieux, que la plupart des insectes périraient d'inanition plutôt que de toucher à une autre plante que celle dont se nourrit leur espèce respective.

« Quand cela convient à ses vues, la nature désigne pour pâture à une espèce un mets qui serait un poison pour toutes les autres; elle donne à certains animaux une vive appétence pour des aliments dont la vue seule nous fait éprouver un dégoût extrême : ainsi les cadavres et les excréments des grands animaux dégageraient, en se décomposant, des miasmes dangereux. Que fait la nature? elle inspire à une foule d'espèces un goût violent

pour ces immondices, et leur accorde un odorat exquis, afin de leur en faire reconnaître la présence de fort loin ; et des légions de loups, de porcs, de vautours, de corbeaux, de scarabées, de mouches et de larves, alléchées par l'odeur pour laquelle nous sentons une répulsion invincible, se jettent avec fureur sur ces débris, utilisent les matières organiques qu'ils contiennent, et en purgent la terre.

« A l'approche de l'hiver, lorsque les plantes, en perdant leur verdure dans nos climats, enlèvent aux animaux herbivores tout moyen de se nourrir, la nature, toujours prévoyante, retire à un grand nombre de ces animaux, quadrupèdes et insectes, le stimulant conservateur lui-même, *la faim.* Alors ils s'engourdissent complètement et attendent, dans cette léthargie miraculeuse, le retour de la verdure.

« La Providence, riche en expédients, n'engourdit pas toutes les espèces à l'approche des frimats ; elle fait naître chez quelques-unes, quadrupèdes, poissons, oiseaux, un instinct nouveau que nous nommerons *besoin de migration*, qui les pousse vers un ciel plus doux, où elles continueront leur mission, en mangeant les insectes, les plantes ou les fruits dont elles sont chargées de s'assimiler la substance. »

Le professeur ayant interrompu sa lecture pour reprendre haleine, le docteur profita de ce moment de silence pour nous faire remarquer combien ce besoin de migration est impérieux chez les animaux voyageurs. Buffon, dit-il, assure : « qu'on a vu de jeunes cailles, élevées dans des « cages presque depuis leur naissance, et qui ne « pouvaient ni connaître ni regretter la liberté,

« éprouver régulièrement, deux fois par an, pen-
« dant quatre années, une inquiétude et des agita-
« tions singulières, dans les temps ordinaires de
« la passe, savoir, au mois d'avril et au mois de
« septembre. Cette inquiétude durait environ trente
« jours à chaque fois, et recommençait tous les
« jours une heure avant le coucher du soleil. »

« Je l'avoue, messieurs, ajouta le docteur, ce passage de Buffon m'a paru bien extraordinaire, et je me suis demandé, avec cet auteur célèbre, qui avait annoncé l'heure du départ à ces pauvres prisonnières séparées de leur espèce? Mais, je l'avoue aussi, j'ai été médiocrement satisfait de l'explication donnée par Buffon lorsqu'il dit : « Ce fait est « déterminé par l'habitude qui contraint chaque « année les cailles à voyager, pour chercher la « nourriture qu'elles ne trouvent plus dans le pays « qu'elles habitent; et *cette habitude devient une « affection pour ainsi dire innée.* » J'en demande bien pardon à l'éloquent naturaliste, mais cette phrase me rappelait Galilée répondant aux fontainiers de Florence que la nature n'a horreur du vide qu'au-dessous de trente-deux pieds.

Le Professeur : « Le besoin, le stimulant de migration a toujours été un sujet d'étonnement pour les penseurs; cependant il n'est pas plus surprenant qu'une foule d'autres stimulants dont nous voyons chaque jour les effets chez les animaux domestiques; pas plus, par exemple, que celui qui attire le canard, au sortir de l'œuf, vers le ruisseau dans lequel il se jette avec délices, malgré les cris d'angoisse de la pauvre poule qui l'a couvé; pas plus que celui qui enseigne au poussin venant d'éclore à reconnaître, parmi tous les autres, le grain dont il doit se nourrir, ou que cet autre

stimulant qui lui fait chercher un refuge sous l'aile de sa mère au moindre danger.

« Non, messieurs, les stimulants ne sont pas dus à l'habitude ; ils sont innés chez les animaux, ils s'éveillent au moment précis où ils deviennent nécessaires pour les pousser à l'accomplissement d'une tâche, et ils cessent de se faire sentir dès que cette tâche est terminée. »

Et, reprenant son manuscrit : « Poursuivons, dit le professeur ; passons en revue quelques-uns des instincts ou stimulants chargés d'entraîner les animaux vers la deuxième fonction dont nous avons parlé, vers la reproduction et la conservation de l'espèce. Cette recherche vous confirmera pleinement ce que je viens de vous dire touchant l'origine des stimulants.

« Si la nature prodigue les instincts aux diverses espèces pour fuir les dangers et se procurer la nourriture, elle n'est pas moins féconde ni moins ingénieuse lorsqu'il s'agit d'assurer la perpétuité de ces espèces.

« Pour forcer les animaux à se multiplier, la nature leur envoie un stimulant indomptable, *l'amour*, au moment convenable pour que la naissance des petits coïncide avec l'éclosion de la pâture dont ils auront besoin.

« Mais l'amour seul ne suffit pas toujours pour assurer la perpétuité des espèces. Lorsque les petits naissent faibles, des attentions délicates leur sont indispensables à leur entrée dans la vie : voilà pourquoi les oiseaux se trouvent excités, quelque temps avant la ponte, par un stimulant qui les pousse à construire un nid artistement arrangé.

« Remarquons ici qu'un oiseau élevé dans une

cage emploiera les mêmes matériaux que ceux employés par les siens pour construire leurs nids, s'il en trouve à sa disposition. Cette circonstance témoigne clairement que notre prisonnier est mû par un stimulant commun à son espèce, et non par un besoin d'imitation, car il n'a jamais vu faire de nid, et n'a pas reçu de leçons de sa mère à laquelle on l'a enlevé avant sa naissance.

« Les nids, au reste, diffèrent d'une espèce à l'autre : toujours la variété dans l'unité. Les oiseaux, si ardents à construire le berceau de leur jeune famille, le garnissent de laine, de plumes, de mousse, etc., l'arrangent avec coquetterie, y déposent leurs œufs qu'ils couvent avec une patience infatigable. Cependant personne ne leur a fait connaître que cette incubation fût nécessaire à l'éclosion de leurs petits ; la serine, née en cage, ne peut même savoir, lorsqu'elle pond pour la première fois, que ses œufs renferment des êtres pour lesquels elle éprouvera bientôt la plus tendre affection. L'incubation est donc encore le résultat d'un stimulant et non d'un calcul.

« Quelques quadrupèdes terriers, mus par un instinct analogue, préparent, de leur côté, des coussins moelleux pour leurs enfants.

« Ces premiers soins sont suivis d'autres soins ; dès que les petits sont nés, il faut pourvoir à leur nourriture, car ils sont trop faibles généralement parmi les quadrupèdes et les oiseaux pour la chercher eux-mêmes. Alors la femelle des mammifères leur présente ses mamelles, que la nature a pris soin de remplir, fort à propos, d'un aliment parfaitement approprié à la délicatesse des estomacs auxquels il est destiné ; tandis que les oiseaux, animés d'une touchante et infatigable sollicitude,

se mettent en quête des animaux vivants ou morts, des insectes, des menus grains et d'autres aliments en rapport avec les goûts de leur jeune famille.

« Il faut aussi protéger, défendre au besoin ces faibles créatures. Eh bien ! la nature anime les parents, particulièrement la femelle, d'un puissant stimulant, *l'amour maternel*, capable des plus grands dévouements, et parfois plus énergique que *la crainte de la mort* elle-même.

« Remarquons encore ici combien la Providence, si libérale, est néanmoins avare de ressorts : quand la tâche qu'un stimulant est chargé de faire accomplir est terminée, ce stimulant est retiré à l'individu : ainsi *l'amour* dure seulement quelques instants chaque année pour les animaux, à de rares exceptions près ; et la poule qui, animée d'un ardent *amour maternel,* bravait tous les dangers pour défendre ses poussins, les regarde avec indifférence et comme des étrangers dès qu'ils peuvent se passer de ses soins.

« La question des stimulants est d'une importance extrême pour la démonstration de notre théorème ; il nous sera donc permis d'insister sur ces étonnants ressorts, et de passer encore en revue plusieurs des instincts qui attirent les insectes vers l'accomplissement de leurs destinées. Ils sont, au reste, singulièrement curieux et d'une variété infinie comme les destinées, comme les organes de ces animaux.

« Une femelle de fourmi pond un nombre d'œufs très considérable qui se métamorphoseront successivement en larves et en chrysalides. Cette femelle ne peut évidemment suffire aux soins réclamés par ses enfants sous ces formes diverses. Qui donc

pourra remplacer la mère? Ce sera cette multitude d'ouvrières nées sans sexe, et ne connaissant pas par conséquent *l'amour maternel*, mais qui, éprouvant un *dévouement* sans bornes pour ces chrysalides, espoir de la république, leur prodiguent les plus tendres soins et bravent la mort pour les protéger.

« Les insectes, en général, vivent moins d'une année sous leur forme parfaite, et subissent plusieurs métamorphoses avant de parvenir à cet état. Les mères ne pouvaient soigner leurs petits, car elles ne devaient pas les connaître; un grand nombre de femelles étaient dans l'impossibilité de prendre soin de leurs œufs, car les unes meurent en les pondant, les autres les déposent dans des lieux où elles ne pourront pénétrer, sous le cuir des animaux, dans l'intérieur d'un fruit, etc.

« Comment la nature suppléera-t-elle encore ici à l'amour maternel? Le Créateur fait voir, dans ces cas si différents, une inépuisable fécondité de moyens : il donne aux femelles des stimulants bien dissemblables d'une espèce à l'autre, mais tous admirablement appropriés au but à atteindre, c'est-à-dire à la sûreté des œufs et à la satisfaction des besoins des petits au moment de leur naissance.

« Ainsi la nature, qui met tout à profit et ne laisse rien d'inutile, veut-elle hâter la décomposition d'un arbre renversé par l'orage, elle charge des myriades de scarabées de perforer cet arbre et de déposer leurs œufs dans son intérieur; bien entendu qu'elle a pourvu ces insectes des outils nécessaires pour exécuter ce travail, si disproportionné en apparence avec les forces d'animaux aussi chétifs, et qu'elle leur a appris à s'en servir

avec toute l'habileté possible. Les œufs, bien abrités par l'écorce de l'arbre et hors de l'atteinte de l'ennemi, donneront naissance à des larves. Celles-ci se nourriront, selon les espèces, les unes de l'écorce qu'elles rongeront, mais sans jamais la percer à jour pour ne pas se déceler, les autres de l'aubier, etc.; en un mot, ces larves se partageront cette proie immense, dont elles sont chargées d'abréger l'inutilité et de s'assimiler les parties organiques.

« Les stimulants, les besoins qui s'éveillent au moment de la ponte, n'ont, comme on le voit, aucun rapport avec les besoins ordinaires, les besoins de conservation de la pondeuse; parfois même ils sont de tous points en opposition avec ses habitudes. Ainsi les demoiselles et les cousins, qui folâtrent dans les airs et craignent l'eau dans laquelle ils trouveraient promptement la mort, déposent néanmoins leurs œufs dans les étangs, attendu que les larves qui doivent en sortir sont des animaux aquatiques.

« Ainsi encore une belle mouche, le sphex du sable, qui se joue dans nos parterres et se nourrit du miel des fleurs, change ses douces habitudes au moment de pondre; elle attaque avec fureur les chenilles et autres insectes mous, les perce de son aiguillon, verse dans la plaie une liqueur qui paralyse ses victimes; puis elle les emporte dans le trou qu'elle a creusé dans le sable, y dépose en même temps ses œufs, d'où naîtront des larves carnivores, qui se nourriront de cette chair vivante, et subiront leur métamorphose au moment même où les provisions seront consommées. En toutes choses, ni trop, ni trop peu.

« Évidemment les femelles des divers insectes



dont je viens de parler; et toutes d'ailleurs, ou à peu près, sont dans le même cas, ne peuvent en aucune manière connaître les besoins de leurs larves, si différents de leurs propres besoins. La prévoyance dont elles font preuve ne saurait être le fruit de l'expérience ni du raisonnement. En déposant leurs œufs dans tels ou tels lieux, sur telle plante plutôt que sur telle autre; en préparant pour leurs petits des aliments dont elles-mêmes ne font point usage, elles obéissent, on ne peut en douter, à des besoins, à des stimulants irrésistibles qui se font sentir au moment opportun. Mais poursuivons :

« Les papillons et certaines mouches ne passent pas immédiatement de l'état de larve à l'état parfait; ils subissent, en quittant la forme de chenille, une transformation extraordinaire : ils deviennent chrysalides.

« Comme ils n'éprouveront aucun besoin en cet état, ils ne sont pourvus d'aucun organe extérieur : jamais rien d'inutile. Les chrysalides, espèces d'œufs doués de quelque sensibilité, seront-elles livrées sans défense à leurs nombreux ennemis? Soyez sans inquiétude : la Providence a tout prévu. Les chenilles de papillons de nuit, au moment de leur transformation, se trouvent aiguillonnées par un stimulant nouveau, qui les pousse à construire des coques soyeuses au dedans et présentant parfois beaucoup de résistance au dehors. C'est dans ce lit moelleux qu'elles s'enferment et attendent avec sécurité leur merveilleuse résurrection.

« D'autres chenilles creusent leur tombeau dans la terre, dans le bois, et savent le garnir mollement et le dérober aux regards perçants de leurs ennemis.

« On ne peut voir dans ces travaux étonnants le résultat d'une prévoyance, car il est de toute impossibilité que ces chenilles aient la moindre idée de l'état où elles vont bientôt se trouver ; ils ne sauraient être non plus le fruit d'un enseignement, car les chenilles n'ont jamais vu faire de cocons ; elles n'ont jamais connu leurs pères. Ces travaux surprenants sont donc encore la conséquence de stimulants qui excitent ces insectes au moment précis où ces travaux doivent être exécutés.

« Le Créateur, au reste, lorsqu'il est nécessaire, sait douer la matière, pour ainsi dire, inorganisée, de stimulants qui la poussent à accomplir des actes qu'on croirait le résultat d'un calcul. En voici un exemple entre plusieurs autres :

« Enfermez dans une boîte à couvercle de verre quelque chenille d'ortie, enfants de ces papillons du jour si brillamment colorés et qui le disputent en fraîcheur aux fleurs parmi lesquelles ils aiment à se jouer, et observez attentivement : lorsque le moment est venu de se dépouiller de sa peau, la chenille se suspend par l'extrémité du corps à un filet de soie collé préalablement au couvercle de votre boîte ; la peau s'ouvre bientôt sur le dos ; la tête de la chrysalide, s'il y a ici quelque chose qu'on puisse nommer tête, se dégage la première ; puis, peu à peu la chrysalide sort entièrement, à l'exception d'une très faible portion voisine de la queue. A l'aide de ce point d'appui, la chrysalide se soulève violemment, atteint avec son extrémité le fil soyeux, fait des mouvements multipliés pour s'y attacher, et lorsqu'elle se sent fortement tenue, elle abandonne son vieux vêtement, la peau de chenille, qui tombe au fond de la boîte.

« La chrysalide du bombyx disparate, suspendue comme je viens de le dire, reconnaît l'approche d'un ichneumon qui vient pour la percer de son aiguillon et déposer ses œufs dans son corps. Dans ce pressant danger, notre chrysalide tourne sur elle-même, si longtemps et avec une telle rapidité, qu'elle fatigue et éloigne son ennemi.

« Les êtres qui opèrent ces évolutions, qui, au premier abord, semblent le résultat d'une suite de raisonnements, sont des espèces d'œufs, comme je l'ai dit : ouvrez-les, et vous trouverez une bouillie n'offrant aucune apparence d'organisation.

« Chaque espèce d'insectes est pourvue d'organes et de stimulants particuliers, vu que chaque espèce a des missions particulières à remplir ; et ces missions sont nombreuses pour chacune d'elles. En effet, le moindre insecte a des rapports avec la lumière qui l'éclaire, le colore et lui fournit, par l'intermédiaire des végétaux, la force dont il a besoin ; avec l'air qui le soutient dans son vol et dans lequel il puise l'oxygène ; avec tout le règne végétal pour lequel il recompose le gaz acide carbonique ; avec la plante dont il se nourrit, avec l'oiseau auquel il sert de pâture, avec tout ce qui l'environne, tout ce qu'il anime, tout ce qu'il embellit par ses cris, ses couleurs, ses allures. Sa larve, à son tour, a des rapports non moins multipliés ; et tous ces rapports exigent des organes et des stimulants spéciaux dont le Créateur l'a pourvu avec libéralité.

« Nous sommes entré, je pense, dans assez de détails ; nous avons cité un assez grand nombre de faits concluants pour être en droit d'affirmer, à l'égard des animaux, comme nous l'avons fait à l'égard des minéraux et des végétaux ;

« 1° Que Dieu a donné à tous les êtres animés les organes, les forces et aussi les stimulants dont ils avaient besoin pour accomplir leurs destinées.

« 2° Que Dieu a été économe de ressorts à l'endroit des animaux, puisque nous ne remarquons en eux aucun organe, aucun instinct inutile, et que, bien plus, les stimulants leur sont retirés quand la tâche qu'ils ont mission de faire exécuter est accomplie.

« Il nous reste à rechercher maintenant quelle est la destinée du genre humain et quels sont les instruments dont le Créateur l'a gratifié pour l'accomplir. Mais auparavant rendons un tribut d'admiration et de reconnaissance au Tout-Puissant qui a attaché le plaisir à l'exercice des stimulants, à la satisfaction des besoins qu'il a distribués à ses créatures ; de telle sorte que le plaisir se trouve être la récompense de la créature obéissant aux ordres du Créateur. »

Le professeur ayant passé son manuscrit à un de ses voisins, avec prière de continuer la lecture, le pharmacien profita du moment de silence qui se fit, pour prendre la parole.

« Messieurs, dit-il, les propositions dont M. le professeur vient de nous donner les démonstrations, sont tellement d'accord avec la justice du Créateur, qu'elles doivent être vraies d'une manière absolue : au reste, toutes les sciences confirment les preuves que nous venons d'entendre.

« Le botaniste qui voit une plante pour la première fois reconnaît à son feuillage, à sa tige, à ses racines, etc., si elle croît sur le bord des eaux ou sur les rochers escarpés, si elle se plaît dans les lieux découverts ou à l'ombre des forêts.

« Notre grand Cuvier, en examinant des os fos-

siles, pouvait dire si l'animal dont ils composaient une partie de la charpente, avait été herbivore, insectivore ou carnassier, s'il avait habité les montagnes ou les marais ; il pouvait, en un mot, décrire, à l'inspection de quelques os, les instincts et les mœurs d'un animal dont l'espèce avait disparu de la surface de la terre depuis un grand nombre de siècles : tant les rapports entre les organes, les stimulants et les destinées sont parfaits.

« Et, sans être un Cuvier, qui de nous, messieurs, en apercevant pour la première fois,

Perché sur ses longs pieds, allant je ne sais où,
Un héron au long bec, emmanché d'un long cou,

comme dit notre inimitable fabuliste, qui de nous n'affirmerait, sans crainte de se tromper, que le héron est un oiseau de rivage destiné à chercher sa nourriture dans les eaux stagnantes, où il a pour tâche de pêcher les poissons, les reptiles et les vermisseaux qui s'y trouvent prisonniers et dont les cadavres se décomposeraient sans profit, en répandant des miasmes pestilentiels quand la chaleur aurait mis la vase à sec ?

Le Docteur : « Dieu accorde à ses créatures tout ce qui leur est nécessaire pour accomplir leurs tâches. Vous avez, monsieur, démontré mathématiquement cette première proposition, du moins en ce qui concerne les minéraux, les plantes et les animaux, ces organes de la vie universelle. Permettez-moi d'observer, en passant, que votre proposition n'est pas moins vraie si on considère isolément les organes d'un être quelconque ; car on les trouve toujours merveilleusement appropriés à la fonction, ou, pour parler plus exactement, aux fonctions dont ils sont chargés. Ainsi

l'oreille est admirablement propre à l'audition, et aucun instrument d'optique n'approchera jamais de la perfection de l'œil.

« Quant à votre deuxième proposition : Dieu ne crée pas de ressorts inutiles, elle est tellement hors de doute pour les savants, que les anatomistes qui ne pouvaient découvrir la fonction de la rate, se sont bien gardés d'en conclure que la rate était inutile ; ils savaient qu'un organe est nécessaire par cela seul qu'il est : s'il ne fonctionnait pas, il s'oblitérerait, il s'annihilerait.

LE JUGE DE PAIX : « Je conviens, monsieur le professeur, que vos deux premiers théorèmes me paraissent parfaitement démontrés ; mais vous en avez avancé un troisième, vous avez dit : le Créateur a attaché le plaisir à l'exercice des stimulants ; auriez-vous la bonté, avant de reprendre la lecture de votre manuscrit, de nous donner quelques exemples à l'appui de cette dernière proposition, qui n'est pas pour moi aussi évidente que les autres.

LE PROFESSEUR : « Volontiers : les végétaux, avons-nous dit, ont pour principale mission de décomposer la lumière et d'en absorber les rayons chimiques. Eh bien ! ils souffrent évidemment dans l'obscurité ; placés dans un lieu qui ne reçoit le jour que par une ouverture, ils s'inclinent vers cette ouverture et font de visibles efforts pour se procurer la lumière dont ils ont besoin : ils s'étiolent et meurent s'ils en sont privés trop longtemps.

« Plusieurs plantes s'épanouissent quand le soleil leur envoie sa vivifiante chaleur, comme le font les houppes nerveuses chez les animaux pour percevoir les sensations agréables. Les mêmes plantes resserrent, au contraire, leurs fleurs et leurs feuilles

et paraissent souffrir quand elles sont frappées d'un vent glacial.

« En un mot : les végétaux languissent lorsque des circonstances défavorables les empêchent de remplir quelqu'une de leurs fonctions. Ils éprouvent donc bien-être ou mal-être, selon qu'ils peuvent ou ne peuvent pas accomplir leurs destinées. Mais en ont-ils conscience? on l'ignore; à la rigueur on peut le croire.

« Si la question du sentiment de plaisir attaché à l'accomplissement de la fonction est obscure par rapport aux plantes, elle est de toute évidence à l'égard des animaux, et surtout des animaux les plus élevés sur l'échelle des êtres.

« En effet, personne ne met en doute que la satisfaction des stimulants, *faim* ou *soif*, *amour, amour maternel*, ne soit pour les animaux un véritable plaisir, et que l'impossibilité où ils se trouvent parfois de satisfaire l'un ou l'autre de ces besoins ne leur cause un ennui, une souffrance qui amène la maladie et quelquefois la mort.

« Nous devons croire par analogie, et en remarquant l'ardeur apportée par les animaux à l'accomplissement de toutes leurs fonctions, que tous les stimulants sont pour eux des causes de plaisir ou de souffrance, selon qu'ils peuvent ou non s'exercer et se satisfaire; nous devons donc conclure aussi que le bonheur se trouve dans l'accomplissement intégral de la destinée.

« Vous ne comprenez pas bien cette conséquence, dit le professeur répondant à un de ses voisins; elle est cependant bien simple, bien évidente : écoutez.

« Il n'est point de stimulant inutile, n'est-il pas vrai? tous ont un but, une tâche à faire exécuter.

Or, la destinée d'une créature n'étant rien autre chose que l'ensemble des tâches qui lui sont confiées par la Providence, il s'ensuit que quand un être accomplit sa destinée intégralement, aucun de ses stimulants n'est privé d'exercice et ne cause de douleur, mais qu'au contraire tous sont nécessairement exercés et causent le plaisir ; en d'autres termes, une créature remplissant sa destinée trouve l'occasion de satisfaire tous ses besoins, tous ses désirs physiques et affectifs.

« Nous conclurons aussi que la créature rencontre le mal, l'ennui, la douleur, lorsqu'elle s'écarte de sa destinée, parce que, en dehors de sa voie, ses besoins, ses penchants se trouvent inévitablement froissés.

« Le bonheur est donc, comme je le disais, la récompense attachée à l'obéissance aux ordres du Créateur ; tandis que la douleur, la souffrance, sont des avertissements destinés à rappeler la créature à ses fonctions. Les douleurs sont d'autant plus vives que l'individu ou l'espèce, si la tâche est collective, s'écarte davantage de sa destinée.

« Il devait, au reste, en être ainsi ; car Dieu, tout bon et tout puissant, ne pouvait créer la douleur sans nécessité. Ayant à choisir entre l'attrait et la contrainte, pour faire exécuter ses ordres, le Créateur devait opter pour l'attrait et réserver la souffrance pour les cas d'obstination dans la désobéissance. »

Personne ne faisant plus d'observations, l'ami du professeur reprit la lecture du manuscrit.

SUITE DU MANUSCRIT.

1. — DESTINÉE TERRESTRE DE L'HUMANITÉ.

Dieu les bénit, et il leur dit : Croissez et multipliez-vous ; remplissez la terre, et vous l'assujettissez ; et dominez sur tous les animaux.

Genèse, chap. I.

« Nous croyons avoir démontré d'une manière incontestable ces deux propositions :

« 1° Le Créateur donne à tous les êtres les forces, les organes et les stimulants nécessaires à l'accomplissement de leurs tâches.

« 2° Le Créateur est avare de ressorts; il ne donne, par conséquent, à ses créatures aucune force, aucun organe, aucun stimulant inutile.

« On conçoit d'ailleurs *à priori* qu'il doit en être ainsi, car il serait infiniment absurde, il serait impie de supposer que Dieu exigeât de sa créature des actes qu'il ne l'aurait pas mise à même d'accomplir, ou qu'il lui donnât des besoins, des désirs qu'il lui fût impossible de satisfaire.

« Ces vérités étant bien établies, je suis en droit d'affirmer cette autre proposition, qui est un corollaire évident des deux premières : Les besoins et la destinée d'une créature quelconque sont toujours dans un rapport exact, de sorte qu'on peut découvrir un des termes, la destinée par exemple, quand on connaît l'autre terme, les besoins.

« Tout ce que nous avons dit démontre encore qu'un être vivant accomplit sa destinée en agissant

sur les objets extérieurs, en les modifiant pour satisfaire ses besoins.

« Certain de la vérité de ces propositions, abordons la thèse essentielle, celle de la destinée terrestre de l'homme, et, pour y parvenir, recherchons quels sont les besoins que le Créateur lui a donnés.

« Il est inutile, je pense, de faire observer qu'il n'est ici nullement question de notre destinée future, de celle qui nous attend au-delà du tombeau.

« De tous les habitants de la terre, l'homme est sans contredit celui dont les besoins sont les plus nombreux.

« En effet, l'homme habite toutes les parties du globe, à peu d'exceptions près, les zones brûlantes et les zones glaciales; et cependant il naît d'une faiblesse extrême et sans aucun vêtement, tandis que les animaux sont couverts d'autant mieux qu'ils habitent des contrées plus froides. La bonne et prévoyante nature porte même la sollicitude jusqu'à revêtir de fourrures plus chaudes, à l'approche de l'hiver, les espèces qui n'émigrent pas.

« L'homme n'apporte pas, en venant au monde, son habitation, comme font la tortue et l'escargot; il ne sait pas instinctivement bâtir un nid, comme l'hirondelle, ou creuser un terrier, comme le renard; et cependant nulle créature n'a un égal besoin de refuge contre ses ennemis et contre l'intempérie des saisons.

« L'homme n'a pas même reçu, comme les animaux, des armes offensives ou défensives.

« Il est donc forcé de tout créer, armes, logement, vêtement et nourriture. Je dis nourriture, car s'il existe quelques contrées favorisées du ciel, où l'homme se procure sans peine des fruits savou-

reux et abondants, il n'en est pas moins vrai qu'il mourrait de faim, sur la moitié de la terre, s'il était réduit aux fruits qui y croissent spontanément.

« La nourriture de l'homme n'est pas bornée à une seule plante, comme elle l'est pour une foule d'animaux; mais s'il peut se nourrir d'un grand nombre de végétaux, il est forcé de faire subir à la plupart d'entre eux une préparation, la cuisson ordinairement, sans laquelle ils ont pour son palais une saveur repoussante.

« L'homme est aussi carnivore; ses dents et ses intestins l'attestent. Il mange de presque toutes les espèces d'animaux terrestres et aquatiques; néanmoins la viande crue lui répugne. Quelques médecins prétendent même qu'elle est pour lui un poison. Quoi qu'il en soit, l'homme le plus sauvage fait subir à la chair des animaux une préparation avant de s'en nourrir; il la cuit, la boucane, la sale, la fume ou la confit.

« Et non-seulement l'homme éprouve beaucoup plus de besoins que toutes les autres créatures, mais ses besoins sont encore bien plus exigeants que les leurs.

« Ainsi, tandis que les animaux ne convoitent pas d'autres vêtements, d'autres mets que ceux qui ont de tout temps fait les délices des individus de leur espèce, tandis qu'ils ne cherchent pas à perfectionner leurs tanières, à embellir leurs nids, l'homme, au contraire, se sent incessamment tourmenté du désir d'améliorer tout ce qui sert à ses besoins. Voyez plutôt :

« Les végétaux sauvages et la chair des animaux, même préparés par la cuisson, ne suffisent pas longtemps à nos désirs. Il nous faut des mets plus raffinés; et, dès que nous le pouvons, les pro-

duits des terres et des mers du monde entier, perfectionnés par une culture savante et préparés de mille manières ingénieuses, couvrent nos tables, sur lesquelles l'eau cède la place aux vins les plus généreux et les plus exquis, aux liqueurs de toute espèce.

« Les peaux d'animaux servent de vêtement à l'homme dans l'enfance des sociétés; mais le besoin de propreté, le désir de fixer l'attention, l'envie de plaire, la coquetterie enfin, lui font bientôt inventer des tissus de toute nature, et les étoffes les plus précieuses lui deviennent nécessaires.

« L'habitation de l'homme qui, dans le principe, était une caverne, devint successivement hutte, cabane, maison, palais, et l'architecture enfanta des prodiges pour le loger : les marbres les plus rares furent mis en œuvre pour élever sa demeure, que la sculpture, la peinture et tous les arts travaillèrent à l'envi à embellir.

« En un mot, nos besoins deviennent toujours de plus en plus exigeants ; et, pour les satisfaire, nous mettons à contribution tous les règnes de la nature, tandis que les animaux ont aujourd'hui les mêmes besoins, ni plus ni moins, que ceux éprouvés par leurs pères dès la création.

« Nous pouvons donc affirmer, sans crainte de nous tromper, que la destinée terrestre de l'homme *est le travail* appliqué à tout le mobilier de notre globe ; aux minéraux, pour se procurer les métaux, les pierres, les plâtres, etc., etc.: aux plantes pour les multiplier par la culture et en créer, pour ainsi dire, de nouvelles espèces, bien supérieures en qualités à celles qui croissent spontanément ; pour perfectionner les fleurs, à la beauté et au parfum desquelles l'homme seul est sensible ; aux animaux,

enfin, pour conserver et améliorer les races qui lui sont utiles et détruire celles qui lui sont nuisibles.

« Ainsi la mission de l'homme est d'orner, d'embellir, de féconder la terre que Dieu lui a donnée à gouverner, comme dit la Bible. Il doit y faire régner l'abondance et l'ordre, conditions indispensables pour qu'il puisse satisfaire complètement ses besoins.

« Recherchons maintenant quels sont *les forces, les instruments et les stimulants* que nous avons reçus ; ils doivent être puissants, ils doivent être sublimes pour suffire à la tâche immense, glorieuse, et pour ainsi dire, divine dont nous sommes chargés.

« L'homme est doué d'une *force musculaire* considérable et relativement supérieure à celle des animaux. Le Créateur lui a fait présent, pour utiliser cette force, d'un *instrument matériel, la main*, instrument admirable avec lequel il peut remuer de très lourds fardeaux et façonner les objets les plus délicats.

« L'homme a reçu un *instrument immatériel*, *la mémoire*, faculté étonnante qui lui donne la possibilité d'acquérir de l'expérience, de perfectionner ses travaux et de faire profiter les autres hommes de ses progrès.

« Le Tout-Puissant nous a fait surtout un don merveilleux : il nous a accordé *l'intelligence,* principe divin, à l'aide duquel nous découvrons et mettons à profit les lois de la nature, que nous nous efforçons sans cesse de pénétrer, car nous sommes pétris d'un désir insatiable de savoir.

« Remarquons, en passant, que si *l'attraction* suffit à la matière brute pour accomplir ses destinées, les végétaux ont besoin d'*attraction* et de *force*. Les animaux ne peuvent se passer *d'attrac-*

tion, de force et de stimulants, et l'homme, *d'attraction, de force, de stimulants et d'intelligence.*

« La tâche humanitaire étant immense et la force physique de l'homme ne pouvant y suffire, le Créateur a placé sous notre main des forces bien supérieures à la nôtre et dont nous disposons à notre gré. Ainsi nous trouvons des aides courageux et robustes dans les bêtes de somme, animaux si dociles à la voix faite pour leur commander, qu'un troupeau de bœufs obéit à un faible enfant.

« Nous avons dans le chien un serviteur, un compagnon intelligent et dévoué jusqu'à la mort, prêt à nous défendre contre nos ennemis et habile à nous seconder à la chasse et à la garde de nos troupeaux.

« L'intelligence de l'homme a su lui soumettre d'autres forces; il emploie, pour confectionner ses vêtements, élever et orner son habitation et fabriquer ses armes, des machines ingénieuses qui centuplent ses bras et auxquelles le mouvement est imprimé par les chutes d'eau, les marées, les vents, la vapeur, l'électricité, etc.

« Enfin la Providence a mis au service de l'homme, et de l'homme seul, attendu que seul il en avait besoin, un agent d'une puissance merveilleuse, *le feu.* A l'aide de cet agent, nous préparons nos aliments, nous façonnons les métaux, ces substances si admirablement appropriées à nos besoins, nous nous soumettons tout ce qui est sur la terre.

« Proclamons-le donc avec reconnaissance : si la tâche confiée à l'humanité est immense, immenses aussi sont les forces et les instruments mis à sa disposition ou que son intelligence a reçu le pouvoir de créer.

« Avant de rechercher quels sont les stimulants destinés à pousser l'homme au travail dont il est chargé, disons un mot de quelques instincts qui lui étaient indispensables.

« L'humanité, appelée à régir sa planète, son beau domaine, devait en occuper la surface entière. Voilà pourquoi le Créateur a mis au cœur du roi de la terre *l'amour du pays natal*, si violent chez un grand nombre d'individus, que l'absence prolongée des lieux de leur naissance leur cause cette triste maladie, la nostalgie, qui les conduit souvent à la mort.

« Cet amour du pays était en effet nécessaire pour empêcher les peuples de se précipiter tous vers les contrées les plus favorisées du ciel ; et c'est là si évidemment sa mission, que l'amour du pays est généralement d'autant plus vif chez l'homme qu'il habite une contrée plus pauvre et où la vie est plus difficile : effet opposé à ce désir de bien-être, si impérieux chez tous les êtres sensibles.

« Mais, d'un autre côté, l'œuvre humanitaire étant commune à tous les hommes, puisqu'elle est nécessaire à tous, les peuples doivent se concerter pour l'accomplir. Voilà pourquoi la nature inspire à quelques individus un besoin tout différent de l'amour du pays : *le désir de voir et l'humeur inquiète*, comme dit notre bon La Fontaine. Ce désir pousse les personnes qui l'éprouvent à voyager, à servir de lien entre les nations, à faire progresser les peuples vers l'unité. Et remarquons-le bien, ce besoin ne se fait sentir qu'aux peuples placés à la tête du progrès et chargés, en conséquence, d'être les initiateurs de leurs frères moins avancés.

« N'est-ce pas encore en vue de l'unité humaine

que le Créateur a doté chaque contrée de produits différents, sources éternelles d'échanges et de jouissances multipliées? N'est-ce pas dans le même but que les habitants des zones peu fertiles ont reçu, par compensation, une forte dose d'activité et de génie inventif, qui les entraîne à confectionner les objets destinés aux vêtements, afin de les échanger contre les produits du sol des pays méridionaux?

« L'unité prêchée par le Christ est si bien l'état vers lequel tend l'humanité, que toutes les institutions politiques et sociales produisent le bien à proportion qu'elles font faire aux peuples entre eux, et aux diverses classes du même peuple, plus de progrès vers l'association et la solidarité, et produisent, au contraire, d'autant plus de mal qu'elles isolent davantage les hommes. J'aurais mille preuves à apporter à l'appui de cette vérité, mais elles m'éloigneraient trop de mon sujet : je reprends.

« La tâche humanitaire se compose de travaux d'une variété infinie; voilà pourquoi les hommes ne naissent pas tous avec les mêmes goûts, les mêmes aptitudes, bien différents en cela des animaux dont tous les individus, dans chaque espèce, éprouvent des besoins identiques. Le Créateur donne, au contraire, à chacun de nous des désirs et des *vocations* particulières : les uns éprouvent instinctivement un goût décidé pour la musique, la poésie, la peinture; les autres pour les mathématiques, les sciences exactes; ceux-ci pour la mécanique, les constructions, les travaux manuels; et presque tous pour le jardinage ou quelque autre branche de la culture.

« Et chacun de nous apporte en naissant plu-

sieurs vocations, parce que les travaux les plus essentiels, ceux de la culture de la terre, ne réclament les bras que pendant une partie de l'année. Or, le grand économe ne multiplie pas inutilement les ressorts; si donc un homme peut suffire à dix travaux différents, Dieu ne créera pas dix hommes pour les exécuter; il donnera à un seul individu dix vocations pour ces divers travaux.

« Nous sommes autorisés à croire qu'il y a des vocations pour *tous* les travaux et en nombre proportionnel aux exigences réelles de ces travaux; car s'il en était autrement, ce serait la première fois que nous trouverions la nature imprévoyante. N'est-il pas vrai, d'un autre côté, que les arts les plus utiles, réclamant le plus grand nombre de bras, la culture, la mécanique, les constructions, et parmi les beaux-arts la musique, sont, plus qu'aucun autre, du goût des enfants? Or, nous devons étudier les intentions du Créateur chez l'enfant dont les penchants natifs, n'étant pas faussés encore, peuvent facilement se reconnaître.

« L'homme a reçu plusieurs autres instincts dont nous parlerons à l'occasion.

« Passons maintenant à la recherche des stimulants chargés de pousser l'homme à faire usage des forces et des instruments dont il dispose, et tâchons de découvrir de quelle manière ces stimulants l'attirent vers la noble tâche que Dieu lui a confiée. »

II.

DES STIMULANTS DE L'HOMME ET DE LEUR MISSION.

« Dans la recherche éminemment importante dont nous allons nous occuper, n'oublions pas qu'il faut entendre par *stimulant* tout besoin, tout désir, toute aspiration déterminant la volonté.

« Nous avons vu les animaux accomplir leurs tâches sous l'impulsion de leurs stimulants; nous devons croire *à priori* que les stimulants donnés à l'homme ont également pour mission de le pousser vers l'accomplissement de sa destinée; en effet, dans quel autre but auraient-ils été créés? Et d'ailleurs, si le grand économe n'emploie, pour former tous les corps bruts, créer et conserver les mondes, soutenir et guider les soleils dans l'espace, qu'une seule force, *l'attraction physique*, on ne peut douter qu'il n'ait fait assez complète, assez compréhensive cette autre force que nous nommerons *attraction passionnelle*, par opposition à la première, pour suffire à entraîner le genre humain au but assigné par sa toute-puissance.

« J'espère, en étudiant cette loi d'amour qui conduit par l'attrait les créatures vivantes, prouver *à posteriori* la raison d'être de tous nos stimulants et leur rapport parfait avec la destinée humanitaire.

« Indépendamment des instincts dont nous avons parlé et de plusieurs autres dont nous parlerons plus loin, instincts que nous ne rangeons pas dans la catégorie des stimulants, vu qu'ils ne se montrent qu'accidentellement ou seulement chez un petit nombre d'individus, l'homme a pour mobiles



principaux de ses actions treize stimulants, cinq sensitifs et huit animiques.

« Les cinq stimulants sensitifs répondent au besoin de satisfaction des cinq sens : voyons leur utilité.

« Les hommes éprouvent tous le désir de satisfaire leurs sens, mais non tous de la même manière : ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre. Et Dieu a voulu cette différence dans les goûts de l'homme, afin que rien ne fût négligé dans notre vaste tâche, afin que rien ne fût perdu au grand banquet auquel nous sommes conviés.

« Nos sens, comme toutes nos autres facultés, sont perfectibles par l'exercice. Le Créateur nous fait connaître par là qu'il veut que nous exercions toutes ces facultés.

« Nos sens deviennent plus exigeants à mesure qu'ils trouvent les moyens de se satisfaire; et il en est évidemment ainsi afin que nous soyons excités sans cesse à tout perfectionner : nos campagnes et presque tout ce qui nous environne, par les exigences de *la vue;* les langues, la musique, par les exigences de *l'ouïe;* les fleurs, par celles de *l'odorat;* les fruits, les plantes, les animaux, par celles du *goût;* nos vêtements et nos habitations, par celles du *tact.*

« Les huit stimulants animiques sont :

« *Le sentiment religieux*, stimulant par excellence, formé de la réunion de tous les autres stimulants, comme le rayon blanc est formé de tous les rayons colorés du spectre solaire.

« Puis quatre affectifs, *l'amitié, l'amour, l'amour de la famille* et *l'ambition.*

« Enfin trois distributifs, *l'enthousiasme, le besoin de rivalité* et *le besoin de changement.*

« Nous allons examiner successivement ces huit stimulants et rechercher leurs raisons d'être.

« L'homme désire la richesse qui lui procure les moyens de satisfaire ses besoins ; il désire la santé sans laquelle il n'y a point de jouissances complètes ici-bas ; en un mot, l'homme désire le bonheur vers lequel il tend de toutes les forces de son âme. Néanmoins il n'est pas né égoïste ; car il ne peut être parfaitement heureux qu'à la condition que sa famille, ses amis, le genre humain entier le soient également ; les douleurs d'autrui, celles des animaux eux-mêmes, le font souffrir. L'homme sent et aime la justice, l'ordre, le beau, le vrai ; il désire être en harmonie avec la création entière, avec le Créateur ; en un mot, il est doté du *sentiment religieux* [qui relie] qui relie l'homme à l'humanité et à Dieu.

« Ce stimulant est sans contredit le plus noble, le plus sublime des attributs humains ; il nous sépare d'une manière tranchée de toutes les autres créatures terrestres.

« Une des missions du sentiment religieux est certainement de porter l'homme à faire régner l'ordre dans tous ses travaux, et la justice dans tous ses rapports avec ses frères.

« Les trois premiers stimulants affectifs, l'amitié, l'amour, l'amour familial, ont, entre autres missions, celle de nous porter à redoubler d'ardeur dans nos travaux par le désir de plaire aux personnes qui nous sont attachées par un de ces liens si doux. Qui ne sait, en effet, combien de prodiges et de dévouements ces passions ont fait éclore dans tous les temps !

« Ils nous sont donnés aussi, par l'inépuisable bonté du Créateur, pour répandre un charme infini

sur tous les instants de notre vie. Pourquoi faut-il, hélas! que le chaos dans lequel se débat la société fasse porter des fruits si amers à ces présents d'une ineffable douceur!

« On le comprend facilement, ces stimulants devaient être passagers chez les animaux, puisqu'ils avaient des missions passagères à faire accomplir; la brute, en général, ne devait pas même connaître la face animique de l'amour qui lui était inutile; chez l'homme, au contraire, ces stimulants, chargés de le pousser à un travail qui dure autant que sa vie, devaient être permanents ou du moins se succéder, et, pour ainsi dire, se compléter l'un par l'autre; par conséquent, dès que l'un de ces stimulants s'affaiblit, un autre doit croître proportionnellement, afin que l'homme se sente excité sans interruption à se distinguer par le désir de plaire à un objet aimé, afin que son cœur ne demeure jamais vide.

« C'est aussi ce qui a lieu : l'amitié prédomine dans notre enfance, l'amour dans notre jeunesse, l'ambition dans notre âge mûr, et l'amour familial dans notre vieillesse. Ce n'est pas à dire pour cela que plusieurs stimulants affectifs ne puissent se partager notre cœur. Loin de là. Plusieurs y règnent ordinairement en même temps. Il y a même des individus d'un caractère privilégié et de haut titre, où tous quatre commandent avec force : tel était notre bon Henri IV, qui doit sans doute à ce besoin puissant d'affection d'avoir laissé un nom qui sera cher longtemps encore au peuple le plus sympathique de la terre.

« Nous parlerons plus longuement tout à l'heure de l'ambition.

« Les cinq stimulants sensitifs et les trois affec-

tifs dont il vient d'être question sont évidemment chargés de nous pousser au travail et d'exciter notre ardeur. Mais rien jusqu'à présent ne nous dit comment nos travaux doivent être organisés pour que notre tâche soit remplie d'une manière conforme aux vues du Créateur. Cependant si l'humanité entière doit prendre part à l'œuvre prodigieusement complexe qui lui est confiée, il est indubitable qu'elle ne doit pas se livrer à cette œuvre confusément et sans ordre; car Dieu, l'harmonie suprême, qui a bien pris soin d'ordonner le travail chez les castors, les abeilles, les fourmis et autres animaux vivant en société, n'a pu vouloir le désordre et la confusion dans le travail par excellence, celui qui continue en quelque sorte l'œuvre divine, la création sur la terre.

« Il est évident, d'ailleurs, que si le travail humanitaire devait être toujours incohérent, si la société devait voir indéfiniment ses travailleurs se faire une guerre acharnée, impitoyable, Dieu, qui ne fait rien d'inutile, n'eût pas mis en nous le sentiment et le besoin de l'ordre.

« Ainsi, nous n'en pouvons douter, la Providence veut voir régner l'ordre sur la terre. Et pour découvrir comment elle entend l'y introduire, procédons comme nous l'avons fait quand nous avons voulu connaître la volonté du Créateur à l'égard de la créature, étudions les besoins qu'il a mis en elle.

« Nous allons donc fouiller de nouveau dans le cœur de l'homme. — Je prie le lecteur de redoubler ici d'attention, car nous allons parler de stimulants puissants, incompressibles, indomptables; regardés, jusqu'à ces derniers temps, comme des défauts, des vices par les philosophes et les mora-

listes qui, ne découvrant pas leur utilité, la niaient. — Bien moins sages en ce point que les médecins qui ne niaient pas l'utilité de la rate dont ils ne pouvaient cependant trouver la fonction.

« Ces stimulants dont nous voulons parler sont les trois animiques que nous avons nommés distributifs, à savoir : *l'enthousiasme*, *le besoin de rivalité* et *le besoin de changement*. Ces stimulants sont nommés distributifs parce que leur mission incontestable est de distribuer, d'organiser le travail.

« Mais avant de le démontrer, nous devons faire remarquer que Dieu, ayant créé l'homme éminemment sociable, nous montre par là qu'il ne veut pas qu'il travaille dans l'isolement. Nous avons d'ailleurs besoin à chaque instant les uns des autres, et nous ne pouvons satisfaire aucun de nos stimulants animiques sans le concours d'un ou de plusieurs de nos semblables. Le besoin de nous réunir, que nous nommerons *amour du groupe*, est inhérent à notre nature ; en tous lieux, en tout temps, sauvage ou civilisé, jeune ou vieux, riche ou pauvre, savant ou ignorant, l'homme recherche la société de l'homme pour partager ses travaux ou ses plaisirs. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, » dit l'Écriture en plus d'un lieu.

« Le plus grand divertissement cesse de plaire s'il n'est pas partagé : la jeune fille qui aime le bal avec le plus de passion ne danse pas longtemps si elle est seule dans sa chambre, et par contre le plus rude labeur se trouve considérablement allégé quand il se fait de compagnie. Les troupes en campagne, par exemple, surmontent allègrement des fatigues auxquelles succomberaient des individus isolés.

« L'homme privé du contact de l'homme s'en-

nuie et s'étiole. Si l'isolement est complet et prolongé, il devient idiot ou fou. Les essais de cellules solitaires dans les prisons nous ont révélé ces funestes effets de la compression de *l'amour du groupe.*

« Ce besoin est donc l'un des plus violents de l'homme, et, afin qu'il ne soit pas stérile, le Créateur nous a fait présent d'un instrument admirable, *la parole,* qui ne peut évidemment servir qu'à nous communiquer nos pensées, afin que nous concertions et combinions nos efforts.

« Et le besoin du groupe était nécessaire ; car, réduit à ses forces individuelles, l'homme ne pouvait accomplir ni même entreprendre sa haute mission.

« On ne saurait donc le méconnaître : Dieu entend que les hommes se réunissent pour travailler. Cette vérité, au reste, ressortira d'une manière plus frappante encore de l'examen de nos stimulants distributifs.

« Si nous ne comptons pas *le besoin du groupe* au nombre des stimulants de l'homme, c'est qu'il n'est qu'un moyen, mais un moyen indispensable à la satisfaction de ses stimulants animiques.

« Étudions maintenant les trois stimulants distributifs, et tâchons de découvrir dans quel but le Créateur les a donnés à l'homme.

« *L'enthousiasme* est ce charme que trouve à l'exécution d'une œuvre quelconque une réunion d'hommes passionnés pour une même pensée, marchant vers un même but. Ce stimulant, agissant sur des masses, donne une puissance surnaturelle aux efforts de l'homme ; il centuple les forces des armées et leur fait surmonter tous les obstacles avec une merveilleuse rapidité ; il fait

opérer des prodiges aux travailleurs réunis à la hâte pour arracher à une mort affreuse un Coffin ou un Dufavel; il soutient l'ardeur d'une population occupée à éteindre un incendie, ou à réparer des digues dont la rupture occasionnerait de terribles inondations.

« *L'enthousiasme* qui galvanise avec la rapidité de l'électricité les hommes assemblés, même dans nos théâtres pour applaudir un artiste chéri ou un chef-d'œuvre dramatique, nous prouve d'une manière irrécusable que le Créateur entend que nos travaux soient exécutés par des masses de travailleurs; car, je le demande, dans quel autre but le grand économe aurait-il attaché aux réunions nombreuses cette étonnante propriété d'accroître dans une immense proportion les résultats obtenus par le travail collectif?

« Si les travailleurs doivent opérer par réunions nombreuses, ces réunions seront-elles désordonnées et confuses? Non, sans doute; Dieu, l'harmonie même, ne saurait vouloir le désordre, je le répète; et les stimulants qui nous restent à examiner vont nous faire connaître l'organisation des masses de travailleurs voulue par le Créateur.

« *Le besoin de rivalité* est ce besoin d'intrigue, de lutte, qui porte l'individu, l'escouade, le bataillon, à redoubler d'efforts, à faire parfois des prodiges pour surpasser, pour vaincre les individus, les escouades, les bataillons rivaux. Ce stimulant est en quelque sorte l'opposé de *l'enthousiasme*, besoin de ralliement.

« *Le besoin de rivalité*, dans tous les temps, crée l'esprit de corps et les jalousies nationales, excite les divers régiments, les diverses compagnies d'une armée, les pousse à faire des miracles de

valeur afin d'acquérir une réputation supérieure à celle des autres régiments, des autres compagnies. *Le besoin de rivalité* rendait invincibles les grenadiers de la garde impériale ; il soutient encore l'ardeur des écoliers et des artistes.

« *Le besoin de rivalité,* ayant été donné à l'homme pour exciter les individus et les groupes à se surpasser les uns les autres, ne peut être utile et pousser au perfectionnement de toutes les industries qu'autant que les travailleurs passionnés pour un même but seront organisés. Hors de là, ce stimulant engendre des désordres de toute espèce. Voilà pourquoi il produit beaucoup plus de mal que de bien dans nos sociétés actuelles, où, ne trouvant pas à se satisfaire utilement, il nous entraîne, avec plus ou moins de violence selon qu'il est plus ou moins véhément chez chacun de nous, vers les jeux, la lecture des romans, les spectacles de toute sorte, les caquets médisants, toutes choses qui ne sont en effet que luttes et intrigues.

« J'insiste et je dis : le Créateur entend que les hommes se réunissent en groupes pour exécuter leurs travaux ; car il leur a donné *l'amour du groupe.* Le Créateur entend aussi que les groupes de travailleurs soient en rivalité ; car il leur a donné *l'enthousiasme* et *le besoin de rivalité.* Or, comme la rivalité se manifeste entre des escouades seulement quand elles sont réunies en compagnies, et entre des compagnies quand elles sont formées en bataillons, nous devons conclure que Dieu veut cette organisation hiérarchique des travailleurs.

« Un stimulant affectif, *l'ambition,* dont il nous reste à chercher la raison d'être, va nous confirmer la nécessité de cette organisation.

« L'ambition (nous entendons par là cette soif

de gloire et d'honneur, ce besoin qui pousse l'homme à faire parler de soi et à rechercher les distinctions], l'ambition était nécessaire pour nous porter aux grandes entreprises, pour donner des chefs aux travailleurs et les soutenir dans leurs pénibles tâches. Mais, on ne peut en douter, ce puissant mobile n'a pu être donné à l'homme par la bonté suprême que dans la prévision d'une organisation hiérarchique des travailleurs, puisque, hors de là, il est une cause incessante de perturbations pour la société et de déceptions pour les individus. Ainsi, dans notre milieu inorganisé, n'offrant aucun moyen de reconnaître la valeur des individus, et permettant rarement, même aux capacités hors ligne, de se placer au rang qui leur appartient; dans notre société, disons-nous, les essors faux, les effets subversifs de *l'ambition*, sont mesquins et ridicules quand ils ne sont pas dangereux; ils sont parfois si horribles qu'il n'est pas sans exemple que des hommes aient commis le crime pour attirer un instant l'attention publique.

« C'est encore évidemment en vue d'une organisation hiérarchique que Dieu permet que les masses se passionnent pour certains chefs, représentants les plus complets de la pensée commune, et que l'enthousiasme de ces masses aille jusqu'à sacrifier leurs vies mêmes pour obtenir un regard ou un mot d'approbation de ces chefs, leurs idoles.

« Il est donc impossible de ne pas le reconnaître, le Créateur veut que les travailleurs soient enrégimentés, c'est-à-dire organisés en escouades, compagnies et bataillons, exécutant leurs travaux sous la conduite de chefs hiérarchisés.

« Il nous reste à découvrir la mission du troisième stimulant distributif, *le besoin de change-*

ment, qui porte l'homme à varier ses occupations et ses plaisirs.

« *Le besoin de changement* existe, comme tous les autres stimulants, chez chacun de nous, mais à doses bien différentes. Il est tellement développé chez certaines personnes qu'un plaisir prolongé durant quelques heures devient pour elles un supplice.

« Ce stimulant, comme les précédents, cause de grands désordres physiques et moraux lorsqu'il ne peut s'exercer, témoin tant de personnes pour lesquelles *une occupation toujours la même* devient insupportable au point que, pour s'y soustraire, elles négligent leurs devoirs les plus essentiels, elles compromettent leurs plus chers intérêts : témoin les maladies nombreuses et les difformités dont sont accablés les travailleurs de tous les métiers dans lesquels *le besoin de changement* se trouve comprimé.

« Les médecins le savent : de nos jours, chaque état engendre des maladies particulières, et avec un peu d'habitude il est facile de reconnaître à la forme des membres, à la pose et à la démarche d'un individu, quels sont ses travaux journaliers : preuves certaines que ces maladies et ces difformités sont les suites du manque d'équilibre des organes, causé par l'excès ou le défaut d'exercice de quelques-uns d'entre eux.

« Ce stimulant fait aujourd'hui le malheur d'une foule de personnes ; il était cependant nécessaire pour exciter l'homme à exercer, et par conséquent à perfectionner tous ses organes, à cultiver et à développer toutes ses vocations, que le Créateur lui a données nombreuses afin qu'il ne demeurât jamais oisif.

« En mettant en nous *le besoin de changement*, Dieu nous fait connaître bien clairement qu'il veut que nos travaux soient variés, alternés ; car il est impossible d'assigner à ce stimulant une autre raison d'être, de découvrir un autre moyen de l'utiliser.

« Nous croyons à propos, avant de conclure, de grouper les diverses propositions que nous avons successivement démontrées : leur réunion rendra leur évidence plus sensible.

« Nous avons fait voir que le Créateur accorde à toutes les créatures les instruments matériels, intellectuels et passionnels dont elles ont besoin pour remplir leurs tâches, et qu'il ne leur en donne aucun d'inutile, et, à plus forte raison, aucun qui puisse les entraver dans l'accomplissement de ces tâches.

« Nous avons fait voir que la tâche terrestre de l'humanité est de gérer sa planète ; de créer, par son travail, l'abondance nécessaire à la satisfaction de ses besoins. Nous avons reconnu que, dans cette tâche immense, chaque homme est destiné à des détails spéciaux appropriés à ses vocations natives.

« Nous avons démontré ensuite que l'humanité a été pourvue des forces et des instruments nécessaires à sa mission ; que les exigences des cinq sens sont les mobiles, les stimulants chargés d'utiliser ces instruments et ces forces ; car si l'homme n'éprouvait pas de besoins, il resterait immobile, inerte, comme un rocher.

« Puis, passant au mode d'exécution de l'œuvre humanitaire, nous avons démontré, en premier lieu, que tous les hommes doivent prendre part à cette œuvre, car la coopération de tous y est nécessaire ; autrement Dieu aurait créé des hommes inutiles et ne serait plus économe de ressorts;

et d'ailleurs éprouvant tous des besoins, la justice exige que tous nous participions aux travaux indispensables à la production des moyens de satisfaire ces besoins.

« Nous avons vu, en second lieu, que le Créateur veut l'association des travailleurs, puisqu'il leur a fait don de la parole, puisqu'il accorde des aptitudes différentes à chacun d'eux et donne à l'association une puissance immense.

« Nous avons fait voir, en troisième lieu, que Dieu nous excite à redoubler d'efforts dans nos travaux, en nous inspirant le désir de plaire aux personnes que nous aimons d'amitié, d'amour et d'amour familial.

« L'association de tous les hommes pour l'œuvre humanitaire étant bien démontrée, nous nous sommes demandé quelle organisation devait ordonner cette infinité de travailleurs; car, avons-nous dit, Dieu ne peut vouloir le désordre, la confusion dans le travail par excellence, et, s'il nous fait aimer l'ordre et la justice, c'est apparemment afin que nous les fassions régner en toutes choses.

« Alors, passant en revue les stimulants que nous avons reçus, nous avons raisonné ainsi :

« Dieu nous a donné *l'amour du groupe*, donc les travailleurs doivent être réunis en groupes plus ou moins nombreux.

« Mais évidemment, avons-nous dit, les groupes de travailleurs, sous peine de désordre, ne peuvent être isolés, indépendants les uns des autres : quelle est donc la loi de leur union?

« Et considérant que la Créateur nous a donné *l'enthousiasme, le besoin de rivalité* et *l'ambition*, trois stimulants utiles seulement quand ils agissent sur des groupes reliés entre eux hiérarchi-

quement, et sources de désordres et de perturbations innombrables partout ailleurs, nous avons été forcé d'en conclure que les groupes ou escouades de travailleurs devaient être réunis en compagnies, formant par leur réunion des bataillons, etc., et que ces divers groupes devaient recevoir l'impulsion de leurs chefs respectifs.

« Nous avons prouvé enfin que les travailleurs doivent varier leurs travaux, puisque le Créateur nous a inspiré *le besoin de changement,* puisqu'il a fait présent à chacun de nous de plusieurs vocations, de plusieurs aptitudes, puisqu'il a doté nos organes et toutes nos facultés de l'admirable propriété de se perfectionner, mais à la condition expresse que ces présents de sa bonté ne resteront pas inactifs.

« Mais si Dieu veut que nous associions nos efforts pour produire, il doit vouloir aussi que nous nous associions pour consommer les produits obtenus; car Dieu est économe de ressorts, et l'association est la source de toute économie; car Dieu aime également tous ses enfants, et l'association seule peut mettre à la portée de tous les hommes tous les produits, toutes les jouissances; car Dieu est juste, et l'association seule permet d'établir la justice dans la répartition des produits, c'est-à-dire permet de les distribuer proportionnellement à la part que chaque travailleur a prise à la création de ces produits par son travail, son talent et son capital, les trois éléments de toute production. Il est si évident enfin que le Créateur veut l'association dans la consommation, qu'il donne à chacun de nous des besoins, des goûts différents dans toute espèce de consommation : nourriture, vêtement, logement.

« Vous le voyez donc, messieurs, dit le professeur en mettant son manuscrit dans sa poche, vous le voyez, j'avais bien le droit d'affirmer que l'association intégrale, jointe à une organisation régimentaire des travailleurs et à la variété, à l'alternance des travaux, constitue la forme sociale en vue de laquelle l'homme a été créé avec les besoins et les penchants que nous lui connaissons. »

Plusieurs auditeurs ayant témoigné le désir de faire quelques observations, on convint de se réunir à la même place après que chacun aurait donné deux heures à ses affaires.

III.

OBJECTIONS.

Lorsque nous fûmes tous réunis, le juge de paix prit la parole, et s'adressant au professeur : « Monsieur, lui dit-il, vos raisonnements sont serrés, logiques, et moi, qui crois aux causes finales, je regarderais vos conclusions comme parfaitement démontrées, si vous aviez fait de l'homme une analyse complète. Mais je dois vous faire observer que vous paraissez avoir choisi parmi nos stimulants, comme vous dites, ceux qui appuient votre utopie, et avoir entièrement négligé les autres. Ainsi vous n'avez pas dit un mot de *l'envie*, de *l'orgueil*, de *la gourmandise*, de *l'ivrognerie*, de *la colère*, de *l'avarice*, de *la luxure*, toutes passions, vous en conviendrez, qui entrent pour beaucoup dans la détermination des volontés de l'homme et qui apporteront toujours le trouble

dans la société, quelle que soit son organisation.

Le Professeur : « Non, monsieur, je n'ai dissimulé aucun de nos stimulants ; les vices que vous venez de nommer ne sont pas innés chez l'homme ; ce sont des effets désordonnés, des essors faux des stimulants dont je vous ai parlé, et qui, créés tous pour produire le bien dans le milieu en vue duquel Dieu les a donnés à l'homme, produisent le mal lorsqu'ils agissent sous l'influence de circonstances défavorables à leur développement et à leur satisfaction.

« Nos stimulants sont des forces vives ; ils tendent donc nécessairement et incessamment à agir. Or, si la société dans laquelle l'homme est placé n'offre pas d'emploi utile à quelques-uns de ses stimulants ou les entrave dans leur développement harmonique, ces forces, toujours actives, agiront *quand même* et causeront des désordres et des crimes, ou bien l'un de ces stimulants, se développant outre mesure, deviendra un vice, un défaut qui engendrera des effets subversifs. Voyez plutôt.

« Les hommes, n'ayant dans notre milieu social aucun moyen de connaître leur valeur véritable, et portés naturellement à s'exagérer le mérite de leurs travaux, de leurs aptitudes et de leurs connaissances acquises, se persuadent facilement qu'ils sont supérieurs aux personnes avec lesquelles ils se comparent. Ainsi *l'orgueil* et *l'envie* sont les essors faux de *l'ambition*, qui ne pourrait dégénérer de cette manière dans une société où personne ne saurait s'ignorer ni se faire illusion sur la valeur de ses associés et sur la sienne. Dans une telle société, l'ambition produirait une émulation utile, comme on peut déjà l'entrevoir dans les masses organisées, par exemple dans une

armée qui a fait la guerre assez longtemps pour que les corps et les individus aient appris à se connaître sur les champs de bataille.

« *La gourmandise* et *l'ivrognerie* sont des dégénérescences du stimulant *le goût* excité outre mesure. Ces vices disparaîtront, sans nul doute, lorsque la société procurera à tous les stimulants affectifs et sensitifs les moyens de se satisfaire. Ils sont causés aujourd'hui par l'impossibilité où se trouve la grande majorité des hommes de donner satisfaction à ses besoins. Aussi le nombre des ivrognes est-il bien plus considérable dans les classes qui, subissant le plus de privations, ne peuvent varier ni leurs plaisirs ni leurs travaux, que dans les classes opulentes.

« L'homme de peine, vivant misérablement toute la semaine, attaché à un travail unique et monotone, court le dimanche au cabaret où il trouve à exercer, d'une manière incomplète sans doute, mais enfin où il trouve à exercer *le besoin du groupe*, *le besoin de changement*; où il peut satisfaire, jusqu'à un certain point, *l'amitié* et les stimulants sensitifs que Dieu lui a donnés comme aux princes et aux rois.

« Chacun sait aussi que *la gourmandise*, j'entends par là les excès de la table, n'est pas le fait des personnes qui ont chaque jour leur table couverte de mets choisis et variés. Ces personnes peuvent être friandes ; mais la friandise, le raffinement de la cuisine, serait loin d'être un vice dans une société organisée, puisqu'elle pousserait puissamment à l'amélioration de la culture et de plusieurs autres arts.

« La gourmandise, remarquez-le bien, n'est pas le défaut des hommes qui éprouvent quelque pas-

sion violente de l'âme; ainsi elle disparaîtrait si chacun pouvait s'abandonner aux stimulants affectifs, je veux dire si tous nous éprouvions de vives amitiés, de véritables amours, si notre ambition était excitée à tous les instants de notre vie; ce qui évidemment arriverait dans une société organisée.

La colère se produit quand un ou plusieurs stimulants d'une personne ardente se trouvent froissés par quelque acte d'une autre personne; mais il est facile de voir que la colère n'est pas un stimulant, et qu'elle cesserait de se manifester, si les circonstances qui la font naître venaient à disparaître. Et cela aura lieu, à de rares exceptions près, lorsque les intérêts, loin d'être en opposition, convergeront vers le même but.

« *L'avarice* peut être considérée comme un stimulant particulier à quelques individus, et on peut aisément découvrir quelle mission lui est destinée dans une société nageant au sein d'une extrême abondance et dont les membres, en général, à cause de cette abondance même, seront peu disposés à l'économie. En vue d'un tel milieu, le suprême économe a dû créer de ces natures qui voient avec douleur le gaspillage et qui satisferont leur *besoin d'économie,* leur avarice si vous voulez, en s'enrôlant dans les escouades de surveillance chargées de tenir à ce que rien ne se perde, à ce que tout soit utilisé.

« Quant aux désordres et aux crimes causés aujourd'hui par *l'amour,* quant aux effets hideux et subversifs de la plus adorable des passions de l'homme, ils seront inconnus dans les communes associées, et cela pour plusieurs raisons.

« L'éducation se bornant à découvrir et à forti-

fier par l'exercice les instruments donnés par le Créateur à chaque individu pour l'accomplissement de sa tâche; en d'autres termes, l'éducation consistant à reconnaître les aptitudes physiques, morales et intellectuelles de chacun et à les développer par leur application aux arts, aux sciences, à l'industrie agricole et manufacturière, l'incessant besoin d'agir de l'enfant sera utilisé à tout âge, par des travaux transformés en plaisirs. D'un autre côté, l'activité de son imagination trouvant des aliments nombreux et pleins de charme dans les rivalités des diverses compagnies d'artistes et d'industriels, ne les demandera plus à de dangereuses lectures.

« Sous cette double influence de la fatigue du corps et du silence de l'imagination, les sens ne s'éveilleront plus avant l'époque fixée par la nature, époque qui évidemment sera retardée; l'amour se révélera d'abord par son côté animique et rendra la jeunesse aussi aimable qu'aimante. Et lorsque le moment de se marier sera venu, rien n'empêchera le jeune homme de prendre pour épouse l'amante dont il aura su se faire aimer.

« Devenue l'égale de l'homme et ne dépendant de lui en aucune façon, puisque son travail suffira largement à ses besoins et à ses fantaisies, la femme, fière dans sa liberté, se respectera et sera respectée. Naturellement aimante, mais aussi naturellement pudique, elle ne se vendra plus ni pour un jour ni pour la vie, son patrimoine ne lui servira plus à acheter un mari, et sa pudeur ne cédera qu'à l'amour qui, reprenant le rôle dont le Créateur l'a chargé, fera seul contracter le mariage à l'exclusion de l'argent et de tout autre mobile.

« Et ces unions, dues à la sympathie, seront heureuses durant de longues années, parce que la misère, les soucis de l'avenir, l'opposition des intérêts entre les époux, leur éternel tête-à-tête, les soins souvent insipides du ménage, le tracas des enfants, la différence des goûts de toute nature des membres de la famille, en un mot, toutes les causes de refroidissement et de désaccord auront disparu ou auront perdu leur fâcheuse influence.

« Quand l'homme aura cessé de regarder la femme comme sa propriété, quand les deux sexes croiront à leur complète indépendance parce qu'ils la sentiront et en jouiront à tous les instants, les jalousies ne se produiront plus, ou du moins elles n'engendreront plus de désordres, car le choix de la femme sera sacré aux yeux de tous.

« Ainsi, vous le voyez, l'enfer sera vaincu : nos neveux ne connaîtront pas les sept péchés capitaux.

« Oui, messieurs, je vous ai donné la liste complète des mobiles qui nous font agir : cherchez bien, vous n'en découvrirez pas d'autres. Or, ne résulte-t-il pas, je vous le demande, de leur ensemble et de l'étude de chacun d'eux en particulier, que Dieu ne nous a pas créés pour nous débattre éternellement dans l'antagonisme et le travail anarchique, dans l'isolement et l'insolidarité? Si l'humanité était destinée à s'agiter à jamais dans le chaos actuel, le Créateur se serait bien gardé de nous donner *l'ambition, l'enthousiasme, le besoin de rivalité, l'amour du groupe, le besoin de changement* et des stimulants sensitifs insatiables. Proportionnant les stimulants aux destinées, Dieu nous eût, au contraire, pétris de modération en toutes choses, du désir de la médiocrité

et de l'isolement ; que dis-je? le Créateur nous eût inspiré l'amour du dénûment et de la misère, il nous eût fait naître avec une seule vocation, et nous eût fait trouver le bonheur suprême à exécuter un même travail pendant toutes les heures de notre vie.

« Vous pouvez comprendre maintenant quelle a été la méprise à jamais déplorable de ceux qui ont, jusqu'à ce jour, gouverné et régenté les nations : ils se sont obstinés à mutiler l'homme ; ils lui ont dit : « Comprime tes penchants, réprime tes désirs, supprime tes passions, réforme l'œuvre du Créateur, afin de pouvoir agir, sans trop de froissement, dans le milieu social que nous avons établi. »

« Des hommes vraiment religieux eussent renversé les termes du problème et l'eussent posé ainsi : tâchons de modifier la forme sociale, qui est notre ouvrage, de telle sorte que l'homme et ses passions, qui sont les ouvrages de Dieu, puissent s'y développer à l'aise et s'y harmoniser.

« Mais non : les législateurs des peuples ont travaillé sans relâche à leur œuvre impossible et impie ; je dis impie, car elle ne tendait à rien moins qu'à faire ployer la volonté du Créateur sous celle de la créature ! Ils ont, hélas ! fait fausse route et entraîné l'humanité hors de sa voie. — Les saintes Ecritures ont bien raison d'affirmer que l'orgueil a perdu l'homme.

« Revenons encore un instant au jeu de nos stimulants dans la société actuelle, déchirée par l'antagonisme des intérêts : ce sujet, messieurs, mérite toute notre attention.

« Les stimulants étant des besoins qui causent le plaisir quand ils sont satisfaits, et la souffrance

quand ils sont contrariés, poussent nécessairement l'homme vers les objets qui peuvent leur donner satisfaction. Et si la société est constituée comme elle est de nos jours, de manière qu'il soit presque toujours impossible à chacun de nous de satisfaire ses stimulants sans entraver ceux d'autrui, ces mobiles, donnés par la bonté divine pour produire le bien, causeront inévitablement des maux, des perturbations de toute nature.

« Il est facile de comprendre comment une personne remplie d'ardeur et pourvue, en enfant gâté de la nature, de plusieurs stimulants énergiques, qui par conséquent était prédestinée à devenir la gloire de la société et un de ses rouages les plus importants; comment, dis-je, cette personne, étant placée de manière à ne pouvoir satisfaire qu'un seul de ses stimulants, s'y abandonnera avec fureur, et tombera dans les plus grands excès. Ainsi tel homme fortement trempé, dont l'humanité devait attendre de grands services, deviendra un débauché, un joueur, un ivrogne; et s'il ne peut sans crime se procurer les moyens de satisfaire ses besoins devenus indomptables par suite d'une funeste éducation, il sera un assassin, un Lacenaire.

« Les stimulants et les vocations distribués à doses inégales à chaque individu forment la variété infinie des caractères humains et des caractères nationaux. Les caractères sont d'autant plus élevés que les stimulants animiques s'y trouvent plus développés, et que le stimulant par excellence, le sentiment religieux, y prédomine.

« Nos stimulants faisant partie de notre être, comme notre intelligence, notre mémoire, nos organes, sont indestructibles. Il n'est pas donné à

l'homme de les anéantir à son gré. Néanmoins l'homme a reçu le pouvoir de modifier, jusqu'à un certain point, ses stimulants et ses autres facultés. Il peut se servir d'un penchant supérieur pour dompter un penchant inférieur. Voilà son libre arbitre, voilà ce qui fait que l'homme mérite ou démérite ; voilà pourquoi un stimulant animique, l'amour, l'ambition, etc., excité à un haut degré, impose silence aux besoins des sens; voilà pourquoi l'éducation, en développant, en perfectionnant les facultés, modifie les caractères des individus ; voilà pourquoi enfin les religions, en exaltant le stimulant suprême, le sentiment religieux, ont tant d'empire sur les hommes, et que les natures supérieures, qui ont ce stimulant en dominance, peuvent avec son aide subjuguer leurs passions les plus énergiques.

« Si une éducation bien entendue peut, encultivant les stimulants supérieurs, modifier et perfectionner les hommes, par les mêmes raisons il y a telle autre éducation qui pousse fatalement au mal une foule d'individus. Ainsi, dans une société incrédule et pauvre comme la nôtre, les ouvriers dont la vie dépend du travail de leurs bras, c'est-à-dire l'immense majorité des hommes, sont privés de toute instruction morale et religieuse, qu'ils pourraient, il est vrai, se procurer à l'église, mais ils n'y vont pas ; ou dans les écoles, mais ils ne les fréquentent pas ; ou dans les bons livres, mais ils ne savent pas lire ou n'ont pas le temps de se livrer à la lecture ; car tous leurs moments suffisent à peine à leur rude travail quotidien.

« Et non-seulement la plupart des hommes sont déshérités de tout moyen de se perfectionner, ils grandissent encore et passent leur vie sous l'in-

fluence délétère des mauvais exemples des parents, des amis, de l'atelier, du cabaret. On ne doit donc pas être surpris quand leurs instincts sensitifs, surexcités sans relâche, se développent à l'excès, tandis que leurs stimulants animiques s'annihilent en quelque sorte faute d'exercice.

« Il est aussi des natures inférieures et cependant pleines d'énergie, chez lesquelles les besoins des sens sont bien plus impérieux que ceux de l'âme, et le sentiment religieux si faible, qu'une éducation religieuse serait impuissante à les modifier. La force brutale seule, en réveillant l'instinct de conservation, peut dompter ces natures dangereuses pour la société actuelle, ignorante des moyens de les utiliser.

« Que conclure de tout ceci, messieurs, sinon que l'homme ne pouvant changer sa nature, mais pouvant très bien modifier la forme de la société, l'unique moyen d'en finir avec tous les vices et tous les crimes, essors faux de stimulants bons en eux-mêmes, est de reprendre en sous-œuvre et en sens contraire le travail impossible tenté par les législateurs des siècles passés ; et, au lieu de s'obstiner à réformer l'homme, d'organiser le milieu social basé sur les exigences des stimulants humains, de manière que tous ces stimulants puissent se développer à l'aise et produire constamment le bien, selon la volonté de Dieu ?

UN COLONEL EN RETRAITE : «Vous avez fort bien prouvé, monsieur, que la destinée de l'homme est le travail. Vous avez également démontré que les animaux sont attirés vers l'accomplissement de leurs destinées par le plaisir. Comment se fait-il donc, je vous prie, que l'homme ait de la répugnance pour le travail ? Il me semble que nous

devons conclure de cette différence radicale, que la loi d'attraction passionnelle, comme vous dites, vraie à l'endroit des animaux, cesse de l'être par rapport à l'homme ?

Le Professeur : « Permettez-moi, colonel, de témoigner ma surprise de vous entendre dire que l'homme n'aime pas le travail, vous, occupé sans cesse à votre jardin quand il fait beau, et à votre forge ou dans votre cabinet par le mauvais temps, vous qu'il serait bien difficile de surprendre dans l'inaction.

Le Colonel : « Cela est vrai : je ne suis jamais plus gai et mieux portant que lorsque je m'amuse à bêcher, à forger, à tourner. Mais tout cela, je le fais par délassement, à mes heures, sans y être contraint. D'ailleurs tout le monde ne se ressemble pas, et il suffit de regarder autour de soi pour se convaincre que la plupart des hommes ne travaillent que forcés, ici par la misère, là par le bâton du contre-maître, selon le degré de civilisation du pays où ils vivent.

« Les ouvriers, en général, aiment bien mieux passer le temps au cabaret ou à faire quelque partie de quilles ou de cartes que dans leurs ateliers.

Le Professeur : « Ah! colonel, vous bêchez, vous forgez, et vous appelez cela un amusement et non un travail !

« Vous le savez, messieurs, fort souvent on paraît être d'opinions contraires, et les discussions se prolongent sans résultat, parce qu'on n'attache pas le même sens aux expressions dont on se sert. Commençons donc par définir clairement ce mot *travail* qui, pour bien des personnes, emporte avec lui une idée de fatigue, de douleur, de contrainte que je suis loin d'y attacher.

« Je nomme *travail* tout emploi de notre force physique ou intellectuelle, abstraction faite de la nature du résultat obtenu, qui peut être utile, inutile ou nuisible.

« Ceci posé, vous le reconnaîtrez sans peine, colonel, tout homme *bien portant*, à votre place, dans votre position, ne resterait pas dans l'oisiveté ; il choisirait peut-être d'autres occupations, mais à coup sûr il ne croupirait pas dans une inaction physique et intellectuelle complète ; une telle inaction est impossible, c'est la mort et non la vie.

« Toute personne, en bonne santé, bien entendu, aime à travailler, c'est-à-dire à employer ses forces ; rien ne la fait plus souffrir que le désœuvrement ; et si des circonstances particulières, comme une blessure ou l'emprisonnement, la contraignent à rester oisive, l'ennui, le spleen, les douleurs physiques et morales ne tardent pas à lui faire sentir qu'elle est hors de sa destinée.

« L'homme, incité par le *besoin de changement*, se délasse d'un travail par un autre travail qu'il nomme alors une distraction, un plaisir. Ainsi le bureaucrate trouve un délassement dans la chasse ou la pêche, le tisseur le trouve à lancer une lourde boule durant des heures entières. Et cependant ces rudes emplois de leurs forces, ces rudes *travaux*, mettent le chasseur et le joueur de quilles hors d'haleine, et les fatiguent cent fois plus que leurs occupations habituelles.

« Comment des travaux aussi pénibles que la chasse, la pêche et mille sortes de jeux, deviennent-ils parfois des plaisirs ardents, passionnés ? Ce n'est certes pas parce qu'ils sont improductifs ; car le chasseur n'a pas un moindre plaisir quand il

fait bonne chasse, ni le joueur de quilles quand il gagne des parties intéressées. Ce n'est pas non plus parce que ces travaux ne laissent que peu ou point de traces ayant quelque valeur ou quelque durée ; car évidemment l'homme se passionne d'autant plus pour son œuvre qu'elle est plus durable : témoin les jardiniers, les peintres, les sculpteurs, les architectes, les hommes de lettres.

« Mais enfin comment des travaux pénibles peuvent-ils se changer en plaisirs pleins d'attraits ? Mon Dieu, messieurs, c'est tout bonnement parce que les conditions seules dans lesquelles un travail est exécuté le rendent agréable ou insupportable ; et si l'occupation la moins fatigante nous déplaît fort souvent, cela ne tient absolument qu'aux circonstances qui l'accompagnent et qui froissent plus ou moins nos stimulants et nos vocations.

« Si vos paresseux, colonel, préfèrent le jeu et le cabaret à leur atelier, c'est que leurs stimulants, surtout les distributifs, besoin de rivalité, amour du groupe, besoin de changement, peuvent s'exercer tant bien que mal au cabaret et au jeu, tandis qu'ils sont tous comprimés dans l'atelier.

« Ainsi, vous le voyez, le Créateur n'a pas fait l'homme paresseux ; Dieu ne peut vouloir le but sans vouloir les moyens. Le travail, au contraire, nous plaît et nous est nécessaire sous tous les rapports.

« Mais je m'aperçois que vous n'êtes pas encore parfaitement convaincus de cette vérité. Eh bien ! je vais tâcher de vous démontrer par un exemple comment l'occupation la plus répugnante peut se transformer en plaisir.

« Parmi vos tisseurs, messieurs les fabricants de draps, bon nombre habitent des chambres pe-

tites, obscures, malpropres, souvent même humides. Là, seuls, assis sur leur métier durant quinze heures par jour, ils peuvent gagner, quand leur trame et leur chaîne sont bonnes, jusqu'à deux francs, suffisant à grand'peine à leur procurer des vêtements grossiers et de chétifs repas.

« Nous ne devons pas être surpris si ces pauvres ouvriers se déplaisent à leur besogne, puisque les circonstances dont elle est accompagnée blessent leurs treize stimulants, sans permettre à aucun de s'exercer.

« Mais prenons celui de vos tisseurs qui déteste le plus cordialement son métier, et portons son salaire à six ou huit francs, en sorte qu'il puisse satisfaire ses stimulants sensitifs, je veux dire se procurer une bonne table, un bon lit, une chambre propre et chaude, des habits commodes et même élégants, en un mot, qu'il puisse satisfaire ses sens selon son goût. Notre tisseur, n'est-il pas vrai, n'aura déjà plus pour son métier autant d'aversion?

« Cherchons maintenant à lui procurer les moyens d'exercer ses autres stimulants, et pour cela transportons-nous en imagination dans cette commune, telle qu'elle sera dans cinquante ou soixante ans, si vous vous associez dès aujourd'hui, messieurs, et si vous organisez vos travaux. Plaçons notre tisseur dans cette vaste salle, si belle, si convenablement échauffée et si parfaitement disposée pour contenir ces huit cents métiers propres et coquets, que nous voyons rangés dans un ordre parfait. Ces métiers, mus par la vapeur, marchent sans bruit et avec mesure; une personne pourrait au besoin en surveiller deux sans se fatiguer. Ici l'amour du groupe est amplement satisfait.

« Les tisseurs et les tisseuses que nous voyons

sont occupés dans cette salle seulement deux heures chaque jour, pendant la mauvaise saison ; ils emploient le reste de leur temps au jardin, au ménage et à mille travaux ; satisfaction *du besoin de changement*. Tous ces tisseurs ont choisi cet état, les uns par vocation, les autres pour quelque autre motif. Tous sont polis et bien élevés, tous ont reçu l'instruction dont ils étaient susceptibles ; tous savent la musique qui fait partie essentielle de l'éducation unitaire. Il serait impossible de distinguer, à l'élégance des manières, le riche de celui qui ne l'est pas : aussi écoutez les plaisanteries pleines de bon goût que les escouades rivales échangent entre elles.

« Voyez maintenant notre tisseur à l'œuvre au milieu de ses amis : satisfaction de *l'amitié ;* près de lui se trouve un de ses jeunes frères ; en face, sa mère commande un groupe où figurent plusieurs de ses sœurs : satisfaction de *l'amour familial ;* et non loin de là est placée une belle jeune fille, sa fiancée, qu'il aime à la folie et dont il s'efforce de captiver l'attention : satisfaction de la face animique de *l'amour*.

« Dans cet atelier chaque escouade a intérêt à exciter l'ardeur de ses membres par des distinctions et des grades bien rétribués, et chaque travailleur a la prétention et l'espoir de devenir un jour assez habile pour passer caporal, sergent et même capitaine : satisfaction de *l'ambition* et du *besoin de rivalité*. Tous nos tisseurs travaillent pour la gloire de la fabrique de la commune, qui, renommée au loin pour ses beaux produits, a sa réputation à soutenir : satisfaction de *l'enthousiasme*. Ajoutez que tous ici, hommes et femmes, sont véritablement religieux ; ils savent que le travail est la tâche de l'humanité, et qu'en travaillant ils se conforment, par conséquent, à la volonté de

Dieu et font un acte qui lui est agréable : satisfaction du *sentiment religieux*.

« Croyez-vous maintenant que notre homme trouve longues les deux heures consacrées au tissage? Croyez-vous qu'on serait bien venu à lui proposer de quitter cette salle qui renferme tout ce qui lui est cher et où ses stimulants trouvent tous à s'exercer, à se développer utilement, pour un cent de quilles ou la plus fine partie de cabaret? Non, messieurs, vous ne le pensez pas, et si le capitaine proposait à sa compagnie de travailler une heure de plus, afin de regagner le temps perdu la veille à quelque ouvrage urgent, vous ne seriez pas surpris de voir sa proposition accueillie avec acclamation, surtout si, pour charmer cette heure de surcroît, il engageait l'amante de notre tisseur, excellente musicienne, à monter à l'orgue pour accompagner un hymne au travail à quatre parties, avec refrain en chœur à neuf cents voix, y compris celles des cent enfants dont les escouades préparent les bobines de nos tisseurs.

« Vous le voyez donc : l'ouvrage le plus fastidieux peut devenir séduisant et passionner les travailleurs, quand les circonstances qui l'accompagnent permettent à leurs stimulants de se satisfaire.

Une Dame : Si j'ai bien compris vos raisonnements, monsieur, je dois en conclure que le Créateur n'a donné à l'homme aucun mauvais penchant, mais que nous pouvons faire, selon les circonstances où nous sommes placés, un usage utile ou nuisible, vertueux ou vicieux, de nos passions bonnes en elles-mêmes. Cette croyance est profondément religieuse, elle s'accorde admirablement avec l'idée que nous devons nous faire de la bonté et de la justice divines ; cependant j'avoue qu'à mon

grand regret je ne puis la partager. Regardez, de grâce, là-bas nos étourdis d'enfants dans la fange et le fumier jusqu'aux genoux; voyez quelle ardeur ils apportent à retirer un meuble abondonné, pendant l'incendie, dans cette mare infecte, qui fait honte à notre commune. Croyez-vous, monsieur, que cette préférence marquée de la plupart des enfants pour les jeux malpropres soit un penchant utile et bon? Je pense, moi, que son seul but est d'exercer la patience des pauvres mères.

Le Professeur : « Ce penchant, madame, est une des mille preuves que l'homme a été créé pour vivre dans une société associée intégralement.

« En effet, dans une telle société, où la misère serait inconnue et où chacun aurait à choisir parmi cent espèces d'occupations agréables, personne évidemment ne voudrait se charger des travaux répugnants; mais le grand économe, qui a tout prévu, donne aux enfants cette indifférence, disons mieux, cette préférence pour les exercices malpropres, en même temps qu'il laisse leur odorat obtus jusqu'à la puberté, afin de leur confier les travaux répugnants. Ces travaux, an surplus, seront peu nombreux à l'avenir; car l'architecture, la mécanique et la chimie rivaliseront d'efforts pour les rendre de jour en jour plus rares et moins désagréables.

« Vous disiez tout à l'heure en plaisantant et à demi-voix, ajouta le professeur en s'adressant à un de ses voisins, vous disiez. monsieur, lorsque nous parlions des vocations, qu'il y en aurait probablement fort peu pour le nettoyage des étables; eh bien! voyez là-bas à l'œuvre les travailleurs chargés par la Providence de cette besogne, et remarquez qu'ils n'y vont pas de main morte.

« Cette ardeur, ce feu dont l'adolescent est animé, se communiquera un jour à tous les travailleurs, quand leurs escouades rivaliseront avec celles des adultes ; car, vous le savez, vous surtout, messieurs les militaires, l'entrain est contagieux entre les compagnies rivales, et, l'impulsion une fois donnée, tout le monde prend part à l'action ; l'individu ne peut demeurer impassible, lorsque la masse est entraînée par un élan quelconque. Ce sont là de brillants effets du stimulant *l'enthousiasme*, agissant dans un milieu organisé.

« Observez, je vous prie, que ces enfants ne se donnent pas tant de peine et de fatigue dans l'espoir d'une récompense pécuniaire. L'adolescence est l'âge du désintéressement ; ils obéissent tout simplement à leurs instincts ; et, pour soutenir leur ardeur, il suffit d'un mot d'encouragement et d'approbation de la part de cet homme qui les regardait faire tout à l'heure, et qui, par entraînement, par imitation, vient de saisir une corde et leur donne un coup de main.

« Parmi les stimulants dont l'enfance est animée, l'enthousiasme et l'ambition, ou l'amour de la gloire, tiennent les premiers rangs ; aussi, dans l'association, le drapeau de la compagnie enfantine sera-t-il brillant parmi les drapeaux, et honoré de tous, petits et grands. Les honneurs seront la récompense des travaux répugnants auxquels les enfants se livreront quelques heures par semaine.

Le Colonel : « Ainsi, monsieur, les honneurs seront la rémunération des occupations les plus abjectes ?

Le Professeur : « Les honneurs, colonel, seront acquis au *dévouement* et au *désintéressement ;* et

cela ne doit pas vous surprendre, car il en a toujours été de même.

« Le militaire n'est-il pas honoré à proportion des fatigues et des privations qu'il supporte, des dangers qu'il brave dans l'intérêt de tous, sans espoir de fortune pour lui-même ?

« Le médecin, qui donne gratuitement ses soins aux malheureux dont nos hôpitaux sont remplis ; l'ecclésiastique, qui porte des secours et des paroles de consolation, d'espérance et d'amour à l'infortuné délaissé de tout le monde et mourant de besoin, de douleur et de désespoir dans son bouge sale et fétide ; ces saintes filles, qui consacrent leur jeunesse et leur vie entière à panser de hideuses plaies, à soigner de honteuses maladies, ne méritent-ils pas notre respect et notre vénération par cela même que leurs charitables missions sont plus désagréables, plus utiles et plus désintéressées ?

« Ces nobles femmes, ces hommes d'élite, seront toujours la gloire de l'humanité. Un jour, puisse-t-il n'être pas éloigné ! leurs tâches deviendront moins pénibles, moins repoussantes sans doute ; mais leurs nobles facultés, leur touchante sympathie ne demeureront pas oisives ; la société aura toujours des blessés à panser, des veuves, des orphelins, des amis à consoler, des vieillards et des enfants qui réclameront leurs soins et leurs caresses.

« Mais revenons à nos adolescents. Ne sera-t-il pas de toute justice, je vous le demande, que ces enfants, qui rendront un grand service à la société en exécutant des travaux indispensables dont personne ne voudrait se charger, soient récompensés par les honneurs et les distinctions, seul prix qu'ils

ambitionnent, et le seul aussi qui puisse être offert au dévouement sans l'humilier?

Le Docteur : « Ce que vous nous avez dit, monsieur, est saisissant de vérité; vous nous avez fait connaître *toutes* les passions humaines, et vous nous avez montré comment, dans une société associée intégralement, elles concourraient *toutes* à l'intérêt général, tout en faisant le bonheur individuel; d'où vous avez conclu que Dieu a eu en vue cette forme sociale en créant l'homme avec ses besoins et ses stimulants. Je ne vois pas trop, je l'avoue, comment il serait possible de ne pas admettre votre conclusion; cependant je vous prie de me permettre une observation qui me paraît sérieuse.

« J'en suis convaincu, je vous l'ai dit déjà, la plupart des maladies disparaîtront de votre société organisée par suite de l'absence de la misère, des privations, des inquiétudes et des excès, et grâce à un régime convenable, à des travaux variés qui développeront harmoniquement toutes nos facultés physiques et intellectuelles, et maintiendront entre nos organes l'équilibre qui fait la santé. Les hommes, dans un pareil milieu, seront, on ne peut en douter, incomparablement plus heureux et meilleurs qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent; car ils vivront dans l'abondance, exempts de soucis et de crainte pour leur avenir; ils seront entourés de parents et d'amis qu'ils chériront, comme ils en seront eux-mêmes chéris, aucun motif de jalousie ou de cupidité ne se produisant avec assez de force pour faire taire les sentiments affectueux d'amitié ou de famille. Si nous ajoutons à tant de causes de bonheur le travail devenu une source intarissable de plaisirs et de gaieté,

nous proclamerons l'excellence de l'association et de l'organisation du travail.

« Mais si je confesse tant et de si grands bienfaits, si je reconnais même que les fièvres endémiques et quelques épidémies, produites par la présence des marais ou autres circonstances locales, disparaîtront bientôt avec leurs causes, il n'en est pas moins vrai que votre organisation n'aura pas la puissance de détruire les pestes et le choléra, d'empêcher les inondations, les orages, les tempêtes, etc. Or, monsieur, si Dieu avait fait des lois sociales pour rendre les hommes heureux, il est évident que de tels maux ne pourraient apparaître sur la planète gouvernée par ces lois, car le Créateur ne fait pas les choses à demi. Donc votre organisation est excellente, j'en suis d'accord, mais il ne m'est pas suffisamment démontré que Dieu l'ait eue en vue en formant l'homme.

Le Professeur : « Très bien, docteur ; vous l'avez parfaitement dit. Si l'association organisée n'a pas puissance de faire disparaître *le mal*, sous quelque forme qu'il se produise, pour le remplacer par *le bien*, sauf toutefois les exceptions évaluées en général à un huitième, exceptions qui confirment la règle, l'association n'est pas la forme sociale voulue par la Providence, et nous devons en chercher une autre. Mais j'ai affaire ici à des personnes intelligentes, je réclame votre attention ; je vais combattre victorieusement, je l'espère, la grave objection du docteur.

« Dans une commune associée intégralement, vous m'accorderez tous sans doute ce résultat évident, il n'y aura ni mendicité, ni prostitution, ni vol, car on ne se vole pas soi-même, et d'ailleurs que pourrait-on faire des objets volés ? Il n'y

aura plus d'assassinats, de suicides; il y aura peu de soucis, de chagrins et de maladies, et toutes ces plaies de la société actuelle seront remplacées par l'abondance, les bonnes mœurs, la santé, la liberté entière et vraie, jointe à un ordre parfait et à l'harmonie entre tous les habitants.

« Vous m'accorderez encore, je pense, qu'une première commune ayant organisé l'association et le travail, les autres communes l'imiteront d'autant plus promptement que les habitants de la première jouiront de plus de bien-être, de plus de bonheur. Cela posé, poursuivons.

« Les communes, une fois organisées, s'associeront naturellement entre elles, suivant la loi qui régit chaque localité. Ainsi un certain nombre de communes formeront *un canton associé,* ayant son chef-lieu et son état-major, et cultivé et administré comme s'il appartenait à une seule personne.

« De proche en proche, plusieurs cantons formeront *une province,* et plusieurs provinces *un royaume,* et chacun d'eux aura sa capitale et son état-major, de la même manière qu'une compagnie se compose d'escouades ayant leurs caporaux, et un bataillon de compagnies ayant leurs capitaines.

« Ainsi associé et organisé, le royaume sera administré par son état-major et cultivé comme s'il appartenait à un seul individu. Alors, et cela est de toute évidence, les guerres civiles, les émeutes, les révolutions seront anéanties pour toujours.

« Dans la suite, les royaumes s'associeront entre eux, comme ont fait les cantons et les provinces, et *la terre entière,* ce beau domaine de

l'humanité, sera cultivée et régie comme si elle était la propriété d'un seul homme.

« Calculez, si vous le pouvez, messieurs, l'abondance fabuleuse et l'immense économie de toutes espèces qui seront le résultat de cette *association du genre humain;* calculez le bien-être indicible qu'elle répandra sur la terre.

« Alors s'évanouiront, comme par enchantement, l'esclavage sous toutes ses formes, et la hideuse traite des nègres, et les famines, et les guerres de peuples contre peuples. Une noble rivalité poussera les nations à se surpasser dans les sciences, les beaux-arts, les découvertes utiles; des armées industrielles exécuteront les grands travaux d'intérêt général : dessèchement des marais, défrichement des landes et des déserts, percement des isthmes, jonction des mers, etc. Il y aura là de la vraie gloire à conquérir pour les plus vastes ambitions. C'est bien alors que les hommes obéiront à l'ordre du Créateur qui leur a dit : *Croissez et multipliez, remplissez la terre et vous la soumettez.*

« Et tous ces problèmes que les sociétés actuelles se posent sans pouvoir en résoudre un seul; oui, messieurs, *un seul*, comme, par exemple, les questions de douanes, d'impôts, d'assurances, de machines, de vulgarisation de l'instruction supérieure, de généralisation de l'instruction primaire; ces problèmes, dis-je, *et tous les autres sans exception*, qui font le désespoir des publicistes, des économistes et des gouvernements, se trouveront naturellement résolus, ou, pour parler plus exactement, ne pourront être posés dans l'ordre social dont nous parlons. Mon affirmation vous semble exorbitante! Eh bien! je suis prêt à reconnaître

à l'instant que l'association n'est pas l'ordre social voulu par Dieu, si vous me montrez un problème insoluble aujourd'hui qui le soit encore dans la société organisée; mais s'il n'en est aucun de réfractaire, vous devrez confesser à votre tour que là est bien la vérité, ou je ne sais à quels signes on pourra la reconnaître.

« J'arrive, docteur, à vos objections: vous comprenez qu'il sera facile au genre humain, agissant comme un seul homme, sous la direction des plus capables, de découvrir, de combattre et de faire disparaître les causes des pestes et choléra. Et quant aux tempêtes, tremblements de terre, orages, inondations, constatons d'abord que leurs ravages pèseront bien légèrement sur les individus et les contrées visitées par ces bouleversements, quand les nations seront associées, quand tous les hommes seront solidaires.

« Pensez-vous ensuite que l'homme, qui a fait de si grandes choses quand il travaillait pour ainsi dire dans l'isolement, ne pourra, associé, creuser des lits aux torrents, encaisser ses rivières, élever des digues contre les débordements de ses fleuves?

« N'est-il pas prouvé, d'un autre côté, que les crues subites et les pénuries d'eau sont causées par le déboisement des hauteurs? Et, s'il en est ainsi, ne sera-t-il pas facile aux armées industrielles de planter des forêts dans les lieux indiqués par la science?

« Mais je vais plus loin et je dis: si Dieu a chargé l'humanité de la gestion de sa planète, il lui a nécessairement donné le pouvoir de combattre tous les désordres quels qu'ils soient, et de les faire disparaître, car les attractions sont

proportionnelles aux destinées, comme nous l'avons vu.

« Il est bien reconnu aujourd'hui que les phénomènes météorologiques irréguliers, orages, trombes, grêles, tempêtes, etc., sont causés par la rupture de l'équilibre des fluides électriques de la terre et de l'atmosphère. Il est également reconnu que le fluide électrique se porte tout entier à la surface des corps, et, par conséquent, à la surface du globe. Cela posé, qui empêchera un jour l'homme, maître absolu de cette surface, ayant à sa disposition, dans les grands végétaux, des paratonnerres naturels, de maintenir, par une culture bien entendue, l'équilibre électrique, et de s'opposer ainsi à la production des désordres occasionnés par la rupture de cet équilibre?

« Et si d'autres causes encore concourent à la formation des vents irréguliers et autres phénomènes, l'homme saura les découvrir et s'en rendre maître. Qui oserait assigner des bornes à l'intelligence dont le Très-Bon nous a fait présent?

Le Docteur : « Votre réponse, monsieur, est pour moi complètement satisfaisante. Notre planète est un corps dont toutes les parties sont vraisemblablement solidaires : l'harmonie du tout naîtra de l'harmonie des diverses parties; je suis en conséquence persuadé qu'une culture savante, appropriée partout à chaque terrain, préviendra non-seulement les désordres atmosphériques, mais pourra encore améliorer beaucoup les climatures et régulariser les saisons si désordonnées dans nos pays. Ce sera là une nouvelle et puissante cause d'abondance et de bien-être. Ma conviction, à cet égard, se fonde sur la dissemblance de température de contrées situées sous les mêmes latitudes;

dissemblance évidemment due à la différence des cultures ou à d'autres circonstances que bien souvent l'homme pourrait modifier, soit en desséchant des marais, soit en cultivant des landes et des déserts. Ma conviction se fonde encore sur la détérioration ou l'amélioration de climature dans les pays où de grands déboisements ou reboisements ont eu lieu. C'est ainsi que des destructions de forêts ont changé le climat des Gaules et d'une partie de l'Amérique, et que récemment le vice-roi d'Egypte a régularisé en partie les débordements du Nil, en faisant des plantations dans les hautes terres.

Le Juge de paix : « Notre docteur étant plus compétent que moi sur ces questions de haute physique, je me range volontiers à son avis. Mais permettez-moi une observation de nature fort différente. Vous avez dit, monsieur : L'esclavage sera aboli par le fait même de l'association universelle, cela est indubitable. Cependant il y aura toujours et nécessairement des classes distinctes, des domestiques, par exemple : on ne peut s'en passer. L'unité sera donc à jamais incomplète, et les jalousies, les haines se manifesteront bientôt au sein de votre société.

Le Professeur : « Pardon, monsieur, en association l'unité sera parfaite ; il y aura, il est vrai, des personnes plus riches les unes que les autres, mais pas d'indigents ; des individus plus savants que d'autres, mais pas d'ignorants ; comme il y aura toujours des beaux et des laids, mais peu ou point de difformes. Quant aux *parias*, il ne saurait y en avoir. La domesticité sera inconnue ; car *nul individu* ne sera attaché au service *d'un autre individu*, tous les services étant faits par des es-

couades dans lesquelles on ne sera point forcé d'entrer.

« Les personnes qui aiment la propreté, enrôlées volontairement dans une escouade de balayeurs, je suppose, tiendront propres les appartements de tous, des riches et des pauvres, et recevront, pour ce travail, honneur et part copieuse dans les bénéfices généraux; elles seront, à leur tour, servies par les escouades remplissant les autres fonctions actuellement réservées aux domestiques.

« Les personnes dévouées et serviables dont le plus grand bonheur est de se rendre utiles, et certes elles ne sont pas rares, grâce à Dieu, composeront les compagnies chargées des soins regardés aujourd'hui comme avilissants, et feront en même temps partie d'une foule d'autres compagnies; et tel qui le matin aura ciré vos bottes, sera le soir votre caporal dans une escouade de culture, de fabrique ou de beaux-arts. Ainsi vous voyez que l'unité sera complète.

Le Pharmacien : « Vous avez réponse à tout, monsieur, et je suis forcé d'en convenir, réponse satisfaisante. Je vous ferai observer néanmoins que les hommes de votre société étant si parfaitement heureux et nageant dans une abondance inouïe, se multiplieront rapidement. Or, la fécondité de la terre aura nécessairement des bornes, et par conséquent l'équilibre se trouvera un jour rompu entre la consommation et la production, et la misère reparaîtra avec tout son cortège de douleurs, de vices et de crimes.

Le Professeur : « Votre objection est capitale, monsieur, et, je le confesse, si la population devait s'accroître avec rapidité et indéfiniment, le bon-

heur ne serait pas la destinée réservée à l'homme sur la terre. Mais heureusement la bonté suprême n'a pas fait, pour régler la reproduction de ses créatures, une loi tellement cruelle que l'abondance fût chose impossible; au contraire. La loi qui régit cette importante fonction peut se formuler ainsi : la fécondité des individus, des femelles particulièrement, est directement proportionnelle à l'intensité des causes qui tendent à détruire ces individus, ou, ce qui revient au même, inversement proportionnelle aux causes tendant à leur conservation, c'est-à-dire inversement proportionnelle à leur bien-être, à leur perfectionnement.

« Cette proposition vous paraît paradoxale, je le vois; mais, sans entrer dans des explications scientifiques qui pourraient nous faire entrevoir qu'elle doit être vraie, consultons l'expérience, messieurs, et jetons un coup d'œil sur ce qui se passe autour de nous dans tous les règnes de la nature vivante.

« N'avez-vous jamais remarqué, vous, monsieur le pharmacien, qui vous occupez de botanique, que les fleurs et même les fruits auxquels vous prodiguez le plus de soins produisent d'autant moins de semences qu'ils se perfectionnent davantage?

« Chacun de nous le sait : les chevaux, les chiens et d'autres animaux domestiques, de races perfectionnées, sont peu féconds; d'où il arrive que leurs prix se maintiennent toujours élevés; et nos ménagères vous diront que leurs poules cessent de pondre quand elles deviennent trop grasses.

« Et vous, docteur, n'avez-vous pas observé que les enfants sont plus nombreux dans les familles indigentes que dans les familles opulentes; que les

femmes faibles, maladives ou malsaines ont en général plus d'enfants que les femmes fortes et saines, surtout si elles ont l'esprit cultivé?

Le Docteur : « Tout cela est incontestable, messieurs, et cette loi de reproduction, si bien d'accord avec la prévoyance et la bonté divines, me donne la clef d'un phénomène qui me semblait inexplicable. Voici le fait :

« Je lisais dernièrement les pages où l'abbé Raynal donne des détails intéressants sur les établissements des jésuites dans le Paraguay. L'auteur y fait l'éloge des mœurs douces et pures des Paraguaisiens; il admire le bien-être, l'absence totale de misère de cette nation, où tout le monde, dit-il, se marie par choix et sans intérêt, et où la multitude des enfants est une consolation sans pouvoir être une charge, et il se demande pourquoi cet heureux pays n'est pas le plus peuplé de la terre.

« Après avoir réfuté les bruits calomnieux par lesquels on cherchait à expliquer ce fait extraordinaire, Raynal, ne pouvant lui-même en découvrir la cause, l'attribue à l'*insalubrité d'un climat chaud et humide.*

« Un journal s'étonnait aussi, il y a quelque temps, que le Paraguay, dont les heureux habitants possèdent un territoire presque aussi étendu que celui de la France, ne comptât pas plus de cinq cent mille âmes; et ce journal attribuait ce phénomène à *des vices bien profonds de son régime de communauté*, sans toutefois faire connaître quels sont ces vices.

« Pour moi, que les explications de Raynal et de l'auteur de l'article dont je viens de parler sont loin de satisfaire, je vois, dans le lent accroissement de la plus heureuse population de la terre,

comme dans la prodigieuse multiplication des classes ouvrières, si pauvres et si malsaines, de nos grands centres manufacturiers, je vois, dis-je, une preuve irrécusable de cette loi si sage que monsieur le professeur vient de nous faire connaître.

Le Professeur : « Cette loi de reproduction a de nombreuses exceptions sans doute, comme toutes celles qui régissent les êtres animés les plus élevés sur l'échelle de la vie, et particulièrement l'homme. Pour reconnaître l'existence de cette loi, il faut observer un grand nombre de cas, à la manière des statisticiens dressant les tables de naissance, de mortalité et de crimes d'un pays.

Le Juge de paix : « J'avoue que les faits de toute nature démontrent à l'envi que le Créateur a formé l'homme pour l'association universelle; mais pourquoi donc les hommes n'ont-ils pas de tout temps vécu associés, puisque c'était la volonté de Dieu?

Le Professeur : Dieu veut que l'humanité vive un jour en association, et cela arrivera indubitablement; cependant Dieu n'a pas voulu que cette association eût lieu dès la création de l'homme, car il ne peut vouloir une chose impossible, et celle-ci l'était.

« En effet, le Créateur, en confiant au genre humain la gestion de sa planète, lui a fait présent de l'intelligence dont il avait besoin pour découvrir les moteurs et confectionner les instruments nécessaires à l'accomplissement de cette mission glorieuse. Or, comme l'association était impraticable avant l'invention de ces instruments, il faut conclure qu'il devait s'écouler un laps de temps plus ou moins considérable depuis l'apparition de l'homme sur la terre jusqu'à l'établissement de l'association.

« Je dis que nous devions vivre dans des sociétés incohérentes jusqu'à la création des instruments de travail perfectionnés, et chacun comprend qu'il ne pouvait en être autrement ; car, avant les découvertes faites en mécanique, il fallait un nombre immense d'esclaves pour préparer les objets de première nécessité, comme, par exemple, pour réduire le blé en farine ; et tous les travaux étaient alors si pénibles, si rebutants, que des hommes contraints par la violence ou par la faim pouvaient seuls s'y soumettre : il n'y avait donc pas d'association possible alors.

« L'invention des machines qui abrègent et facilitent le travail et la création des richesses devant précéder l'association, il s'est forcément écoulé bien du temps avant que l'esprit eût dompté la matière et soumis les forces de la nature. Mais aujourd'hui toutes choses sont prêtes, et l'humanité peut entrer dans la terre promise dès qu'elle le voudra. »

Personne ne faisant plus d'observation, le professeur continua ainsi :

« Je résume notre discussion, messieurs, et je dis :

« L'association intégrale, jointe à l'organisation des travailleurs en escouades, compagnies, etc., ou, comme s'exprime la science, *en groupes* et *séries de groupes*, est la loi de l'humanité ; elle constitue la forme sociale voulue par Dieu :

« 1° Parce que le Créateur ayant évidemment confié à l'homme le gouvernement de la terre, lui ayant donné mission de l'orner, de l'embellir, d'y faire règner l'ordre, l'abondance et l'harmonie, lui a nécessairement accordé les forces, les organes, les stimulants et l'intelligence appropriés à l'ac-

complissement d'une aussi belle tâche, et n'a pu lui imposer aucun instinct, aucun penchant en opposition avec cette tâche ; car, nous l'avons constaté, les attractions sont proportionnelles aux destinées.

« Or, l'unique forme sociale dans laquelle toutes les attractions de l'homme, vocations et stimulants, tendent au but voulu par la Providence ; celle qui les utilise toutes, les équilibre, les harmonise, est certainement l'association organisée ; car dans cette association seule tous nos besoins physiques, moraux et intellectuels peuvent se satisfaire en toute liberté, sans apporter obstacle à la satisfaction des besoins d'autrui.

« Nos stimulants, au contraire, produisent incessamment le mal dans toutes les sociétés connues, qu'on croirait inventées exprès pour contrarier toutes les attractions humaines.

« Au reste, messieurs, si le Créateur dispense à chacun de nous des facultés morales, intellectuelles et physiques, ce n'est pas apparemment pour qu'elles s'étiolent dans l'inaction, que notre cerveau s'oblitère et que nos membres s'atrophient par l'excès ou le défaut d'exercice ; pour que notre cœur se dessèche dans l'égoïsme : déplorables résultats de tous les milieux sociaux autres que l'association.

« 2° Parce que le Très-Bon ayant mis au cœur de l'homme un désir indomptable d'être heureux, le bonheur est infailliblement réservé à l'humanité. Or, l'association seule aura le pouvoir de procurer le bonheur à tous et à chacun, puisque *le mal* [désordres, vices, crimes, maladies, douleurs de toute nature] sera l'exception ; et que *le bien* [vertus, santé, plaisir, ordre, liberté] sera la règle.

« Sous toutes les formes sociales connues jusqu'à présent, au contraire, tous les maux se produisent sans cesse, et le bien y est exceptionnel, et cela pour deux raisons :

« D'abord la misère, cause de mille douleurs, est inévitable dans tout milieu inorganisé, attendu que le travail isolé produit peu, produit mal; qu'une très grande partie des forces physiques et intellectuelles des peuples se trouve perdue, sinon employée à détruire, et que la répartition équitable des produits y est absolument impossible.

« Ensuite, toutes les sociétés, autres que l'association, sont désolées par les vices de l'homme ou dégradées par son abrutissement, attendu que ses stimulants, ne pouvant s'exercer utilement, engendrent tous les désordres, et que la société qui, elle aussi, a le droit de vivre, se trouve dans la nécessité, pour ne pas être renversée, de comprimer par la force les essors subversifs de ces stimulants.

« 3° Parce que l'association du genre humain remplacera l'antagonisme et la guerre par l'accord de toutes les volontés dirigées vers la production, destinée terrestre de l'homme.

« La douleur, avons-nous dit, est un avertissement à la créature qui se fourvoie ; or, les sociétés sont d'autant plus malheureuses que les intérêts des individus ou des nations s'y trouvent plus opposés, et si cette opposition devient extrême, elle a pour conséquence la guerre, ce fléau des fléaux que les hommes ont glorifié, sanctifié !! Et cependant la guerre est visiblement une désobéissance aux ordres de Dieu, une déviation de notre destinée, car elle engendre les plus grands maux qui puissent fondre sur nous : destruction, ruines, carnages, larmes, douleurs de toute espèce, esclavage,

famines, pestes! La Providence peut-elle avertir plus clairement l'humanité qu'elle fait fausse route?

« Si donc la guerre est la voie de perdition, il faut nécessairement en conclure que la paix est la voie de Dieu. Or, si Dieu veut la paix, il doit vouloir aussi l'association, seule forme sociale capable de la donner au monde.

« 4° Parce que l'association est le seul milieu social en rapport avec cet attribut que nous avons reconnu au Créateur : l'économie de ressorts.

« En effet, dans l'association, l'abondance sera la plus considérable possible, et produite avec les moindres forces possibles; car aucune force ne sera perdue. La même économie présidera à la consommation des produits; car tous les hommes, avec leurs goûts et leurs besoins divers, prenant part à cette consommation, tout sera utilisé. Dans toutes les autres sociétés, au contraire, il ne règne pas la moindre économie ni dans la production, ni dans la consommation.

« 5° Parce que l'organisation dont nous parlons est fondée sur la distribution des hommes dans toutes leurs relations, et des communes elles-mêmes en groupes et collections ou séries de groupes. Or, cette loi de distribution est la loi qui régit *tous les êtres de l'univers*, les astres dont le groupe élémentaire est formé d'un soleil pour pivot, autour duquel circulent les planètes et sous-groupes de planètes accompagnées de leurs satellites; et le groupe immédiatement supérieur, nommé par les astronomes nébuleuse étoilée, est formé d'une série de groupes solaires; et ainsi peut-être à l'infini. Puis les choses terrestres : animaux, végétaux, minéraux, forment aussi des groupes et séries de

groupes nommés classes, ordres, genres, espèces, familles, variétés, etc.

« Il n'est pas jusqu'aux individus dans tous les règnes qui ne soient des collections d'organes et de molécules.

« Si donc le suprême ordonnateur de toutes choses a voulu que toutes les harmonies de l'univers fussent le résultat de l'arrangement par groupes, peut-on croire raisonnablement que cette même loi soit insuffisante pour faire règner l'harmonie dans les rapports des hommes entre eux ?

« D'un autre côté, devant agir sur toutes les créatures terrestres, distribuées par groupes, les hommes doivent évidemment ordonner leurs travaux selon la même loi, afin de se mettre en rapport avec ces créatures. Dieu, d'ailleurs, nous révèle assez clairement sa volonté à cet égard, en distribuant aux hommes les vocations suivant la loi générale des groupes, tandis qu'il donne des instincts identiques à tous les animaux d'une même espèce.

« 6° Parce que la découverte de cette organisation a été faite providentiellement, au moment précis où l'humanité a créé les machines, trouvé les moteurs qui rendent praticable l'organisation sériaire des travaux ; à l'époque où les tendances générales des nations les plus éclairées sont à la paix, aux relations commerciales, en un mot, au moment où ces nations progressent vers l'unité, préludent à l'association ; au moment enfin où les maux causés par l'anarchie industrielle et commerciale, par la concurrence illimitée, sont visibles pour les moins clairvoyants, car ils se traduisent chaque jour en coalitions, en émeutes ; car ils menacent d'une guerre sociale l'Angleterre, la

France et les peuples les plus industrieux, et sollicitent les penseurs, les hommes de bons désirs et de bonne volonté à chercher un remède à de si grandes douleurs, à des dangers si affreux. On peut croire ces dangers plus ou moins imminents, mais à coup sûr ils sont inévitables, si le remède n'est pas appliqué à temps.

« Dites-moi, messieurs, n'est-elle pas providentielle cette organisation qui, *loin de rien ôter à personne*, comblera de biens et de bonheur les riches et les pauvres, et créera assez de richesse pour permettre à la société de tenir compte de tous les droits acquis ; cette organisation qui peut être expérimentée par le premier village venu, *sans rien changer aux lois religieuses, morales, civiles et politiques ;* cette organisation qui, rendant la commune d'essai incomparablement plus prospère et plus heureuse que les communes circonvoisines, aura l'inappréciable propriété d'entraîner à l'imitation les peuplades environnantes, et de proche en proche les nations civilisées et l'humanité entière; et cela sans secousses, sans révolutions, sans contrainte, et par le seul attrait du bonheur, ce puissant mobile, l'unique dont se serve le Créateur pour faire obéir les êtres vivants ?

« Cette dernière propriété de la commune d'essai est exactement conforme à celle que Jésus reconnaissait au Royaume de Dieu qui, disait-il, « est semblable au levain qu'une femme prend et « mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce « que toute la pâte soit levée. »

« Remarquez encore, messieurs, comment la transition de l'isolement des travailleurs à leur association est facilitée par cette circonstance que les exigences de l'association se trouvent en rap-

port avec nos habitudes actuelles. Ainsi le pauvre, façonné dès l'enfance aux occupations les plus pénibles, les choisira tout naturellement, parce qu'il les connaît et qu'elles seront nécessairement les mieux rétribuées ; le riche, au contraire, exécutera les travaux agréables, peu fatigants et les plus mal payés, en sorte que nulle besogne ne sera négligée, et que néanmoins personne ne fera rien de trop désagréable.

« Oui, messieurs, elle est providentielle cette organisation qui réalisera si complètement cette divine aspiration pour laquelle le Christ a donné sa vie, ce saint désir de fraternité universelle qu'il exprimait si bien en quelques mots, lorsqu'il s'écriait : « Faites, ô mon Père, qu'ils soient un tous ensemble ! »

« Cette simplicité de moyens, cette économie de ressorts, cette justice distributive, tout cet ensemble de circonstances qui rendent facile et pacifique la transformation du milieu social, ne sont-ils pas des indices certains de la volonté de Dieu ?

« La forme sociale dont nous parlons est si visiblement celle voulue par le Créateur, que vous pouvez la considérer sous toutes les faces, sous tous les points de vue possibles, vous la trouverez *toujours* d'accord avec les perfections de Dieu : avec sa providence, sa bonté, sa justice, sa puissance, son économie ; *toujours* en rapport parfait avec les besoins et les penchants de l'homme à tous les âges de sa vie, et en harmonie avec toutes les lois de la nature, et en unité avec l'univers entier.

« Je le demande aux personnes religieuses et instruites qui m'ont suivi attentivement : Y a-t-il, dans une science quelconque, une vérité plus so-

lidement établie que ma proposition : l'association intégrale, obtenue par l'organisation en groupes et séries de groupes, constitue la forme sociale voulue par le Créateur ?

LE CURÉ : « Vous disiez, monsieur : « Je tiens à prouver que l'association est le règne de vérité et de justice, le règne de Dieu annoncé par Jésus, afin que les hommes religieux et conséquents soient forcés d'aider de tout leur pouvoir à l'avènement de cette forme sociale. » Je ne vois pour les vrais croyants, qui ont entendu votre démonstration, d'autre parti à prendre que celui que vous désirez.

« Je dirai à mon tour que vos théorèmes, si solidement démontrés, sont les armes les plus redoutables contre l'incrédulité.

« En effet, si les attractions sont toujours proportionnelles aux destinées, une intelligence infiniment puissante et infiniment sage a présidé à la création de tous les êtres, et l'athéisme est vaincu.

« Si les créatures sont conduites à l'accomplissement de leurs tâches par l'attrait, l'intelligence créatrice est infiniment bonne.

« Si enfin la bonté suprême ne donne à ses créatures que les désirs et les aspirations qui seront un jour satisfaits, le matérialisme est à son tour vaincu et l'immortalité de l'âme prouvée, car l'homme, dans tous les temps, a désiré ne pas finir tout entier en descendant dans le tombeau.

« Honneur donc à une doctrine si consolante, si conforme aux enseignements du Christ, et à laquelle la religion devra de nouvelles forces ; gloire, encouragement et aide aux hommes de bonne volonté qui tenteront des essais de l'or-

ganisation par laquelle seront enfin réalisés la fraternité humaine et le bonheur général! »

IV.

LE RETOUR.

Lorsque le curé eut cessé de parler, notre groupe se rompit. Mon ami, le marchand, offrit au professeur une place dans sa voiture, et nous nous mîmes en route pour retourner à la ville.

Chemin faisant, nous devisâmes sur l'association, et notre entretien ne fut, en réalité, que la continuation des discussions précédentes.

« Je l'avoue, messieurs, nous dit en souriant le magistrat, faisant allusion à la conversation du matin, je l'avoue, cette organisation me semble un remède plus efficace aux angoisses de la société que l'adjonction des capacités aux listes d'électeurs, qu'une loi sur les incompatibilités parlementaires, que la réforme électorale, en un mot, que tous ces changements politiques et révolutionnaires dont les gouvernements et les gens sensés sont à bon droit effrayés; car ils ne promettent qu'un inconnu, un peut-être ayant peu de chances d'accroître le bonheur général, si l'on juge de l'avenir par le passé.

« Il serait mille fois plus sage, n'est-il pas vrai, de laisser là ces modifications aux rouages politiques, modifications désormais impuissantes pour assurer le bien-être des hommes; il serait plus prudent de négliger des débats aussi stériles que

les disputes du Bas-Empire, pour s'occuper activement d'organiser le travail et d'associer les travailleurs ; ce qui me paraît d'une exécution simple et facile.

LE MARCHAND : « Quant à moi, je suis entièrement de votre avis ; aussi je me promets bien d'aiguillonner de toutes mes forces les habitants de notre bourg ; je verrais avec beaucoup de regret leurs bonnes dispositions n'aboutir à aucun résultat. Je mettrai bien volontiers dans l'association les terres assez considérables que je possède sur le territoire de cette commune, car je ne doute pas de la réussite de l'expérience.

LE PROFESSEUR : « Et comment pourrait-elle échouer ? Soyez-en certain, monsieur, tous les habitants de votre village, quels que soient leur rang et leur fortune, se féliciteront chaque jour de s'être associés. Je ne me fais pas illusion toutefois, le bonheur réservé aux enfants développés complètement et élevés unitairement sera bien supérieur à celui dont jouiront les pères ; car ces derniers ont reçu des éducations bien différentes et sont imbus de préjugés qui rendront l'unité imparfaite ; ils ignorent eux-mêmes leurs vocations : l'organisation des groupes en sera moins satisfaisante ; enfin les stimulants de plusieurs d'entre eux, fourvoyés depuis longtemps, sont devenus des défauts qui pourront apporter quelque trouble dans la commune. On ne fait pas de la musique parfaite lorsqu'il y a dans l'orchestre quelques instruments faux.

LE MARCHAND : « Je ne saisis pas fort bien en quoi consistera ce bonheur destiné à nos enfants et dont nous serons privés, même étant associés. Auriez-vous, monsieur, la complaisance de nous l'indiquer en peu de mots ?

LE PROFESSEUR : « Pour entrevoir les délices réservés aux générations futures, il est un moyen bien facile. Oublions pour un moment cette société égoïste qui froisse nos plus nobles instincts et nous fait souffrir tous, tant que nous sommes ; oublions ce monde doué de la funeste propriété de changer en lourdes chaînes les plus doux liens de famille, d'amour et d'amitié, et transportons-nous en esprit dans une commune organisée depuis soixante ou quatre-vingts ans. Placés à ce point de vue, nous reconnaîtrons sans peine quelques-unes des principales conséquences de l'association intégrale.

« Bien des ambitions seront déjà satisfaites, car il ne se trouvera personne qui ne soit chef dans une ou plusieurs des escouades d'artistes, de savants ou d'industriels dont il fera partie, et chacun sera fier de la spécialité où il commandera, celle-ci étant à ses yeux la plus éminente de toutes, par cette raison qu'il y est le plus fort. Regardez autour de vous, et vous reconnaîtrez que c'est là la pierre de touche dont se servent les hommes en général pour apprécier la valeur des choses.

« Tous les mariages seront heureux, à de très rares exceptions près, car l'amour seul les fera contracter ; et les causes qui, de nos jours, troublent l'harmonie des ménages auront disparu.

« Les familles seront parfaitement unies, et cela encore par cette raison bien simple que l'opposition des intérêts et une foule d'autres motifs de désunion ou au moins de refroidissement auront cessé d'exister avec l'isolement des ménages. L'amour des parents pour leurs enfants reprendra donc l'intensité dont le Créateur l'a doté, et cet amour amènera nécessairement une vive tendresse entre tous les membres de la famille.

« Puis, élevés ensemble dès leur naissance, les hommes contracteront de nombreuses amitiés. La différence des fortunes n'empêchera certes pas les enfants dont les caractères sympathiseront de se lier étroitement, comme ils le font dans nos collèges et pensionnats; mais l'opposition des intérêts ni aucun autre dissolvant ne venant plus rompre dans la suite ces saintes amitiés, elles dureront en général autant que la vie. Ainsi les hommes seront toujours entourés d'amis dont ils partageront les travaux, c'est-à-dire les plaisirs.

« En y réfléchissant un instant, vous verrez aussi combien alors les manières seront élégantes et polies, combien la vie sera pleine et variée : tous les moments seront donnés à des occupations agréables. Les soirées d'hiver elle-mêmes, si longues maintenant pour une infinité de personnes, paraîtront bien courtes aux quinze ou dix-huit cents habitants d'un palais superbe, dont les trois ou quatre cents jeunes gens des deux sexes, exempts de soucis, heureux et bien portants et par conséquent remplis de gaieté et d'entrain, sauront, quand on n'aura rien de mieux à faire, improviser des bals, des concerts et des fêtes de toute espèce, car tous seront artistes et musiciens.

« Et lorsque l'âge refroidira l'imagination de nos neveux, lorsque les ans rendront leur marche pesante, lorsqu'ils ne vivront plus que de souvenirs, ils trouveront encore là, près d'eux, parmi leurs camarades d'enfance et les amis de toute leur vie, des oreilles attentives au récit des exploits de leur jeunesse. Aujourd'hui on écoute à peine et par pure complaisance, si toutefois on ne détourne pas dédaigneusement la tête quand les vieillards ouvrent la bouche; trop souvent hélas! dans certaines clas-

ses de notre société, on leur impose brutalement le silence, sans respect pour leurs cheveux blancs.

« Mais laissons là ces tristes vérités et disons que si les douceurs ineffables dues à l'organisation sociétaire ne sont pas destinées à tous les habitants actuels de votre bourg, ce n'est pas là un motif qui doive les empêcher de former immédiatement une association, car tous incontestablement trouveront encore, dès les premières années, une amélioration immense dans leur sort, due à l'absence d'inquiétude pour leur avenir, au bonheur inouï de leurs enfants, au grand accroissement de leurs revenus et à la bienveillance réciproque dont seront nécessairement animés des associés ayant mêmes intérêts et même but.

« Si cependant, pour une cause quelconque, votre association venait à se dissoudre, chacun de vous reprendrait ses capitaux ou ses terres améliorées, et vous ne pourriez éprouver de perte que sur la vente des bâtiments qu'il vous est indispensable de construire par suite de votre affreux incendie.

Le Marchand : « Pensez-vous donc, monsieur, qu'un village quelconque puisse tenter un essai d'association sans rien changer à ses bâtiments ?

Le Professeur : « Bien certainement, et probablement les choses se passeront ainsi en général ; les habitants d'une commune s'associeront, organiseront leurs travaux, et ne songeront à construire les bâtiments nécessaires à l'exploitation unitaire, granges, écuries, greniers, etc., enfin la maison d'habitation, qu'à mesure que les économies faites sur les bénéfices croissants permettront de bâtir sans trop emprunter.

L'Employé des domaines : « Pensez-vous, mon-

sieur, que le gouvernement permette à notre bourg de s'organiser comme il le voudra ?

Le Professeur : « De quel droit, je vous prie, s'y opposerait-il ? Et pourquoi d'ailleurs ne le permettrait-il pas quand il aurait tout à gagner et rien à perdre à une expérience aussi pacifique? Loin d'entraver votre association, le pouvoir, n'en doutez pas, lui viendra en aide, car ses plus chers intérêts le lui commandent. Voyez plutôt : que votre essai réussisse ou échoue, il aura la gloire d'avoir contribué à le tenter. On dira toujours, à la louange du roi de Prusse, qu'il a aidé de sa bourse le généreux M. Owen à fonder un établissement de communauté d'ouvriers. Si, par impossible, l'expérience échoue, les classes pauvres et souffrantes, et qui ne souffre pas? lui sauront gré des efforts qu'il aura faits pour les soulager. Si elle réussit, au contraire, quel immense service rendu au genre humain! Son nom vivra autant que le monde et sera béni des générations les plus reculées.

« L'essai d'un village associé serait extrêmement utile au gouvernement sous tous les rapports : il ouvrirait une route nouvelle et féconde aux idées acculées aujourd'hui dans une impasse politique ; il serait, comme toute espérance, un calmant pour les souffrances des masses, une soupape de sûreté capable de prévenir de terribles explosions.

« Le gouvernement trouverait encore dans l'ordre sociétaire un accroissement considérable des revenus publics ; car, n'est-il pas vrai, votre bourg organisé s'abonnera de grand cœur pour une somme supérieure à celle exigée aujourd'hui pour ses contributions ? Or, cette somme, se percevant sans frais sur les revenus généraux de la commune, avant tout partage, entrera tout entière dans les

caisses de l'État. Si donc toutes les populations de France étaient organisées en phalanges, le budget pourrait très facilement être doublé, sans occasionner le moindre murmure.

Le Marchand : « Que veut dire, je vous prie, ce mot *phalange* dont vous venez de vous servir?

Le Professeur : « Charles Fourier, qui a découvert la loi d'association dont nous parlons depuis ce matin, nomme *phalange* la population d'une commune organisée sociétairement. De là *phalanstère*, habitation de la phalange, comme monastère signifie habitation des moines. De là phalanstérien, appartenant au phalanstère, et par extension au système d'association tout entier.

Le Marchand : « Ainsi, monsieur, c'est Fourier qui a découvert cette belle science que vous appelez phalanstérienne, cette science si logique, si religieuse, que vous avez eu la complaisance de nous exposer et qui a singulièrement modifié mes idées sur l'homme et sur la société?

Le Professeur : « Oui, monsieur; Fourier a découvert, au commencement de ce siècle, la science phalanstérienne ou sociale, qui d'abord s'est propagée très lentement, comme toutes les vérités nouvelles, mais qui est aujourd'hui connue, discutée chez tous les peuples civilisés, surtout aux États-Unis où les habitants de plus de trente villages ont formé des associations déjà quasi-phalanstériennes.

Le Magistrat : « Je m'étais fait, je le confesse, une tout autre opinion du système de Fourier. Je le croyais absurde, impraticable, subversif de la propriété et de la famille.

Le Professeur : « Vous voyez, monsieur, combien vous étiez dans l'erreur. Je connais les pré-

jugés répandus sur Fourier; voilà pourquoi je me suis bien gardé de vous le nommer : je désirais être écouté sans prévention. Voilà pourquoi aussi j'ai évité de me servir des expressions employées par l'école phalanstérienne. Ainsi j'ai appelé *stimulants* les mobiles nommés *passions* par Fourier, qui leur a conservé la dénomination vulgaire, ayant grand soin toutefois de prévenir que le mot *passion* ne signifie jamais pour lui le vice, l'excès, l'essor faux du mobile, mais seulement le mobile même. Malgré cette distinction, vingt fois reproduite dans ses ouvrages, bien des critiques s'obstinent encore à répéter que le système phalanstérien, qu'ils ne connaissent pas, lâche la bride à toutes les passions.

Le Magistrat : « Cette inculpation est fort injuste. Et si j'en juge par l'exposé qui a été fait aujourd'hui, Fourier se borne à donner les moyens d'organiser le travail, c'est-à-dire l'élément social abandonné maintenant à l'anarchie. Je ne m'explique pas pourquoi on va criant par le monde que Fourier prêche l'immoralité.

Le Professeur : « Eh! mon Dieu, monsieur, ceux qui portent cette accusation contre Fourier ne le comprennent pas ou le calomnient. Fourier n'est pas venu apporter un nouveau code politique, il n'enseigne pas une morale nouvelle. Il ne dit pas aux hommes : Pour trouver le bonheur, adoptez telles et telles croyances, réformez vos mœurs de telle et telle manière. Non, mille fois non; cet homme véritablement religieux se borne à dire : Pour être tous heureux, obéissons à Dieu qui nous ordonne, par la voix de nos attractions, d'organiser nos travaux par groupes et séries de groupes.

« Vous avez vu comment tout village catholique,

protestant, juif, mahométan, placé dans une république ou soumis à un gouvernement absolu, peut facilement se transformer peu à peu en phalanstère sans cesser d'obéir aux lois de son pays. Loin de là : je soutiens que toute commune associée obéira aux lois plus religieusement que toutes les autres ; car plus ses habitants deviendront heureux, moins ils éprouveront le besoin de protester contre les institutions existantes. Il serait superflu de démontrer qu'ils seront aussi plus moraux.

Le Fabricant : « Cependant, monsieur, j'ai lu par hasard un ouvrage de Fourier, et j'ai vu combien les mœurs phalanstériennes diffèrent des nôtres.

Le Professeur : « En vérité, ce serait grand dommage, les mœurs sont si pures aujourd'hui ! Eh ! sans doute, monsieur, les mœurs ne seront pas toujours ce qu'elles sont : Dieu n'a pas condamné l'humanité à patauger éternellement dans le sang et dans la fange.

« Quand la société entière sera parvenue à l'*harmonie*, Fourier et son école appellent ainsi le milieu social phalanstérien, les lois, les coutumes, les mœurs ne seront certainement plus ce qu'elles sont actuellement. Mais les changements se seront opérés peu à peu, à mesure que les besoins les auront réclamés : les mœurs se mettront en rapport avec les exigences du milieu social nouveau, comme cela est arrivé dans tous les temps. Nos lois, nos coutumes actuelles ne sont plus celles des Gaulois, n'est-il pas vrai?

« Quelles seront les mœurs des *harmoniens* ? nul ne le sait. Chacun cependant se fait cette question, chacun aimerait à pouvoir lire dans l'avenir. Fourier, tout naturellement, a cherché la solution

de ce problème; il a décrit avec amour, avec candeur, avec une grande puissance d'imagination, la vie qu'il croit réservée à nos neveux. Les mœurs qu'il a décrites ressemblent fort peu à nos mœurs; elles seraient certainement très immorales dans notre société actuelle, dont elles briseraient les institutions. Fourier, d'ailleurs, a pu se tromper dans ses conjectures; mon opinion personnelle est qu'il n'a pas toujours rencontré juste. Mais se fût-il trompé vingt fois, cent fois, se fût-il trompé toujours sur ce que seront les mœurs dans 5 ou 600 ans, cela ne prouverait rien contre la valeur de sa découverte.

« La question qui nous intéresse actuellement n'est pas, en effet, de savoir quelles lois nos arrière-petits-enfants devront faire pour régler les adoptions, les mariages, etc. Nous ne sommes pas chargés apparemment de formuler ces lois, et nos descendants sauront bien les faire sans notre aide, quand leur temps sera venu. Ce qu'il nous importe de savoir, à nous qui souffrons de mille manières, c'est si l'association et l'organisation du travail proposées par Fourier réaliseront toutes ses merveilleuses promesses; ce qu'il nous importe de faire, ce sont des essais capables d'édifier le monde. »

En ce moment notre voiture s'arrêta. Nous étions arrivés à notre destination. Nous prîmes congé les uns des autres, mais je me promis bien de ne pas quitter le pays sans revoir notre professeur, pour lui demander de plus amples détails sur l'organisation et les habitudes d'une commune associée.

FIN.

CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE

RUE DE SEINE, N. 10

(CONSIDERANT, PAGET ET Cie.)

Ouvrages classés par noms d'Auteurs

CHARLES FOURIER.

OEUVRES COMPLÈTES DE CH. FOURIER, *publiées par la Société pour la propagation et la réalisation de la Théorie de Ch. Fourier*. Format in-8, très belle édit. — Chaque ouvrage se vend séparément. *Voir* ci-après.

Théorie des quatre mouvements et des destinées générales. Deuxième édition, avec une préface des éditeurs. 1 vol. in-8 (tome 1 des OEuvres complètes). Paris, 1846. Prix.......... 7 fr. 50 c.
Par la poste...................... 8 fr. 75 c.

Théorie de l'Unité universelle, ou Traité de l'Association domestique agricole. 2e édit., 4 vol. in-8 (tom. 1, 2, 3, 4 et 5 des OEuvres complètes). Prix...................... 24 fr.
Par la poste...................... 28 fr. 50 c.

Le Nouveau Monde industriel et sociétaire. 2e édit. Paris, 1 fort vol. in-8., formant le tome 6 des OEuvres complètes. Prix.......... 6 fr.
Par la poste...................... 7 fr. 50 c.

V. CONSIDERANT.

Manifeste de l'École Sociétaire *fondée par Fourier*, ou *Bases de la Politique positive*. Paris, 1841 (*écrit par M. Considérant, et adopté par le Conseil de l'Ecole*). Nouvelle édit., revue et considérablement augm. 1842. 1 beau vol. in-18. Prix... 1 fr. 25 c.
Par la poste........................ 1 fr. 60 c.

Destinée sociale. 3 vol. in-8. Paris, 1834-38-44.
Le 1er vol. est épuisé; le 2e vol. se vend. 5 fr.
Par la poste........................ 6 fr. 50 c.
Première partie du 3e vol............. 3 fr.
Par la poste........................ 3 fr. 80 c.

Théorie de l'Éducation attrayante. *Dédiée aux Mères*, par V. Considerant. 1 vol. in-8. 3 fr.
Par la poste........................ 3 fr. 50 c.

Débâcle de la politique en France. Brochure in-12 de 152 pag. Paris, 1836. Prix... 1 fr. 50 c.
Par la poste........................ 1 fr. 75 c.

Petit Cours d'Économie politique. (*Voir* aux livres à bas prix.)

Exposition abrégée. (*Voir* aux livres à bas prix.)

Immoralité de la Doctrine de Fourier. (*Voir* aux livres à bas prix.)

Théorie du Droit de Propriété (Publiée sous le titre *Réclamation contre M. Arago*), Brochure in-8 de 80 pag. Paris, juin 1840. Prix.......... 1 fr. 25 c.
Par la poste........................ 1 fr. 50 c.

De la Politique nouvelle. (*Voir* aux livres à bas prix.)

DAIN, CONSIDERANT et D'IZALGUIER.

Trois Discours prononcés à l'Hôtel-de-Ville. Gr. in-8. Paris, 1836. Prix.......... 3 fr.
Par la poste........................ 3 fr. 50 c.

A. PAGET.

Introduction à l'étude de la Science sociale. 2e édition, 1 vol. in-8. Paris, 1841, papier fin.
Prix........................... 3 fr.
Par la poste...................... 3 fr. 90 c.

A. PAGET et E. CARTIER.

Examen du système de Fourier *et des principales objections qui y sont faites.* Brochure in-8. Paris, 1844. Prix........................ 3 fr.
Par la poste...................... 3 fr. 75 c.

F. CANTAGREL.

Le Fou du Palais-Royal. Dialogues sur la Théorie de Fourier. 2e édit. 1 vol. gr. in-18, format Charpentier. Paris, 1845. Prix............... 4 fr.
Par la poste...................... 4 fr. 50 c.

Les Enfants au Phalanstère. (*Voir* aux livres à bas prix.)

Quinze Millions à gagner. (*Voir* aux livres à bas prix.)

CH. PELLARIN.

Fourier, sa Vie et sa Théorie, avec des lettres inédites et 3 *fac-simile* de l'écriture de Fourier. 1 fort vol. in-18, format anglais. Prix............. 5 fr.
Par la poste.......................... 6 fr.

H. RENAUD.

Solidarité. — Vue synthétique sur la doctrine

de Ch. Fourier. 1 vol in-8. 2e édit. revue et augmentée par l'auteur. Paris, 1848. Prix.. 3 fr.
Par la poste .... 3 fr. 80 c.

E. PELLETAN, A. COLIN, H. MORVONNAIS, V. HENNEQUIN.

Les Dogmes, le Clergé et l'État. Étud. religieuses.
Brochure in-8. Prix................ 2 fr. 50 c.
Par la poste........................ 3 fr. 90 c.

MATH. BRIANCOURT.

L'Organisation du Travail. (*Voir* aux livres à bas prix.)

P. FOREST.

Organisation du Travail. (*Voir* aux livr. à bas prix.)
Défense du Fouriérisme. (*Voir* aux livr. à bas prix.)

WLADIMIR GAGNEUR.

Des Fruitières du Jura. (*Voir* aux livres à bas prix.)

G. GABET.

Traité élémentaire de la science de l'homme, considérée sous tous ses rapports. 3 vol. in-8 avec figures. Prix........................ 18 fr.
Par la poste.......................... 23 fr.

CH. DAIN.

De l'Abolition de l'Esclavage. (*Voir* aux livres à bas prix.)

HAREL.

Ménage sociétaire, ou **moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépense.** 1 vol. in-8. Prix........................ 2 fr.
Par la poste........................ 2 fr. 75 c.

RAOUL BOUDON.

Organisation unitaire des assurances. Brochure in-8. Paris, 1840. Prix........ 2 fr. 50 c.
Par la poste........................ 2 fr. 75 c.

Réforme des Octrois. (*Voir* aux livres à bas prix.)

F. VIDAL.

Des Caisses d'Épargne. (*Voir* aux livres à bas prix.)

J. LECHEVALIER.

Études sur la Science Sociale. 2 vol. in-8. Paris, 1832-1834. Prix.................... 6 fr.
Par la poste........................ 7 fr. 50 c.

BAUDET-DULARY.

Essai sur les Harmonies physiologiques, par Baudet-Dulary, docteur en médecine, ancien député. 1 vol. in-8 et 1 cahier de 22 planches gravées. Prix............................ 8 fr.
Par la poste........................ 9 fr. 75 c.

Trois Leçons du professeur E. Cherbuliez sur Fourier, son École et son système, reproduites

et réfutées par un ministre du Saint-Évangile. 1 vol. in-8 de 500 pag. Prix.............. 6 fr.
Par la poste........................ 7 fr. 50 c.

V. HENNEQUIN.

Introduction historique à l'étude de la législation française. — *Première partie* : LES JUIFS. 2 forts vol. in-8. Prix.................. 12 fr.
Par la poste......................... 16 fr.

Voyage en Angleterre et en Écosse, par le même, suivi de mélanges. 1 vol. in-8. Prix.... 6 fr.
Par la poste...................... 7 fr. 50 c.

PETITE BIBLIOTHÈQUE SOCIÉTAIRE

OU

Collection d'ouvrages Phalanstériens à bas prix

La Grève des charpentiers, épisode de la crise sociale de l'époque. 1 vol. form. Charp. Prix. 1 fr. 50
Par la poste........................ 2 fr.

Almanach phalanstérien pour 1845 et 1846.
Prix de chaque...................... 50 c.
Par la poste........................ 90 c.

Précis de l'Organisation du travail, par Math. Briancourt. Prix.................. 30 c.
Par la poste........................ 40 c.

Exposition abrégée du système phalanstérien de Fourier, suivie de neuf thèses, par V. Considerant. Brochure in-32 jésus. Paris, 1846. Prix.... 60 c.
Par la poste........................ 75 c.

Exposition abrégée du système phalanstérien de Fourier, non suivie des neuf thèses, par le même. Brochure in-32. Prix.................. 30 c.
Par la poste,....................... 40 c.

Petit Cours d'économie politique et d'économie sociale, à l'usage des ignorants et des savants.
Prix................................ 40 c.
Par la poste........................ 50 c.

Immoralité de la doctrine de Fourier. Brochure de 48 pag. in-8. Paris, 1841. Prix........ 30 c.
Par la poste........................ 50 c.

De la Politique nouvelle convenant aux intérêts actuels de la société, et de ses conditions de développement par la publicité. 2e édit., 1844. Br. in-18. 15 c.
Par la poste........................ 20 c.

Les Enfants au Phalanstère, dialogue familier sur l'éducation, extrait du **Fou du Palais-Royal.** Petit vol. in-32. Prix................ 40 c.
Par la poste........................ 50 c.

Quinze millions à gagner sur les bords de la Cisse. Mémoire présenté à la Société d'agriculture d'Indre-et-Loire. Broch. in 8. Tours, 1845. Prix... 25 c.
Par la poste........................ 30 c.

Organisation du Travail, d'après les principes de la Théorie de Ch. FOURIER, par P. FOREST. 2e édit. Prix........................ 75 c.
Par la poste........................ 1 fr.

Défense du Fouriérisme contre **M. Reybaud** et **l'Académie française**, MM. ROSSI, Michel CHEVALIER, BLANQUI, WOLOWSKI, DE LAMARTINE. Prix........................ 1 fr.
Par la poste........................ 1 fr. 25 c.

Des Fruitières du Jura ou **Association domestique pour la fabrication du fromage de Gruyère.** Une feuille in-8. Prix.......... 40 c.
Par la poste........................ 45 c.

De l'Abolition de l'Esclavage, suivi d'un article de FOURIER. In-8. Prix.............. 1 fr.
Par la poste........................ 1 fr. 25 c.

Réforme des Octrois et des Contributions indirectes. — *Question Vinicole.* — *Question des Bestiaux.* Brochûre in-8. Prix................ 75 c.
Par la poste........................ 90 c.

Des Caisses d'Épargne. — I. Les Caisses d'Épargne transformées en Institutions de crédit. — II. Création d'ateliers de travail au moyen d'avances fournies par les Caisses d'Épargne. Brochure in-8 de 5 feuilles. Prix........................ 1 fr.
Par la poste........................ 1 fr. 25 c.

